



HAL
open science

Le Soleil voilé

Paul Schaffer

► **To cite this version:**

Paul Schaffer. Le Soleil voilé : Auschwitz 1942-1945. Editions Le Manuscrit, 2020, Témoignages de la Shoah, Philippe Weyl, 9782304048360. hal-03233319

HAL Id: hal-03233319

<https://hal.science/hal-03233319>

Submitted on 24 May 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

Paul Schaffer

Le Soleil voilé

Auschwitz 1942-1945



Préface de M^{me} Simone Veil

Avant-propos de Serge Klarsfeld

Collection Témoignages de la Shoah

Fondation
pour la
Mémoire
de la
Shoah

Éditions
Le Manuscrit

Le Soleil voilé

Paul Schaffer

Le Soleil voilé
Auschwitz 1942-1945

Préface de M^{me} Simone Veil

Avant-propos de Serge Klarsfeld

COLLECTION
TÉMOIGNAGES DE LA SHOAH



Le Manuscrit
Paris

© Éditions Le Manuscrit, 2020
ISBN : 978-2-304-04836-0

Présentation de la collection
«Témoignages de la Shoah»
de la
Fondation pour la Mémoire de la Shoah (FMS)

En lançant sa collection «Témoignages de la Shoah» avec les Éditions Le Manuscrit, et grâce aux nouvelles technologies de communication, la Fondation souhaite conserver et transmettre vers un large public la mémoire des victimes et des témoins des années noires des persécutions antisémites, de 1933 à 1945.

Aux nombreux ouvrages déjà parus la Fondation espère ainsi ajouter les récits de celles et ceux dont les voix sont restées jusqu'ici sans écho : souvenirs souvent enfouis au plus profond des mémoires individuelles ou familiales, récits parfois écrits mais jamais diffusés, témoignages publiés au sortir de l'enfer des camps, mais disparus depuis trop longtemps des rayons des bibliothèques.

Si quelqu'un seul ne peut décrire l'indicible, la multiplicité des récits peut s'en approcher.

En tout cas, c'est l'objectif que s'assigne cette collection à laquelle la Fondation, grâce à son Comité de lecture composé d'historiens et de témoins, apporte sa caution morale et historique.

Face à une actualité où l'instrumentalisation des conflits divers tend à obscurcir, confondre et banaliser ce que fut la Shoah, cette collection permettra aux lecteurs, chercheurs et étudiants de mesurer la spécificité d'une persécution extrême dont les uns furent acteurs, les autres, complices, et face à laquelle certains restèrent indifférents et les autres héroïques.

Puissent ces ouvrages inspirer à leurs lecteurs le rejet de l'antisémitisme et de toute autre forme d'exclusion, ainsi que l'esprit de fraternité.

Consultez le site Internet de la FMS : www.fondationshoah.org

Comité de lecture de la collection

Serge Klarsfeld, *président*
Isabelle Choko, *survivante de la déportation*
Alexandre Doulut, *historien*
Katy Hazan (OSE), *historienne*
Michel Laffitte, *historien*
Dominique Missika, *historienne*
Denis Peschanski, *historien*
Paul Schaffer, *survivant de la déportation*
Annette Zaidman, *enfant cachée*
Philippe Weyl, *responsable de la collection*

Correction : Laurence Beilvert

Voir les autres titres de la collection en fin de volume, p. 253-257.

À Auschwitz les illusions qu'offrait
la civilisation occidentale se sont brisées.
Tout ce qui nous semblait jusqu'alors humain,
authentique et juste s'est effondré
dans l'abîme infernal que constituait ce néant.
Auschwitz signe l'avènement du non-être.
Là où l'humain n'a plus de sens !



Tableau de Gérard Garouste ayant servi d'illustration à la couverture de l'édition à compte d'auteur de *Soleil voilé*, 2010.

*Sans l'indéfectible affection
et les encouragements de mon épouse,
je n'aurais pas réussi à assumer l'écriture
de mon récit.*

Incipit

Ce récit est le témoignage de ma vie et plus particulièrement de ma déportation.

Durant de nombreuses années, j'ai raconté dans des écoles et des lycées l'essentiel de mon vécu. L'intérêt que ces jeunes ont manifesté et l'attention soutenue avec laquelle ils m'ont écouté, ainsi que les lettres et dessins reçus par la suite, m'ont incité à tenter l'aventure de l'écriture.

Mon souhait, téméraire peut-être, serait que mon récit soit joint au livre d'histoire scolaire, afin de compléter les connaissances des élèves et perpétuer la mémoire de cette triste période.

*Je dédie ce livre tout particulièrement
à mon petit-fils Adrien-Benjamin,
pour qu'il connaisse mieux ses racines et s'en inspire!
Et à tous les jeunes de sa génération.*



Paul Schaffer et Simone Veil, Paris, années 1980.

Préface

par Madame Simone Veil

Soixante ans après son arrestation et sa déportation, Paul Schaffer a décidé d'écrire son histoire, celle que vous allez lire et qui est, à bien des égards, exemplaire. Exemplaire, parce que les événements qui ont bouleversé son existence ont de la même façon bouleversé la vie de nombreux adolescents, qui ont survécu à la déportation, mais dont les familles ont le plus souvent entièrement disparu, simplement parce qu'elles étaient juives.

De France, 76 000 Juifs ont été déportés, 2 551 sont rentrés, parmi lesquels la plupart étaient des jeunes gens et jeunes filles. À leur retour du camp ils n'ont retrouvé ni famille, ni ami, ni argent, aucun souvenir matériel qui puisse évoquer leur passé. Les appartements de leurs parents avaient été totalement vidés par les Allemands, quand ça n'était pas par des voisins.

Leurs seuls souvenirs étaient dans leur cœur et leur tête : le bonheur d'une enfance choyée qui fut brutalement interrompue par la déportation et la disparition dans des chambres à gaz de tous ceux qu'ils aimaient.

À ces souvenirs se surajoutaient ceux des atrocités et de la violence, de l'inhumanité de l'enfer concentrationnaire dont ils étaient sortis par miracle.

N'ayant pu aller normalement en classe, trop jeunes pour avoir acquis une formation professionnelle, ils ont dû tout reconstruire et d'abord eux-mêmes en réapprenant à vivre. Ce n'était pas facile de retrouver une vie normale, ni même d'en donner l'apparence.

Souvent, ils ont rapidement fondé une famille, même s'ils savaient qu'elle ne remplacerait jamais celle qui avait disparu dans la tourmente. Pour reprendre goût à la vie, il leur fallait une atmosphère de tendresse et de bonheur pour essayer de remplacer celle qu'ils avaient connue.

Pour autant, leur douloureux passé n'a cessé de les hanter, même si pendant longtemps ils n'en ont guère parlé...

Si certains ont préféré garder le silence, se sentant incapables de concilier, dans leur esprit, le présent et le passé et d'imposer à leurs proches le poids de leurs souvenirs, d'autres ont été contraints au silence parce que, dès leur retour, ils se sont heurtés à l'incrédulité ou à l'indifférence. Cette indifférence cachait en réalité la difficulté pour les « autres » de supporter la distance et l'incompréhension qui les séparaient de ceux qui étaient rentrés.

Un mur qui paraissait infranchissable s'est ainsi élevé entre les anciens déportés, revenus d'un monde qui n'avait plus rien d'humain, ceux dont on pourrait dire qu'ils étaient passés de l'autre côté du miroir, et les autres.

C'est donc entre nous que, pendant des années, nous, anciens déportés, nous sommes retrouvés pour parler inlassablement, dans un langage plus ou moins codé, de ce que nous avons vécu. Nous avons ressassé nos souvenirs, retrouvé la fraternité qui nous avait permis de survivre, évoquant les moments les plus cruels, souvent avec dérision, seule façon pour pouvoir en parler, même entre nous.

La déportation a créé des sentiments d'appartenance à un monde à part. Quelles que soient nos différences et divergences existantes, l'expérience que nous avons vécue nous amène à voir la vie d'une autre façon.

Les années ont passé, les temps ont changé. Les nouvelles générations, mieux à même de nous écouter parce que moins directement concernées, plus curieuses de nous entendre, nous ont incités à parler. En vieillissant, nous avons pris conscience de la nécessité de transmettre le témoignage de ce que nous avons vu et vécu afin que l'Histoire s'en empare. Nous avons ainsi tenu l'engagement, pris vis-à-vis de nos camarades, que nous avons vu mourir dans des conditions abominables, de parler pour que l'on n'oublie pas.

Bien que leurs témoignages aient été longtemps dédaignés, voire rejetés par la plupart des historiens, au motif que les victimes, déformant nécessairement la vérité, ne sont pas crédibles, les anciens déportés ont été de plus en plus nombreux à prendre la parole ou la plume. La volonté de répondre à la diffusion des thèses négationnistes et le souci de ne pas laisser à des films et des romans de fiction l'exclusivité d'une représentation de la déportation, parfois très éloignée des réalités, ont fait prendre conscience de l'intérêt de recueillir les témoignages des survivants lorsqu'il en était encore temps. Divers organismes s'y sont employés, et les éditeurs ont été plus disposés à publier leurs récits.

Pour Paul Schaffer, c'est surtout le sentiment d'un devoir à accomplir qui l'a conduit à écrire le présent ouvrage, quelles que soient les difficultés et la douleur que ce travail d'écriture et de mémoire lui a imposées.

Il ne s'agissait pas seulement de parler de la période particulièrement cruelle de sa vie, les persécutions en Autriche, la fuite en Belgique, l'exode vers la France, des années de vie clandestine, l'arrestation, la déportation avec sa mère et sa sœur, qui ont été gazées dès leur arrivée à Auschwitz. Il tenait aussi à évoquer la vie de famille avec sa sœur, ses parents et ses grands-parents ainsi que tous ceux qui avaient fait partie de son existence d'enfant, lorsqu'ils habitaient à Vienne avant l'*Anschluss*. À tous, à travers son récit, il exprime sa reconnaissance pour le bonheur

qu'ils lui ont donné et dont il a toujours conservé le souvenir au fond de son cœur, certes avec tristesse, mais aussi une très grande tendresse. C'était le bonheur simple d'un petit garçon au sein d'une famille unie, celui des vacances, des longues promenades et des goûters chez le meilleur pâtissier, c'était aussi la classe et les jeux avec ses camarades ou encore son attachement à sa collection de timbres à laquelle il tenait tant qu'il l'avait emportée avec lui, en cachette, lorsque la famille a été contrainte de fuir l'Autriche.

Le malheur qui s'abat sur sa famille comblée n'en paraît que plus dramatique, et les souvenirs ainsi retracés, des décennies plus tard, traduisent parfaitement la stupeur et le total désarroi qu'ont pu éprouver avant la guerre les Juifs allemands et autrichiens, pourtant totalement intégrés, face aux persécutions.

De tous ces événements Paul parle avec lucidité et sans concession, mais sans amertume pour lui-même, seulement avec l'inquiétude et la douleur qu'il éprouve pour les siens tout au long de ces épreuves qui ont précédé le drame.

L'attention qu'il a toujours portée aux autres, plutôt qu'à lui-même, étonne chez un adolescent de cet âge. Chaque fois que ses parents sont contraints de fuir, de se cacher, tout en s'organisant pour recréer un nouveau cadre familial, le jeune Paul ne se plaint jamais, ne se laisse jamais abattre : il s'intéresse à tout, apprend le français et le travail d'ébéniste, puisqu'il ne peut aller en classe. Les relations avec la population de Revel, où la famille a trouvé refuge, en seront très favorisées. À l'aide courageuse que leur ont apportée certains habitants de cette petite ville du Sud-Ouest il prête davantage d'importance qu'à l'attitude des gendarmes qui ont arrêté sa famille et se sont acharnés à le retrouver après une courte évasion.

Des bons et mauvais souvenirs de Revel il parle plus volontiers des premiers. Alors qu'il a vécu moins de deux ans en France, c'est sans hésiter qu'il y reviendra dès sa libération du camp.

Ayant fait la connaissance de Paul en déportation, je sais que cette attitude dénuée d'ostracisme et de haine ne date pas d'aujourd'hui, elle n'a pas été imaginée pour les besoins de son histoire. Elle traduit sa véritable personnalité qui n'a jamais été atteinte par les atrocités, la violence et les humiliations du camp – ce qui ne donne que plus de prix à son récit.

Nous nous sommes rencontrés pour la première fois au début du mois de juillet 1944 à Bobrek, petit commando situé à quelques kilomètres d'Auschwitz-Birkenau, l'immense camp d'extermination.

Nous étions environ trois cents déportés, dont seulement une trentaine de femmes. Celles-ci étaient pour la plupart affectées à des travaux du bâtiment et de terrassement, alors que les hommes travaillaient généralement dans l'usine. L'espace du camp étant très réduit, les hommes et les femmes avaient l'occasion de se rencontrer, et même de nouer des relations amicales, bien que non tolérées. Ces relations ont perduré jusqu'à ce jour, plus particulièrement entre ceux qui avaient été déportés de France.

Paul avait alors 19 ans. Bien que déporté déjà depuis près de deux ans dans un autre camp proche d'Auschwitz, il avait su préserver des qualités humaines tout à fait exceptionnelles qui contrastaient avec l'ambiance de brutalité qui régnait dans le camp. Sa dignité, sa gentillesse vis-à-vis de tous, une certaine forme de civilité m'apparaissent encore aujourd'hui comme la plus belle victoire sur un système concentrationnaire conçu pour nous humilier et nous réduire à un état quasi bestial.

Même s'il pressentait que sa mère et sa sœur, comme la plupart des déportés de leur convoi, avaient été gazées dès leur arrivée à Auschwitz, il ne s'est pas abandonné au désespoir. Il voulait survivre, il l'a fait sans jamais s'abaisser à quoi que ce soit et en cherchant toujours à aider les autres.

Outre sa force de caractère, il a su, au bon moment, faire preuve de lucidité et de courage pour prendre des décisions

parfois risquées, mais qui lui paraissaient donner une plus grande chance de survivre.

Comme tous ceux qui étaient à Bobrek, nous avons eu l'un et l'autre de la chance d'être envoyés dans ce commando. Pour certains, c'était la chance d'avoir bénéficié de la sympathie ou de la pitié d'un responsable du camp, ce qui fut mon cas. En ce qui concerne Paul, c'est lui qui a saisi sa chance.

Pour ce faire, alors que la plupart de ses camarades, espérant échapper aux travaux les plus pénibles, se disaient étudiants, il avait déclaré à son arrivée au camp, ce qui naturellement n'était pas vrai, qu'il avait une formation de métallurgiste et qu'il était donc qualifié pour travailler dans une usine. Il fallait pour cela beaucoup de présence d'esprit et aussi beaucoup d'audace. Il savait en effet qu'on allait lui faire faire un essai et que celui-ci ne serait pas très concluant. Ce fut bien évidemment le cas, mais il devait porter en lui quelque chose de particulier, un désir de vivre, une faculté de donner à penser à son interlocuteur qu'il serait capable d'apprendre.

Amoureux d'une jeune fille qui faisait partie de notre petit groupe de femmes, Paul renonce à s'évader durant la «marche de la mort», ne voulant pas la laisser en danger derrière lui. Elle ne voulait pas le suivre parce qu'elle avait l'espoir de retrouver son frère également déporté. C'est avec difficulté que Paul l'a effectivement retrouvé au camp de Gleiwitz où nous nous sommes arrêtés avant notre embarquement sur les trains.

Lui-même évoque cette idylle avec cette jeune fille, ce qui m'autorise à en parler et à dire combien nous étions tous émus par l'amour de ces deux jeunes gens.

Cette histoire très romantique nous montrait que, même au camp, il y avait place pour des sentiments purs et désintéressés. Elle apportait à chacun d'entre nous une part de rêve qui faisait tellement défaut dans notre vie misérable.

Lorsqu'en janvier 1945, l'armée soviétique approchant d'Auschwitz, nous fûmes tous poussés sur la route dans une

longue marche forcée vers l'ouest, il n'hésita pas à prendre le risque de sauter du wagon avec un de ses camarades dans l'espoir de se cacher jusqu'à l'arrivée des soldats russes. Il savait pourtant que s'il était retrouvé par les SS ou dénoncé par des habitants de la région, il serait abattu sur place. Après quelques jours d'errance et de danger dans la zone des combats, il a été libéré.

Il avait ainsi échappé à un transport de plusieurs jours en wagon découvert, par un froid glacial, au cours duquel beaucoup de déportés sont morts, de faim et d'épuisement. Cette évasion, jugée trop risquée par la plupart, lui a permis de réduire de quelques mois sa déportation, pendant lesquels le typhus et la faim ont provoqué la mort d'un grand nombre de déportés, très peu de temps avant la fin de la guerre. Là où certains ont hésité et renoncé, il avait eu l'instinct de se dire «j'ai une chance, maintenant, tout de suite, je dois la saisir».

Le récit de Paul ne s'arrête pas à la Libération et à son retour.

À peine arrivé en France, il avait eu la douleur d'apprendre que son père était mort à l'hôpital de Revel peu après la déportation de sa femme et de ses enfants.

De ses difficultés dans les années qui ont suivi, de sa volonté d'apprendre et d'entreprendre, il parle peu. C'est pourtant un long et difficile parcours qu'a été le sien, se retrouvant en France, sans famille, sans relation, sans argent, sans formation professionnelle ni diplôme.

Il ne dit pas combien il lui a fallu d'énergie et de courage pour s'intégrer dans un pays qu'il ne connaissait qu'à travers la vie d'une petite ville.

Il a suivi une formation d'ingénieur à Toulouse et l'a terminée dans un établissement de l'ORT; il y est resté quelques années comme professeur. Très apprécié, il aurait pu y faire carrière. Mais conscient de ses capacités, il souhaitait trouver un emploi où il puisse avoir des responsabilités. Engagé dans un petit atelier comptant une vingtaine d'ouvriers, il est devenu rapidement associé de cette affaire, avant d'en être le chef d'entreprise.

Lorsqu'il l'a vendue trente ans après, regretté de tous, cette usine employait 300 ouvriers et se trouvait parmi les plus modernes et importantes dans son domaine.

Ce n'est pas sans une certaine nostalgie qu'il a décidé à se séparer de ce qu'il avait créé au cours de ces années de travail avec une équipe qui lui était très attachée, mais il songeait à sa famille et tenait à servir des causes essentielles pour lui, auxquelles il n'avait pu jusque-là se consacrer comme il l'aurait souhaité. C'est au sein de l'association France-Israël, dont il devint vice-président, qu'il œuvre maintenant pour l'amitié entre ces deux pays, conciliant ainsi l'amour qu'il porte à son pays d'adoption, la France, et sa foi en Israël, où il avait été tenté de s'installer au retour de sa déportation.

Mais davantage encore, c'est l'entretien de la Mémoire de la Shoah et de la déportation qui accapare son temps : déjà actif dans diverses associations d'anciens déportés, il témoigne de plus en plus souvent dans des établissements scolaires pour que les nouvelles générations, qui n'ont pas vécu ces événements, prennent conscience et sachent ce qui s'est passé.

De ces rencontres avec les jeunes il tire lui-même une grande richesse car il sait retenir leur intérêt, susciter leur émotion et nouer avec eux des relations de confiance et d'amitié très exceptionnelles. C'est là une tâche éprouvante et difficile, car il s'agit pour tout ancien déporté de parler d'un passé resté très douloureux et de trouver le ton juste, pour évoquer des réalités atroces, sans traumatiser de jeunes esprits.

Comment parler d'événements qui paraissent nécessairement très lointains, alors que la télévision montre chaque jour en direct tous les conflits et drames de la planète ?

Comment faire comprendre aux élèves la spécificité de la Shoah et les aider à en tirer une leçon qui s'inscrive dans le présent, sans pour autant banaliser le passé ?

PRÉFACE

La sobriété et l'authenticité du récit de Paul Schaffer lui confèrent une émotion particulière. Le message qu'il transmet n'en acquiert que plus de prix.

On ne peut douter que, comme auprès des enfants auxquels l'auteur s'est si souvent adressé, Paul ne trouve auprès de ses lecteurs la même sympathie et la même connivence.

Aux uns et aux autres il donne l'exemple d'un jeune homme qui a su résister au malheur, aux humiliations et aux souffrances de la vie concentrationnaire pour rester un être humain.

De l'image qu'il donne des anciens déportés, de la confiance en l'humanité qu'il a su garder, qu'il soit remercié.

Avant-propos

par Serge Klarsfeld

L'ouvrage de Paul Schaffer trouvera certainement son public, un vaste public et, de préférence, un public de jeunes.

En dépit des décennies qui se sont écoulées, Paul Schaffer a écrit un livre de jeune pour retracer ce parcours extraordinaire du xx^e siècle d'un garçon né et élevé à Vienne selon les critères d'une excellente éducation juive autrichienne, puis adolescent projeté de la France rurale du Sud-Ouest dans l'enfer concentrationnaire de Birkenau, privé à jamais de son père, de sa mère et de sa sœur.

Le miracle de cette lecture tient à la sincérité de Paul : c'est à elle que l'on doit d'être pris par la main par Paul, dès les premières pages, et de faire le chemin, tout le chemin sans lâcher cette main et en regardant ce qu'il a vu avec ses yeux.

Sincérité, intensité, pudeur, sensibilité caractérisent Paul, qui a traversé tant d'épreuves en conservant toujours une dignité innée et renforcée encore dès la plus tendre enfance par un milieu familial empreint de l'humanité la plus chaleureuse.

Paul a connu les mauvais traitements par les policiers autrichiens, allemands, par les gendarmes français, par les SS, par les Kapos, mais ne s'est jamais abaissé au rang bestial que les nazis voulaient lui faire atteindre.

La haine n'a pas dévoré son cœur et lui a permis de construire une vie familiale et professionnelle heureuse et créative, tout en assumant pleinement ses responsabilités de déporté rescapé, en particulier sur le plan pédagogique.

Les récits d'anciens d'Auschwitz appartiennent en réalité à une catégorie qui n'existe pas encore : celle de récits de voyageurs interplanétaires qui décriront les êtres et les mondes qu'ils auront visités. Les survivants d'Auschwitz sont les seuls à être revenus d'une autre planète, une planète terrifiante, la planète Auschwitz. Parmi ces survivants, ceux qui ont le courage de témoigner nous aident à entrevoir ce que fut cette planète, qui restera encore longtemps à explorer.

Merci, Paul Schaffer.

Prologue

Si l'écho de nos voix faiblit, nous périrons.

Paul Éluard

Seule l'écriture peut préserver la mémoire de l'indicible et faire retentir l'écho du message, au-delà de la vie des témoins. Avec leur disparition une source inestimable sera tarie.

Le récit est le moyen incontestable pour contribuer à sauvegarder la vérité de ce que furent nos souffrances, nos humiliations et nos espoirs.

Pour protéger aussi d'un irréversible oubli toutes les victimes à qui il n'a pas été permis d'accomplir le cycle de la vie.

Cela exige de faire resurgir des souvenirs douloureux que j'aurais aimé garder au plus profond de moi-même. Ils sont gravés dans ma mémoire, comme le numéro de matricule sur mon bras, marque indélébile d'Auschwitz.

Une enfance à Vienne

Il faisait froid, et la neige recouvrait les rues de Vienne quand, dans la nuit du jeudi 27 novembre 1924, seize mois après la naissance de ma sœur Erika, le docteur Koch, notre médecin de famille, et une sage-femme délivraient ma mère de son second bébé. Le médecin la félicita et lui dit que son enfant avait l'apparence d'un bébé de huit jours. Elle en fut très fière. Elle avait alors 23 ans. Les médecins font probablement souvent ce compliment aux jeunes accouchées.

Mon grand-père maternel était mort deux années avant ma naissance. J'ai hérité tout naturellement de son prénom Paul, *Pessach* en hébreu («Pâque»). La traduction anglaise, *Passover*, me convient mieux : il signifie non seulement «Pâque», mais aussi «passer par-dessus». Nombreux furent les obstacles que j'ai dû surmonter durant mon adolescence ! Le prénom influencerait-il le destin d'un homme¹ ?

Ma mère me parlait souvent avec admiration de son père. À telle enseigne que je m'étais fait de lui une image d'un homme fort, grand et surtout très sage. Une des anecdotes qu'elle m'a racontées, parmi tant d'autres, m'a particulièrement impressionné parce qu'elle révèle l'importance qu'il attachait à l'enseignement et à la connaissance.

1. Abraham et Sarah, en changeant leurs noms, changèrent également leurs destins.

Mon grand-père Pessach surveillait la construction des voies ferrées. Cette profession était rarement exercée à l'époque par un Juif orthodoxe, surtout en Galicie, sous l'Empire austro-hongrois. Son métier le contraignait d'aller d'étape en étape à travers les différentes contrées, avec ses ingénieurs et techniciens, pour diriger les travaux. Sa famille l'accompagnait dans ses pérégrinations, ainsi qu'un précepteur pour ses nombreux enfants. Il refusait de les payer avec de « vulgaires » billets de banque, estimant que seules les pièces d'or, encore couramment en usage, étaient symboliquement dignes de rémunérer ceux qui transmettaient leur savoir à ses enfants.

À Vienne, notre vie quotidienne était réglée au rythme du shabbat et des jours fériés. Dès le jeudi, en prévision du vendredi soir, ma mère et ma grand-mère s'activaient à la cuisine, préparant plusieurs sortes de gâteaux, ainsi que la *'ballah'*¹, pain natté garni de graines de pavot, qu'on mangeait avec la fameuse carpe farcie et la classique poule au pot. Le goût ineffable des pâtisseries de ma mère me fait encore saliver aujourd'hui, et je ne résiste pas devant un strudel aux pommes et autres friandises. Les odeurs spécifiques de tous ces plats, préparés pour le vendredi soir, début du shabbat², et l'atmosphère sereine qui régnait à la maison, je ne les ai plus jamais retrouvées...

Les carpes³ provenaient principalement du Danube, dit « bleu ». Enfant, je faisais de gros efforts pour voir la couleur bleue de ce fleuve. Il me paraissait énorme, mystérieux, tout sauf bleu.

Autour de la table familiale, l'ambiance était chaleureuse. Je garde de ces vendredis soir un souvenir de fête, répétée et attendue. À la fin du repas, ma mère entonnait d'une voix

1. *Halloth*, au pluriel. [ndrc]

2. Dans la religion juive, le jour commence la veille au soir, en vertu du premier chapitre de la Genèse : « Le soir se fit, le matin se fit, un jour. » La journée biblique me paraît logique.

3. La consommation de carpes dans les pays de l'Europe centrale s'explique probablement par le fait, particulièrement vrai pour l'Autriche, de ne pas avoir de territoires donnant accès à la mer. L'élevage de ce poisson d'eau douce était facile et bon marché.

mélodieuse des chants en hébreu dont nous reprenions les refrains en chœur. Elle possédait un vaste répertoire de chansons du folklore juif, auquel s'ajoutaient quelques airs composés par mon grand-père Pessach. Je les garde toujours en mémoire et les chante avec un plaisir teinté de mélancolie, spécialement durant les fêtes de Pâque, accompagné par ma femme et ma fille.

Tout près de notre appartement viennois s'étendait un parc, divisé en plusieurs squares. Ma grand-mère m'y emmenait presque quotidiennement. Un jour, bavardant avec ses amies, elle m'a perdu de vue. Affolée, elle se mit à ma recherche. Inconscient de la frayeur provoquée, je me trouvais au bord d'un bac à sable les mains dans le dos, observant avec envie les enfants en train de s'amuser. J'aurais tant aimé me mêler à leur jeu, mais je ne voulais pas me salir et détestais surtout avoir du sable dans les chaussures.

Ma petite enfance est intimement liée à ce parc. Je suivais quotidiennement les grilles qui l'entouraient pour me rendre à l'école. Durant les hivers, longs et rigoureux, dans un de ces squares, une patinoire était aménagée, et, au son d'une musique typiquement viennoise, je patinais avec ma sœur et nos amis. Vienne sous la neige, nos luges glissant le long des rues en pente, nos nez, nos oreilles et nos joues rougis par le froid, sont les images insouciantes et joyeuses de ces douces années.

J'étais un petit garçon choyé, aimé, entouré essentiellement de femmes : ma grand-mère, ma mère, sa jeune sœur Klara âgée de 16 ans, étudiante, qui habitait à la maison, et ma sœur Erika. Mon père, agent d'assurances, partait tôt le matin et rentrait généralement tard le soir. Souvent je dormais déjà.

Maman étant la seule à ne pas céder à mes caprices, je la trouvais bien sévère. Elle était pourtant douce, affectueuse et même espiègle. Souvent je l'entendais rire aux éclats avec ses amies.



La famille Schaffer à Vienne en 1927.

À 3 ans, je ne me voyais pas grandir, et il me semblait voir ma grand-mère devenir de plus en plus petite. Il est vrai qu'elle n'était pas bien grande. J'en ai conclu que c'était elle qui bientôt allait atteindre ma taille et non l'inverse...

Un jour j'ai cassé un bibelot auquel ma mère tenait beaucoup. Je m'attendais à une fessée bien méritée. Pour la dissuader, je lui dis gravement : «Tu verras quand moi je serai grand et toi petite, comme les fessées font mal!» Désarmée, elle s'est mise à rire et me serra affectueusement contre elle!

Parfois pour s'amuser, avec une sévérité feinte, elle faisait mine de chercher une canne pour me «corriger». De toutes mes forces je protestais : «Non! Pas avec la mienne!» Nous en avions plusieurs à la maison. Mon père en utilisait une depuis sa blessure de guerre. De plus, à l'époque, les cannes étaient à la mode. La mienne, sculptée d'edelweiss, était un souvenir rapporté de vacances passées à Worochta¹, petit village de montagne dans les Carpates, station de sports d'hiver connue, où papa était né. J'avais à peine 3 ans lorsque mon père et moi avions fait ce long voyage. Plus de vingt heures de train pour nous rendre chez les parents de mon père. Attendant à la ferme de mes grands-parents se trouvait une écurie. Parmi les chevaux il y avait un poney. Je le montais chaque jour et m'y suis passionnément attaché.

Lorsqu'il fallut rentrer à la maison, je n'ai pas voulu le quitter. Pour calmer mes pleurs on me promet qu'il serait dans notre train et que je le retrouverais à Vienne. Cela n'était évidemment pas vrai. Ce fut là ma première grande déception. J'avais fait confiance aux grandes personnes et j'avais été trahi. Longtemps, j'ai rêvé de ce compagnon de jeu si docile.

Il me reste de ce séjour une photo, jaunie par les ans. Je suis assis sur les genoux de mon père devant une meule de foin,

1. En polonais, Vorokhta en français. Station thermale et touristique des Carpates, de nos jours dans l'Ouest de l'Ukraine, arrosée par la rivière Prout (Prut), distante de près de 800 km de Vienne par la route. Une fleur d'edelweiss est représentée sur les emblèmes de la ville. [ndrc]



Paul sur les genoux de son père à Worochta (Ukraine), 1929.

dans un champ appartenant à mon grand-père. Depuis, j'ai gardé un attachement tout particulier pour la montagne qui me rappelle Worochta. J'aime le calme que l'on y trouve et les odeurs de la nature préservée.

Le moment de ma scolarisation arriva à l'âge de 5 ans, un peu trop tôt à mon gré. Un maître venait aussi à la maison pour m'apprendre à lire l'hébreu.

Mon instituteur Rudolph Tretter, au visage rond et jovial, m'aimait beaucoup. Un jour nous devions terminer un exercice d'écriture par des petites croix. J'ai refusé de les faire! Surpris et mécontent de mon obstination, il me demanda :

– Mais enfin, Paul, pourquoi ne veux-tu pas faire de croix ?

– Parce que les Juifs n'ont pas le droit de dessiner des croix !

Cette réponse était probablement inspirée par des propos de ma grand-mère que j'avais certainement mal interprétés.

Quelque temps plus tard, lors d'une réunion de parents, il a félicité ma mère, disant que j'écrivais déjà comme un grand. Toute fière, elle a raconté mes prouesses à ses amies sans prendre garde à ma présence. Le résultat fut désastreux ! J'en ai conclu que, puisque j'écrivais comme un grand, je n'avais plus d'efforts à faire, seules les leçons qui m'intéressaient feraient l'objet de mon attention. Mes parents et Monsieur Tretter furent très contrariés par ce brusque changement, sachant que je pouvais obtenir de bien meilleurs résultats. À partir de là, la mention « peut mieux faire » figura souvent sur mes devoirs !

Un jour, ma mère, souffrante, était restée alitée. Je lui demandais ce qui lui ferait plaisir : « Je mangerais bien une orange », me répondit-elle. Il n'y en avait pas à la maison, je suis vite allé chez notre marchand pour en acheter. Tout en courant, j'en ai épluché une, afin de la lui offrir aussitôt de retour. Jamais je n'oublierai le regard plein d'amour qu'elle eut pour son petit garçon. Ce n'est que devenu adulte que j'ai compris combien ce simple geste a pu tant l'émouvoir.



Erika et Paul, Vienne, 1930.

Durant des heures je jouais sagement avec un véritable trésor amassé dans une caisse. Un invraisemblable bric-à-brac fait de bouts de ficelles, de fil de fer, de morceaux de bois, de clous, de vis, d'écrous... tous destinés à être jetés et que j'avais précieusement récupérés.

Auprès de mes proches je m'étais fait une réputation de «bricoleur»! Un jour Madame Farb, notre voisine, veuve de guerre, crédule et surtout un peu avare, m'a demandé :

– Paulchen [petit Paul], mon réveil ne fonctionne plus, pourrais-tu le réparer?

– Oui bien sûr, donnez-le-moi!

Devant mon aplomb, elle me l'a imprudemment confié. Le démonter fut chose aisée, le reconstituer, impossible! Tout penaud, je le lui ai rendu en pièces détachées. Furieuse, elle alla se plaindre auprès de ma mère qui bien entendu prit ma défense et lui dit avec un sourire qu'elle avait du mal à dissimuler : «Mais enfin, comment avez-vous pu croire que Paulchen arriverait à réparer votre réveil? C'est un enfant!»

Le travail scolaire devenait plus ardu. Pour faire plaisir à mes parents j'essayais de m'appliquer davantage. Quand les notes étaient mauvaises, je profitais du manque de sévérité de mon père pour lui glisser le matin mon bulletin à signer, juste avant son départ. Régulièrement il me disait : «Tu ne perds rien pour attendre! Nous verrons cela ensemble ce soir!» Mais je savais qu'à son retour il ferait semblant d'avoir oublié... Il me punissait rarement. Il laissait les soins de l'éducation de ses enfants à Maman, lui faisant entièrement confiance, sachant combien elle était efficace.

Nos dernières vacances à Worochta, nous les avons passées en 1933. De mon grand-père paternel Jakob je conserve le souvenir d'un homme âgé, souvent assis au bout de la table de la grande pièce qui servait de salle à manger. Durant de longues heures il était penché sur de volumineux livres, étudiant le Talmud, tout en se caressant machinalement la barbe.



Paul avec sa sœur Erika au bord de la rivière Prout
lors de leur dernier séjour à Worochta en 1933.

De temps en temps il me pinçait gentiment la joue et, me prenant sur ses genoux, me posait des questions pour vérifier mes connaissances en hébreu. Cela m'intimidait, et j'avoue avoir tout fait pour éviter cette situation !

Ma grand-mère Feiga était une femme mince et énergique. Elle s'activait durant une partie de la journée dans son épicerie qui jouxtait la maison, tout en s'occupant de faire la cuisine, pour ses enfants et une ribambelle de petits-enfants.

Son échoppe était un « bazar » comme il en existe encore de nos jours dans les campagnes. Dans les rayons, chacun pouvait trouver son bonheur. Cela allait de l'épicerie au fil à repriser, jusqu'aux grandes pièces de cuir vendues au détail pour le ressemelage des chaussures.

Un coin faisait la joie des enfants du village : il y avait là une épaisse plaque en bois percée d'un grand nombre de trous, recouverte d'une jolie feuille de papier fleuri. Dans chaque trou se trouvait une boule de couleur différente. En perçant le papier à l'aide d'un tube, on retirait la boule et suivant sa couleur on avait droit à des bonbons, du chocolat ou toute autre friandise !

Au sous-sol du chalet il y avait un cordonnier, et, comme la plupart des hommes religieux, il avait une barbe qui le vieillissait. Il m'impressionnait parce qu'il avait un pied bot. Je n'en avais jamais vu auparavant. J'admirais l'habileté avec laquelle il savait remettre en état des chaussures tellement usées. Souvent, les plus pauvres, qui n'en possédaient qu'une seule paire, les attendaient patiemment pour repartir. Durant ce temps les discussions allaient bon train et se terminaient parfois par l'interprétation d'une sentence du Talmud, ce qui me laissait supposer que ce cordonnier et ses clients étaient érudits.

De ma famille paternelle je me souviens particulièrement du frère cadet de mon père, Max, grand gaillard s'occupant de la ferme. Pour aller à la synagogue le samedi, il prenait sur ses épaules son petit-neveu venu de Vienne, pour qu'il ne salisse pas ses chaussettes blanches et ses chaussures vernies dans la

boue d'une rue non asphaltée. Il avait de nombreuses sœurs, elles étaient mariées et avaient plusieurs enfants chacune, sauf la plus jeune, Dora, qui était célibataire. Qu'elles étaient belles, les familles d'antan! Malheureusement je ne connais même pas leurs noms et je sais seulement qu'elles ont été assassinées par balles. Elles ont été englouties avec des milliers d'autres. Anéanties comme toutes les communautés de ces villes et villages, emportant dans l'au-delà leurs cultures, leurs usages et leur irremplaçable humour.

Il ne reste, aujourd'hui, que le mémorial de la vallée des communautés disparues, où les noms de toutes ces villes d'Europe sont burinés dans les pierres de Yad Vashem, à Jérusalem.

De la famille de ma mère ont survécu tante Klara, décédée en Floride il y a quelques années, deux cousins dont Marco (Max), épargné après plusieurs années dans des camps de concentration, mort en 2019 à l'âge de 105 ans, et Bert, qui se trouve en Californie. Ironie du sort, son frère aîné, Paul, soldat dans l'armée américaine, est mort lors du débarquement des Alliés sur les plages de Normandie.

Une de mes passions était le football. Mes amis et moi étions de fervents supporters de l'excellente équipe juive *Hakoah*. De fréquents heurts entre le public et les équipes adverses se produisaient durant les rencontres. Invités en 1933 pour une compétition aux États-Unis, presque la moitié des joueurs a choisi d'y rester. Judicieuse décision à la lumière des événements que connut l'Europe par la suite.

Comme la plupart des jeunes enfants je mentais et recevais de temps à autre de mémorables fessées! L'une d'elles m'est restée particulièrement en souvenir. J'avais alors 10 ans, au moment de la fête de *'Hanoukka'*¹, qui dure huit jours. On

1. L'origine de *'Hanoukka'* remonte à la guerre contre Antiochos IV, nommé Épiphane, qui avait détruit le Temple à Jérusalem et profané l'autel. Sous la conduite du grand prêtre Mattathias et de ses cinq fils, appelés les «Maccabées», une guerre victorieuse fut menée contre Antiochos. Lors de la reconquête du Temple, une petite fiole d'huile

offrait fréquemment aux enfants une toupie¹. Dès le premier jour j'ai perdu la mienne. Dépité, avec l'argent de ma tirelire et sans permission, j'en ai acheté une autre. Le lendemain, en jouant sur le parquet, en présence de ma mère, ma toupie neuve a roulé sous un meuble où se trouvait celle perdue la veille. Mal à l'aise avec mes deux toupies en main, je regardais Maman. Surprise, elle m'a demandé :

– Tiens, tu as deux toupies maintenant ?

– Oui, Samy m'a offert la sienne !

– Il est très gentil, ton ami Samy, alors lui, il n'a plus de toupie ? Je ne te crois pas, dis-moi la vérité !

Je rougissais facilement, et mon mensonge me rendit cramoisi. La punition fut sévère. Après tant d'années, avec attendrissement j'y pense encore. Je n'ai plus jamais menti !

Peu de temps après, ma mère m'expliqua avec beaucoup de sagesse : « Il est interdit de mentir, mais nul ne peut t'obliger à tout dire ! » Il m'a fallu du temps pour assimiler ce conseil qui me semblait être en contradiction avec son éducation et comprendre le bien-fondé de cette recommandation.

Tout bascula en mars 1934. Il y a eu d'abord une longue coupure d'électricité, annonçant l'insurrection déclenchée par le chancelier Dollfuss. Suivie d'une guerre civile qui dura plusieurs jours avec son cortège de morts et d'arrestations et se termina par la victoire du chancelier. Il imposa un régime autoritaire, remplaçant celui du parti socialiste qui gouvernait le pays depuis la défaite de 1918 et la dislocation de l'Empire austro-hongrois.

L'antisémitisme des Autrichiens, toujours latent et fort répandu, se manifestait brutalement d'une façon plus ostensible.

« pure » fut retrouvée, juste suffisante pour servir un seul jour. Par miracle, cette faible quantité d'huile a permis de garder une flamme allumée, dans le Temple reconquis, pendant huit jours, le temps nécessaire à la préparation d'une nouvelle quantité d'huile. Pour marquer cet événement durant les huit jours de cette fête, on allume chaque soir une lumière supplémentaire à un chandelier à huit branches.

1. Sur chacune des quatre faces de la toupie figurent les lettres hébraïques « N-G-H-C » signifiant : *Un miracle s'est produit là-bas (Jérusalem)*.

L'influence de l'Allemagne où les nazis avaient pris le pouvoir en 1933 contribua largement à cette évolution.

Dès lors je fus confronté au racisme. À l'école, durant les récréations, les querelles entre les élèves étaient de plus en plus fréquentes et violentes. Mon professeur d'allemand, le docteur Siegel¹, ne me pardonnait aucune faute de syntaxe. À la moindre erreur, pour me corriger, il m'attrapait par l'oreille en ricanant et me soulevait de mon siège en imitant l'accent yiddish. Cette façon de parodier l'accent juif était répandue.

Les rares moments de bonheur dans cette école, je les dois à ma maîtresse de français. C'est un peu par paresse que j'avais choisi le français comme seconde langue. Ma sœur l'étudiait déjà depuis un an, et je savais pouvoir compter sur son aide pour faire mes devoirs.

Madame Sylvestre était jeune, belle et coquette. Durant les cours, elle portait souvent un chapeau. L'un d'eux, avec un pompon, me fascinait et la rendait à mes yeux plus séduisante encore. En fait j'étais amoureux, et elle s'en était sûrement aperçue ! Cela devait certainement l'amuser et la rendre plus indulgente à mon égard. À ma grande joie, elle me fit cadeau d'un petit livre de chansons françaises dans lequel j'ai, entre autres, appris *Marlborough s'en va-t'en guerre*. Pour lui faire plaisir, je m'appliquais à bien travailler, sans imaginer qu'un jour le français me serait si utile.

Plus tard, en Belgique, j'ai revu des pompons sur les képis des soldats belges. Ils m'ont fait penser à ma jolie Madame Sylvestre. La petite histoire raconte qu'un roi, ayant surpris un garde endormi, avait imposé cet ornement à ses soldats afin de les tenir éveillés.

En 1936, j'avais alors 12 ans, avec un groupe de jeunes sionistes j'ai participé à la commémoration annuelle de la

1. Aussitôt après l'annexion, ce professeur, comme beaucoup d'autres Autrichiens, a exhibé sur le revers de son costume l'insigne du parti fasciste NSDAP, dont il était membre bien avant l'annexion. NSDAP est l'acronyme de *Nationalsozialistische Deutsche Arbeiter Partei*. Du premier terme est extrait le mot nazi.

mort de Theodor Herzl, journaliste et écrivain. Il avait suivi le procès du capitaine Dreyfus à Paris, et, face à cette flagrante injustice, le sionisme «politique» est né sous son impulsion.

Herzl est mort d'épuisement à l'âge de 44 ans. Il avait consacré sa vie à la cause sioniste, s'y était donné corps et âme dans l'espoir qu'un jour son idéal deviendrait réalité! Un de ses livres prémonitoires s'intitule *L'État juif*. Dans celui-ci figure la phrase : «Si vous le voulez, cela ne sera pas un rêve.»

Au retour du cimetière nous avons été agressés par une bande de jeunes fascistes. Malgré nos cris et nos appels, personne ne s'est porté à notre secours. Les gens se détournaient ostensiblement, poursuivant leur chemin.



De gauche à droite : la Maman de Paul Schaffer, Tante Sophie, Erika, Paul, leur grand-mère maternelle et Tante Klara.
Lors de la visite de la famille à Vienne en 1934.

Durant les années 1934-1938, en raison du sentiment d'insécurité, je n'étais pas autorisé à m'éloigner trop loin de la

maison. Mon univers se bornait à notre quartier. Cependant nous n'avions pas abandonné nos promenades en famille dans la *Hauptallee* («avenue principale») du *Prater* tant réputé, où nous prenions des goûters aux terrasses, buvant du chocolat chaud coiffé d'un dôme de crème Chantilly, accompagné de pâtisseries viennoises.

Dans les kiosques, des orchestres jouaient les éternelles valse de Strauss et des mélodies classiques, comme le *Liebesleid* de Fritz Kreisler. Aujourd'hui, ces images me font penser à quelques vieux films muets se déroulant au ralenti dans une atmosphère surannée.

Notre grande joie à Erika et moi était de faire un tour dans les wagonnets du *Riesenrad*, la grande roue, d'où nous pouvions admirer la ville. À Paris, une roue semblable a été installée dans les jardins des Tuileries, et en passant devant elle, immanquablement me reviennent à l'esprit mes joies enfantines.

Les dimanches d'été, je jouais au ballon avec des amis, sur le *Überschwemmungsgebiet*, immense terrain sur l'une des rives du Danube où se déversent les crues occasionnelles du fleuve. Sur les bancs du square, face à notre maison, durant des heures se disputaient d'innombrables parties d'échecs, mon jeu favori! Plus tard sur ces mêmes bancs était inscrit :

INTERDIT AUX JUIFS
RÉSERVÉ EXCLUSIVEMENT AUX ARYENS

Une année avant l'annexion, un haut fonctionnaire, ami intime de mes parents, est venu nous annoncer sa démission et son départ pour la Palestine. En nous quittant, il nous a fait part de ses inquiétudes pour notre avenir! Mon père, militant sioniste, a tout naturellement approuvé son émigration, mais a trouvé son pessimisme excessif!

Souvent je me suis interrogé sur la passivité de mes parents. Pourquoi n'ont-ils pas eu, eux aussi, l'idée de quitter ce

pays dès 1934? Pour devenir volontairement émigrant faut-il être très courageux ou très malheureux?

Pourtant Adolf Hitler dans son livre *Mein Kampf* annonce avec précision la doctrine nazie. Ses funestes projets auraient dû éveiller nos consciences et nous alarmer. Or, ni notre communauté ni les démocraties européennes n'ont voulu voir s'approcher le danger. L'incapacité humaine à imaginer les horreurs qui suivirent ou la politique «commode» de l'autruche sont les seules explications possibles de cette apathie.

La date de la cérémonie de ma bar-mitzvah approchait. Chaque jour en rentrant de l'école j'avais une leçon d'hébreu. Ma grand-mère était toujours là, discrète, dans un coin de la pièce, attentive à l'enseignement que je recevais. Ma majorité religieuse fut célébrée à la synagogue un samedi matin en novembre 1937. Très timide, j'avais la hantise de faire des fautes durant les prières, mais ce que j'appréhendais le plus, c'était le discours d'usage que je devais tenir après. Devant les visages rayonnants de mes parents et de ma grand-mère, je compris à mon grand soulagement que j'avais bien passé ces épreuves.

Ce qui m'a fait plaisir, c'était de voir ma grand-mère, si réservée d'habitude, rayonnante de joie et de fierté. Je savais que j'étais son petit-fils préféré! Elle me bénissait souvent, mais ce jour-là, elle le fit avec une ferveur toute particulière! Plus tard seulement j'ai pris conscience de l'importance de ses bénédictions.

Ne faut-il pas être béni par ses parents pour l'être aussi de Dieu?

Parmi les classiques cadeaux reçus, il y avait de nombreux livres, plusieurs stylos, quatre jeux d'échecs, un jeu de ping-pong et surtout la montre tant désirée et promise par ma grand-mère! Attendre une montre durant des mois, voire des années, et la garder précieusement toute sa vie paraît aujourd'hui dérisoire. La génération *Swatch* a désacralisé ce cadeau classique des grands-parents.

Ma grand-mère tient une place particulière dans ma vie et dans ma mémoire. D'une tendresse sans limite à mon égard, elle semblait fragilisée par son âge. Je lui ai toujours connu un regard triste, et son histoire l'était aussi. Elle était restée orpheline à 16 ans après un pogrom, cette agression fréquente, tolérée par le régime tsariste. Les cosaques à cheval, armés, arrivaient en horde, pillaient, violaient les femmes et mettaient le quartier juif à feu et à sang. Elle fut recueillie par un oncle acariâtre, qui l'obligea à épouser un homme beaucoup plus âgé qu'elle et de surcroît malade. Il mourut peu de temps après leur union. Courageusement, elle s'enfuit pour rejoindre une autre parente dans un village voisin. Là, un jeune veuf père de deux enfants lui a été présenté. C'était mon grand-père Pessach. Ils se sont plu dès leur première rencontre. Il lui dit simplement de cesser de se tourmenter et lui demanda de devenir sa femme. Cette seconde union lui apporta enfin un vrai foyer et le bonheur. Ils eurent trois fils et quatre filles s'ajoutant aux deux enfants qu'avait déjà eus mon grand-père de son premier mariage. Cela donna une très belle famille et de nombreux petits-enfants.

Comme une tornade, trois mois après ma bar-mitzvah, le 12 mars 1938, l'annexion de l'Autriche par l'Allemagne nazie nous a submergés, mettant fin à notre vie tranquille. À la radio mon père et moi suivions avec une attention soutenue le déroulement des événements, notamment le voyage à Berchtesgaden du chancelier Schuschnigg, successeur de Dollfuss, qui avait été assassiné en 1934, quelques mois après sa prise de pouvoir. Dès son retour du «nid d'aigle», Schuschnigg a déployé des efforts considérables pour organiser le plébiscite «pour ou contre» l'annexion de l'Autriche par l'Allemagne que Hitler exigeait. Les antifascistes autrichiens ont essayé de le faire échouer. Un grand nombre d'affiches antinazies ont été placardées sur les murs, des slogans ont même été peints sur les trottoirs. Mais avant que le référendum ne puisse s'exprimer, l'Autriche fut annexée par les nazis.

Quelques jours plus tard, les femmes juives furent obligées, munies d'un seau d'eau et d'une brosse, de nettoyer les trottoirs et d'arracher les affiches, afin de faire disparaître les traces de ces slogans antifascistes. Cette humiliation organisée dans chaque quartier par la jeunesse hitlérienne et les SA (Sections d'Assaut, en chemises brunes) était la plupart du temps accompagnée de sarcasmes et de quolibets. Puis furent appliquées les lois interdisant aux Juifs d'exercer un grand nombre de professions. Ces fonctions devenues disponibles ont été aussitôt accaparées par des «Aryens». La population semblait s'être parfaitement accommodée de la mainmise des nazis sur l'Autriche. Beaucoup d'Autrichiens oubliaient sciemment l'importante contribution apportée par leurs concitoyens juifs au développement culturel, scientifique et économique de ce pays depuis le x^e siècle.

La décision bien connue de Hitler voulant rendre le Reich (Allemagne et Autriche) *Judenrein*, c'est-à-dire sans Juifs, y compris les convertis et les enfants issus de mariages mixtes, commençait à être mise en pratique. Les livres d'auteurs juifs et ceux dont la pensée n'était pas conforme à l'idéologie nazie furent systématiquement interdits. Par contre, les œuvres faisant partie intégrante de la culture allemande et impossibles à faire disparaître étaient alors attribuées à des «auteurs inconnus». Heinrich Heine¹ (1797-1856), mon poète préféré, devint alors un de ces «inconnus». Toutes ses œuvres furent proscrites, à l'exception de la *Loreleisage*, poésie célèbre, apprise dans toutes les écoles et devenue un chant populaire.

Les arrestations des Juifs et des antifascistes commencèrent aussitôt. Ils furent internés dans le camp de concentration de Dachau, en Bavière, à 20 kilomètres de Munich. Nous avons commencé à présager le pire lorsque Madame Friedman, de notre immeuble, a reçu les cendres de son fils dans une urne, assassiné sous prétexte d'une tentative d'évasion de ce camp.

1. Heine maîtrisait la langue française à la perfection. Il a vécu durant de nombreuses années à Paris, où il est enterré (cimetière de Montmartre).

À l'école, dès le deuxième trimestre, les élèves juifs furent relégués aux derniers bancs de la classe, puis peu après regroupés dans des écoles qui leur furent réservées avec des enseignants juifs. Le climat ne se prêtait naturellement pas à un travail scolaire normal, nous étions trop perturbés par tous ces événements. En juillet 1938, à l'initiative de Roosevelt, se tint la conférence d'Évian. Ce fut un échec : sur 32 pays représentés, aucun n'a voulu s'engager à augmenter son faible contingent de réfugiés. Le *Stürmer*¹, journal satirique allemand, spécialisé dans la propagation de la haine contre les Juifs, put titrer : « Juifs à céder à bas prix. Personne n'en veut. »

En 1999, le Canada proposa d'accueillir plusieurs milliers de réfugiés palestiniens, l'offre a été rejetée par les intéressés... À l'époque, une telle proposition aurait été accueillie par les Juifs avec empressement.

Mais le plus critiquable était la limitation de l'immigration juive en Palestine, décrétée par le Royaume-Uni, pays mandataire, et éditée sous la forme d'un livre blanc.

Hitler comprit qu'il pouvait désormais faire ce qu'il voulait avec les Juifs et que personne ne réagirait. Mais il fallait un prétexte. En septembre 1938, les anciens ressortissants polonais ont été emmenés de force à la frontière. Le refus catégorique de la Pologne de les accepter obligea l'Allemagne à les ramener, bien malgré eux, à leur point de départ. Le 7 novembre 1938, le coup de feu tiré à bout portant contre le secrétaire d'ambassade Vom Rath, à Paris, lui fournit le prétexte. C'est un jeune Juif polonais, Herschel Grynszpan, qui tira sur ce diplomate pour protester contre l'expulsion vers la Pologne de plusieurs milliers de Juifs polonais, dont ses parents, expulsion à laquelle les autorités allemandes venaient de procéder, dans des conditions inhumaines.

1. *Der Stürmer*, en allemand «*L'Attaquant*». Hebdomadaire nazi (1923-1945) –mais pas un organe officiel du parti–, qui arborait toujours en première page une caricature calomnieuse antisémite. Son directeur, Julius Streicher, fut condamné à mort pour crime contre l'humanité au procès de Nuremberg et exécuté le 16 octobre 1946. [ndrc]

Dès le 8, avec Joseph Goebbels, ministre de la Propagande, pour maître d'œuvre, un immense pogrom se prépare, destiné à semer la terreur dans la plupart des villes d'Allemagne et d'Autriche.

Le 9 novembre au soir, dès que la mort d'Ernst vom Rath fut connue, le signal fut donné. Une centaine de synagogues furent brûlées et saccagées, les magasins et appartements des Juifs, pillés et incendiés. Des Bibles, des livres de prières, les œuvres d'Albert Einstein, Sigmund Freud, Stefan Zweig, Thomas et Heinrich Mann, Kurt Tucholsky et tant d'autres, furent l'objet d'autodafés. Heinrich Heine présageait, dès 1821, dans sa tragédie *Almansor* :

« Quand on commence à brûler les livres on finit par brûler les hommes ! »

Malgré la certitude exprimée par Jefferson² : deux siècles après les Lumières, plus jamais on ne brûlera parmi les hommes civilisés des livres.

Le nom de la tristement célèbre « Nuit de Cristal » (*Kristalnacht*), qui évoque tout naturellement la pureté du cristal, pouvant donner à penser qu'il s'agit de la célébration d'une nuit de fête, est hélas dû au bris des vitres et vitrines jonchant le sol. Tout cela fut organisé par les SA avec la complicité des policiers.

Cette nuit annonça le début de l'anéantissement des communautés juives d'Europe. Elle donna aussi lieu à une nouvelle et importante vague d'arrestations. Mon père fut pris dans cette rafle et libéré après quelques jours. Probablement en sa qualité d'ancien combattant et invalide de guerre.

Les francs-maçons, les socialistes, les communistes, les intellectuels jugés dangereux pour ce régime, qu'ils fussent juifs ou non, furent envoyés dans les camps de concentration.

1. *Das war ein Vorspiel nur, dort wo man Bücher verbrennt, verbrennt man auch am Ende Menschen.*

« Ce n'était qu'un prélude; là où l'on brûle les livres, on finit par brûler les hommes. » [ndrc]

2. Thomas Jefferson (1743-1826), 3^e président des USA. [ndrc]



Paul à Vienne en 1938, à l'âge de 13 ans et demi.



Erika en 1938 à Vienne, âgée de 15 ans.

Certains se suicidèrent pour ne pas tomber entre les mains des nazis. Les biens juifs furent confisqués, et, comble d'ironie, les nazis exigèrent de la communauté une amende de un milliard de marks, pour compenser les dégâts commis par les SA, déchaînés. Dès lors, l'affolement fut à son paroxysme. Nous vivions tous dans la hantise de nouvelles représailles.

En Allemagne et en Autriche, les populations ont assisté à ces événements barbares, silencieuses et sans réagir. Régulièrement, la jeunesse hitlérienne, avec férocité et pleine de hargne, défilait dans les rues en chantant à tue-tête : « Quand enfin le sang juif jaillira de la pointe de nos poignards, cela ira mieux... »

Ces paroles ignominieuses de Horst Wessel étaient une véritable incitation au meurtre. Aucun espoir n'était plus permis. Le mécanisme prévu par les nazis se mettait progressivement en place. Ce fut ensuite l'escalade dans la violence !

Après avoir évoqué cette lamentable période, j'hésite néanmoins à poursuivre mon récit, me remémorant la réaction que nous avons, Erika et moi, lorsque mon père, homme de 30 ans, beau, grand, aux yeux clairs, nous racontait une fois de plus avec force détails la Première Guerre mondiale. Sagement nous l'écoutions, mais ce serait mentir de dire que nous étions passionnés. Son histoire, nous la connaissions déjà par cœur, pourtant elle était terminée depuis quinze années seulement !

Maintenant, que plusieurs dizaines d'années se sont écoulées et qu'une multitude d'événements importants ont accaparé l'attention du monde, j'éprouve néanmoins à mon tour le besoin de raconter et écrire mon histoire !

La Shoah n'est pas une persécution comme tant d'autres que les Juifs ont connues jusque-là, aussi on n'insistera jamais assez sur sa spécificité. Plusieurs autres raisons encore, et elles sont importantes, m'incitent à laisser un témoignage. La plus cruciale est la persistance des négationnistes qui propagent

sans vergogne leur infâme propagande, niant la réalité de la Shoah, diffusant des brochures mensongères, écrites soi-disant par des historiens compétents. Il est nécessaire également de faire comprendre ou d'essayer d'expliquer les raisons de la réticence à raconter à notre retour l'inénarrable. Quant au reproche si souvent entendu et devenu avec le temps : « Pourquoi en parler encore et autant, maintenant ? », je répondrais qu'il faut maintenir éveillées les consciences pour que jamais de telles horreurs ne puissent se reproduire et que le caractère singulièrement tragique de la Shoah ne puisse être oublié !

Ma fuite d'Autriche

Après l'annexion, mes parents ont tenté vainement d'obtenir un visa d'immigration pour un pays qui aurait bien voulu nous accueillir. Nous ne pouvions plus attendre. La «Nuit de Cristal» a précipité notre fuite.

Il ne nous restait qu'une solution possible : le passage illégal de la frontière belge, où se trouvaient déjà des amis viennois. Ils avaient envoyé à Papa un plan détaillé pour le parcours à emprunter. Par chance, mon père réussit à expédier à Bruxelles un conteneur d'effets personnels.

Il était impensable d'entraîner ma grand-mère, impotente, dans pareille aventure. Maman confia sa mère à un couple contraint de rester à Vienne en raison de leur âge avancé. Le moment venu, elles se séparèrent le cœur lourd, craignant de ne plus jamais se revoir et que ce fût là un adieu. Ma grand-mère est décédée le 18 décembre 1941 et a été enterrée au cimetière juif de Vienne, non loin de son mari. Contrairement aux victimes de la Shoah, elle a une sépulture !

Tôt le matin du 27 novembre 1938, jour de mon quatorzième anniversaire, avec des passeports d'apatrides, marqués d'une croix gammée, car nous n'étions plus reconnus comme citoyens autrichiens, n'ayant que les 12 dollars autorisés par personne et un sac contenant le strict nécessaire, silencieux et tristes, mes parents ont fermé la porte sur un bonheur passé,

et nous avons quitté Vienne pour ne plus jamais y revenir. Peu nous importaient les biens que nous y laissions. La seule richesse que nous garderions à jamais serait le souvenir de cette vie de famille douce et heureuse. Nous étions habillés de neuf afin de dépenser le plus utilement possible l'argent que nous n'avions pas le droit d'emporter.



Photos d'identité du père et de la sœur de Paul Schaffer surchargés d'un tampon du III^e Reich, 1938.

Suivant le plan reçu de nos amis, nous avons pris un train pour Aix-la-Chapelle et de là un tramway pour nous rapprocher le plus possible de la frontière. Nous avons tenté ensuite de franchir la forêt qui sépare l'Allemagne de la Belgique. Très vite notre « expédition » fut interrompue par des douaniers allemands qui nous ont attentivement fouillés. L'un d'eux trouva dans la poche de mon manteau ma collection de timbres. Croyant avoir trouvé une « fortune » que nous aurions tenté de sortir frauduleusement, il se mit à examiner minutieusement chaque timbre de ce qui n'était qu'une collection d'enfant.

Contrit d'avoir emporté ma collection sans l'autorisation de mes parents, je voyais surtout mon père observer cette scène avec inquiétude. Il avait caché sur lui des valeurs et craignait naturellement une fouille plus approfondie ! J'ignorais bien sûr ce détail à l'époque. Cette collection, si précieuse pour moi, je l'ai récupérée à mon retour des camps. Un jour, lorsque je l'offrirai à mon petit-fils Adrien-Benjamin, je lui dirai combien elle représente une partie de mon enfance.

Relâchés à la tombée du jour, nous avons réussi sans autre anicroche à traverser la frontière belge et à prendre dans une petite gare un train pour Bruxelles. Maman nous a alors distribué les sandwiches préparés à la maison. Stoïquement, malgré ma faim, j'ai refusé le mien. Il contenait du saucisson qui n'était pas casher. La consommation de viande casher était évidemment interdite par les nazis, et étant à présent dans un pays libre je voulais respecter ma promesse faite à ma grand-mère.



Portrait de la mère
de Paul Schaffer, 1938.

La famille Grünblatt, nos amis viennois, nous a affectueusement reçus, heureux de nous revoir sains et saufs. Leur chaleureux accueil nous a réconfortés. Ils disposaient d'un minuscule trois-pièces où ils s'entassaient déjà à quatre. Pourtant ils nous ont offert l'hospitalité, et nous dormions sur des matelas à même le sol, le temps de trouver à nous loger.

La plus grande partie des journées se passait dans les rues, le nez en l'air à l'affût des affiches «Appartement à louer». Cela nous a permis de faire connaissance avec cette belle ville, tellement différente de Vienne. Nous étions habitués en hiver à un froid sec et à la neige, mais ici une pluie fine tombait d'une façon presque ininterrompue. Mes chaussures neuves ont fini par prendre l'eau rendant mes chaussettes tout le temps humides.

Enfin nous avons trouvé une petite maison typiquement belge, dans l'agréable quartier d'Ixelles. Avec ardeur, Erika et moi avons déballé le conteneur arrivé entre-temps. Mais à notre entrain se mêlait une profonde mélancolie due à notre nouvelle situation de réfugiés.

Avec le peu de sérénité revenue, nous avons tenté de reprendre une vie relativement normale. Les Belges étaient avenants et courtois, contrairement aux Autrichiens que nous venions de quitter!

Avec ma sœur je découvrais les grands magasins. Nous étions subjugués par l'étalage des variétés de fruits, particulièrement en hiver, comme les cerises et les fraises, ou les pommes d'un vert brillant, appelées granny-smith, et surtout les monceaux de dattes, mon fruit préféré, vendues ici au kilo à un prix dérisoire, alors qu'à Vienne, fruits «exotiques», on les achetait à la pièce. J'en ai mangé jusqu'à l'indigestion. L'abondance en Belgique était nettement visible.

Autre découverte attrayante : le cinéma «permanent». Pour un franc on avait le loisir de voir et revoir un film, alors qu'à Vienne les sièges étaient numérotés, et la durée limitée à une seule séance. Trop jeune, je n'y suis allé que très rarement.

Ici mes parents m'accordaient davantage de liberté. Le petit garçon de notre départ de Vienne était devenu un adolescent.

À la suite d'un concours, j'ai eu la chance d'être admis dans une école technique, ouverte seulement pour une centaine de jeunes. Parmi les enseignants, également des réfugiés, se trouvaient des professeurs d'université qui se montrèrent, à juste titre, très exigeants. Nos huit heures d'étude par jour consistaient à nous donner le plus possible de connaissances en anglais, espagnol et français, sans oublier la physique, les mathématiques et le dessin industriel. L'objectif était de nous doter d'une formation aussi éclectique que possible, cette formation devant plus tard nous servir pour des études plus poussées. Je suis profondément reconnaissant à ces professeurs pour tout l'enseignement reçu durant cette période et qui m'a beaucoup aidé par la suite.

Invitée à Anvers pour son premier bal, Erika, alors qu'elle poursuivait encore ses études, remporta à 16 ans un prix de beauté! Mes parents étaient naturellement fiers, moi je n'étais pas étonné, je l'avais toujours trouvée très belle.

Le 3 septembre 1939, après l'agression de la Pologne, la France et l'Angleterre ont déclaré la guerre à l'Allemagne. C'était inéluctable. Jusqu'en mai 1940 le front franco-allemand est resté relativement calme. Aucun des belligérants ne prenant l'offensive, cette période fut appelée «Drôle de guerre». Le slogan tant diffusé en France à la radio «Nous vaincrons parce que nous sommes les plus forts!» avait fini par nous persuader que l'armée et l'aviation alliées étaient invincibles.

Ce calme apparent prit fin le 10 mai 1940 lorsque l'Allemagne envahit le Benelux¹ en contournant la fameuse ligne Maginot, considérée jusqu'alors infranchissable... Face à notre logement bruxellois se trouvait une caserne de pompiers. Voyant ceux-ci évacuer leurs familles, mes parents ont

1. Acronyme conçu à partir des noms locaux des pays qui composent cette union : Belgique, Pays-Bas (*Nederland*) et Luxembourg. [ndrc]

décidé à leur tour de quitter « provisoirement » Bruxelles. Avec une petite valise chacun, muni du strict nécessaire, pensant partir pour une courte durée, nous nous sommes rendus à la gare du Midi. Les rues étaient désertes, les sirènes retentissaient de temps en temps, avertissant du survol des avions ennemis. La gare par contre était noire de monde. On se bousculait devant les guichets pour acheter des billets. Mon père, astucieusement, avec de simples tickets de quai, nous a fait accéder à un train qui partait pour Paris. Il pensait pouvoir payer les billets en cours de route, mais le train fut détourné de sa destination, et aucun contrôleur en vue ! Après plusieurs jours de voyage, l'illusion que notre départ était provisoire s'est envolée. Alors que nous restions dans l'ignorance de l'évolution de la guerre, notre train avec un millier de réfugiés s'arrêta enfin dans le Sud-Ouest de la France, à environ 50 kilomètres de Toulouse¹, dans une pittoresque petite ville médiévale de 5 000 habitants : Revel, dont l'origine remonte à 1342. C'est là que j'ai eu mon premier contact avec la France.

L'armistice a été conclu en juin 1940, et la France fut divisée en deux grandes zones. Revel se trouva heureusement dans la zone « non occupée » par l'armée allemande, sous l'autorité du régime de Vichy avec Pétain comme chef d'État.

À la gare, sous un chaud soleil d'été, de nombreux habitants étaient là en curieux. La plupart des femmes, vêtues de noir, parlaient avec l'accent du Midi un patois qui résonnait à mes oreilles comme de l'espagnol. Parmi ces personnes se trouvait Pauline Sarda. Spontanément elle proposa à mes parents, dès notre descente du train, de prendre Erika et moi pour la nuit chez elle, afin de nous éviter de dormir sur la paille, dans les granges réquisitionnées par la mairie pour les réfugiés qui arrivaient en nombre. En nous rendant à sa maison, nous avons rencontré une villageoise qui lui dit sur un ton méfiant : « Il paraît qu'il y a beaucoup de Juifs parmi les réfugiés ! »

1. Au sud-est de la préfecture de la Haute-Garonne. [ndrc]

La méconnaissance nourrit souvent l'appréhension, parfois même l'hostilité!

Ce fut un réel choc, nous nous attendions si peu à entendre une telle remarque dans ce lointain Sud-Ouest de la France! En nous présentant à sa voisine, Louise Crayol, Pauline Sarda lui répéta ce qu'elle venait juste d'entendre :

– À ce qu'il paraît, il y aurait des Juifs parmi tous ces gens. Est-ce possible?

– Je ne comprends pas votre frayeur Pauline, vous semblez oublier que notre Seigneur Jésus-Christ était juif lui aussi!

Dès lors nous étions un peu plus à l'aise et ressentions une vive sympathie pour Tata Crayol. Nous l'appelions ainsi comme les nombreux autres enfants qui l'entouraient. Nos relations devenues plus intimes, je lui ai demandé ce qui lui avait inspiré sa réponse lors de notre première rencontre. Elle m'expliqua alors qu'étant catholique fervente tout comme Pauline elle avait voulu calmer son inquiétude et que tout naturellement ce propos lui était venu à l'esprit. L'arrivée de ce flot de réfugiés dans ce petit coin paisible de France, où les gens n'avaient certainement jamais vu de Juifs, pouvait certes provoquer de la curiosité, mais une telle inquiétude était affligeante et inattendue.

Tata Crayol est restée durant toute sa vie une amie. Elle était pleine de courage et d'abnégation. Engagée volontaire à 18 ans pendant la Première Guerre mondiale comme infirmière, elle avait soigné avec dévouement un jeune militaire, Paul Crayol, très grièvement blessé, et s'était éprise de lui. Malgré son infirmité, il était paralysé des pieds à la taille, ils s'étaient mariés après les hostilités et installés à Revel, où Paul était né. Ils s'aimèrent durant vingt-trois ans. Ne pouvant avoir d'enfants, ils en avaient adopté trois. Paul était la bonté même, consacrant tout son temps aux personnes défavorisées. Le couple était apprécié et cité en exemple dans tout le village. J'ai toujours regretté de ne pas

avoir connu cet homme exceptionnel, mort quelques mois avant notre venue.

Mes parents sont restés quelques jours dans une grange, puis Tata Crayol nous a accueillis tous les quatre dans sa petite maison, où nous étions très à l'étroit. En parlant de nous à ses voisins et nombreux amis, elle a trouvé à nous loger un peu plus tard chez les Brunel. La grand-mère Anna, sa fille Élise et son petit garçon René, âgé de 8 ans, nous ont vite adoptés. Spontanément ils se sont retirés dans la partie la moins confortable de leur maison pour nous céder les plus grandes chambres. J'ai rarement rencontré tant de chaleur et de simplicité dans les rapports humains. Depuis mon retour de déportation, nous sommes allés, ma femme et moi, aussi souvent que possible, embrasser Pauline, revoir nos amis les Brunel et assister aux mariages et aux baptêmes des enfants. Quant à Tata Crayol, elle s'est rapprochée de ses enfants et petits-enfants qui avaient quitté la région.

Dans la ferme des Brunel, ma vie de petit citadin s'était transformée. J'ai appris à jardiner, à biner, à alimenter la maison de seaux d'eau fraîche venant du puits, à tailler les haies restées à l'abandon depuis le départ à la guerre de Marcellin, le mari d'Élise. Gentiment elle se moquait de mon français : «Tu parles comme une vache espagnole, mais je t'aime bien, va!» (C'est le petit René qui m'a expliqué ce que voulait dire «vache espagnole».)

Un autre jour, alors que je revenais tout essoufflé de ma corvée d'eau, avec la gentillesse qui la caractérisait, s'essuyant les mains sur son tablier, elle me chargea de transmettre un message à ma mère : «Dis-lui d'aller prendre au potager des légumes et des fruits et qu'elle ne se gêne surtout pas!» Ma mère, qui ne parlait pas le français, a été ravie de cette aubaine!

Dans un coin de la grange, une bicyclette attendait le retour de son propriétaire. Je la regardais avec envie. Je n'avais pas enfourché de bicyclette depuis mon départ de Vienne. Enfin

j'ai osé demander à Élise la permission de l'utiliser : «C'est bon, petit, prends-la, mais fais bien attention, ne l'esquinte pas, Marcellin doit la retrouver en état quand il reviendra.» En ces temps, surtout à la campagne, la bicyclette était presque l'unique moyen de locomotion. Quelle joie! Que d'acrobaties j'ai pu faire avec elle! J'ai pu aussi me rendre tous les soirs chez un paysan des environs, pour remplir six bouteilles de lait. Dans la région le lait servait surtout à nourrir les veaux. Au début fort intrigué, le fermier a fini par me prendre en amitié et m'a dit un jour en riant de bon cœur :

– Peuchère! Petit, tu en fais quoi de tout ce lait? Tu ferais bien de manger un morceau de lard et boire un bon coup de rouge!

– Avec le lait, Maman fait du beurre et du fromage blanc!

Ma réponse le remplit de joie, et son rire retentit de plus belle!

Les Brunel, Tata Crayol, Pauline et mes amis paysans m'ont fait aimer ce coin de France auquel je reste, depuis lors, fort attaché. Le temps passé à Revel avec ma famille a été le plus paisible de ma vie «d'exilé».

Le seul ami de mon âge, Isidore Sperber, habitait Castres, ville située à 28 kilomètres de là¹. Je l'ai connu avec sa famille le jour où ils furent obligés de prendre la micheline à Revel pour se rendre à Toulouse. De temps en temps j'allais le voir avec «ma bicyclette».

Cinquante-six kilomètres par jour, c'était pour moi une réelle performance. Debout, les mains crispées sur le guidon, zigzaguant de droite à gauche, comme les coureurs cyclistes, je grimpais les côtes que je descendais ensuite joyeusement et à toute vitesse. Fort heureusement Maman ne se doutait pas de mes prouesses sportives! Quelle aurait été son inquiétude jusqu'à mon retour!

Au cours de l'année 1940, la plupart des réfugiés de nationalité belge sont retournés chez eux. Seuls les Juifs d'origine

1. En direction du nord-est. Castre est située dans le département du Tarn dont elle est la seule sous-préfecture. [ndrc]

étrangère et quelques Israélites français sont restés à Revel et dans ses environs.



La famille Schaffer à Revel (Haute-Garonne) en 1942, peu avant leur arrestation.

Après quelques mois d'accalmie, l'administration préfectorale a ordonné le rassemblement, dans un camp dit «de famille», des Juifs d'origine étrangère. Nous étions réticents, mais nos moyens financiers modestes nous ont obligés à nous

soumettre à cette contrainte. Il nous a bien fallu quitter nos nouveaux amis consternés, et la tranquillité de Revel...

Agde, le «camp de famille» promis, se trouvait environ à une centaine de kilomètres de Revel. Emmenés en train, nous y avons été accueillis par des gardes mobiles en armes. Ils ont séparé les femmes des hommes, et les familles ainsi disloquées ont été mises derrière les barbelés. Agde était d'une répugnante saleté, la promiscuité permanente, pénible et déprimante.

«De nombreux camps d'internement, destinés aux “étrangers indésirables”, avaient été créés en 1938, sous la Troisième République¹.»

Lors de la guerre d'Espagne, après la chute de Barcelone, en février 1939, on comptait plus de 500 000 réfugiés espagnols, civils et militaires, parqués dans ces lieux. Déjà, dans un rapport sanitaire, le médecin-chef des camps, le général Péloquin, indiquait que l'on avait dénombré 15 000 morts dus au manque de soins et d'hygiène dans les camps d'Argelès, de Saint-Cyprien et du Barcarès. Ce rapport précisait en outre que : «Les hommes s'y trouvaient réduits à l'état d'animaux.» Parmi les réfugiés espagnols qui étaient internés à Agde lors de notre arrivée, beaucoup étaient encore diminués et affaiblis par leurs blessures de guerre.

À partir de 1940, ces camps servirent à l'internement des Juifs, et de là un grand nombre furent déportés dès 1942. Beaucoup de vieillards et de malades y sont morts et enterrés, en particulier à Gurs. Je cite une phrase des plus significatives d'un professeur d'histoire de l'université de Toulouse, qui a fait une étude sur ces nombreux camps du Sud-Ouest : «Il faudrait écrire Gurs, Le Vernet ou Noé comme l'on écrit les défaites militaires : Alésia, Waterloo ou Sedan².»

1. Voir dans *Histoires de Noé. Le camp d'internement*, d'Éric Malo, Latrape, Mag-éd, et Noé, Mairie de Noé, 1993.

2. Pr Jean Estèbe, *Les Juifs à Toulouse et en Midi toulousain au temps de Vichy*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 1996.

Papa souffrait depuis longtemps d'une bronchite mal soignée, elle s'était transformée en tuberculose. Il a dû, aussitôt arrivé, être hospitalisé à Béziers¹, et ce fut le commencement de l'éclatement si redouté de notre famille.

À 17 ans, Erika s'était engagée comme infirmière et accompagnait quotidiennement les malades du camp à l'hôpital. Elle est venue en aide à ceux qui étaient plus malheureux qu'elle, jusqu'au moment où elle a contracté une hépatite et fut hospitalisée à son tour à Montpellier. J'étais impressionné par son dévouement.

Me trouvant seul dans le camp des hommes et voulant absolument rejoindre ma mère restée également seule depuis l'absence de ma sœur, à la tombée du jour j'ai essayé de me glisser furtivement sous les fils de fer barbelés pour la rejoindre. Rattrapé par un garde mobile me menaçant de son fusil, je me suis trouvé, la rage au cœur, frustré, humilié, obligé de rebrousser chemin.

Après quelques semaines affligeantes passées dans ces lieux, ma mère et moi avons enfin reçu l'autorisation de rendre visite à mon père et à ma sœur. Papa, très affaibli, malheureux de ne pouvoir nous aider, nous a suggéré de ne plus retourner au camp! Nous avons suivi son conseil et avons trouvé un hôtel minable, où nous n'étions heureusement pas obligés de remplir une fiche d'identité. C'était important, nous n'étions pas en règle avec les autorités.

Ma mère me donna, en guise de repas du soir, un morceau de pain. Après quelques bouchées je lui proposai ce qui restait. «Je n'ai pas faim. Je suis seulement un peu fatiguée. Mange, mon chéri!» Lorsque j'ai eu avalé la dernière bouchée, je me suis rendu compte de son pieux mensonge, mais un peu trop tard! Après tant d'années, il me reste le remords d'avoir manqué à ce point de sensibilité.

1. Béziers se situe à environ 26 km à l'ouest d'Agde, également dans le département de l'Hérault. [ndrc]

De cette chambre j'ai écrit de mon mieux à Tata Crayol pour lui faire part de notre situation et lui demander son aide. Chère et précieuse amie, sa réponse ne tarda pas. Elle avait même joint à sa lettre des tickets de pain. En raison des restrictions alimentaires, les achats ne pouvaient se faire qu'avec des tickets. Son envoi correspondait à la ration mensuelle d'une personne. Les tickets reçus étaient presque plus importants que l'argent.

Elle nous disait avoir fait des démarches auprès de la préfecture à Toulouse, pour que nous puissions revenir à Revel, se portant personnellement garante de notre famille. Plus tard j'ai pris connaissance de sa lettre qui traduisait bien sa générosité et sa grandeur d'âme. Un passage me reste en mémoire : « Mon mari, grand invalide de guerre, a fait don de sa vie à la Patrie et vient de mourir. Il aurait eu honte du sort réservé par la France aux réfugiés, venus ici chercher aide et protection ! »

C'est grâce à Louissette Crayol que nous avons pu revenir à Revel au début de l'année 1941, mais cette fois en résidence assignée et surveillée ! Dans un petit appartement, au rez-de-chaussée de la rue Notre-Dame nous nous sommes enfin trouvés de nouveau réunis.

En flânant près de ce nouveau logis, j'entendis le bruit d'une scie électrique. Curieux, je me suis arrêté devant une sorte de remise. Un homme sortit de l'atelier et avec bonhomie me demanda : « Tu cherches quelque chose, petit ? »

Jean Rouanet était ébéniste. Voyant ma curiosité et mon intérêt, il m'amena devant son établi et me montra de quelle façon on constituait avec des petits morceaux de bois d'essences variées, préalablement découpés, un assemblage en marqueterie. J'étais captivé ! Lorsqu'il m'a proposé de devenir son apprenti, j'ai accepté avec joie. Tout de suite j'ai aimé travailler le bois et l'odeur particulière qui régnait dans l'atelier. Depuis lors, j'ai un penchant pour les beaux meubles bien faits. « De la belle ouvrage », aurait dit Rouanet... J'ai encore

en ma possession un plateau qu'il m'a aidé à réaliser pour l'anniversaire de ma mère, décoré de fleurs en marqueterie de style Louis XVI. Encore de nos jours, Revel est réputée pour ses copies de meubles de style et ses ateliers reconnus pour leur compétence dans la restauration des meubles anciens.

Mon patron me versait un salaire de 100 francs par mois. Tout fier, je m'empressais de remettre cet argent à mes parents.

Jean Rouanet était pétainiste, et nos discussions, bien que difficiles, étaient naturellement animées! Tout en améliorant mon français, elles me permettaient d'être au courant du déroulement de la guerre. Souvent je lui tenais tête, mais à sa manière il m'aimait bien. J'étais « son petit Juif »! Quand l'Allemagne a attaqué l'Union soviétique, je suis arrivé joyeusement au travail en affirmant :

– Ça y est, l'Allemagne va perdre la guerre! Rappelez-vous les guerres napoléoniennes!

– Tais-toi, tu n'y connais rien!

Il était visiblement agacé! Catholique pratiquant, bon père de famille, il s'engagea plus tard, pour son malheur et celui des siens, dans la Milice. Il a été arrêté après la Libération et chassé de Revel. Il n'a rien fait pour me revoir après mon retour d'Auschwitz, moi non plus.

Erika avait également trouvé du travail comme apprentie aide-comptable dans la distillerie *Rayssac & Cie* et donnait des leçons d'allemand à Renée, la fille du Dr Roger Ricalens, médecin de mon père. Plus tard j'ai appris qu'il était résistant. Nous l'apprécions énormément et lui faisons entièrement confiance.

Quelques jours avant la fin de la guerre, en juillet 1944, les maquisards de la Montagne Noire voulant célébrer la fête nationale à Revel ont occupé provisoirement le village et installé des barrages sur toutes les routes des environs. Roger Ricalens, revenant au petit matin de chez un malade, croyant avoir affaire à des miliciens, força un de ces barrages et fut tué par ses propres camarades au volant de sa voiture.

Une rue de Revel porte son nom, et un monument a été érigé à l'emplacement où eut lieu ce drame. Après la Libération, en 1945, le brigadier de gendarmerie de Revel, accusé de collaboration avec l'occupant et poursuivi également pour son acharnement à m'arrêter (voir chapitre «Déportation»), a prétendu au cours de son procès que le Dr Ricalens m'aurait dénoncé en 1942 lorsque je m'étais caché chez lui! Ce gendarme ignoble n'ignorait pas les conditions de sa mort tragique, se permettant ainsi de le mettre en cause et d'ajouter à cet odieux mensonge la trop fréquente excuse : «Je n'ai fait que mon devoir, j'ai exécuté les ordres reçus!» Nombreux sont les gens qui estiment encore aujourd'hui obligatoire d'exécuter des ordres, quels qu'ils soient. Ne faut-il pas expliquer au cours d'éducation civique les limites de l'obéissance?

Ce n'est qu'en 1997, lorsque l'accès aux archives de Toulouse est devenu possible, que j'ai pris connaissance de ce faux témoignage qui risquait de porter préjudice à cette honorable famille. Lors de la commémoration de sa mort en 1998, je me suis rendu spécialement à Revel pour cette manifestation et j'ai déposé au pied du monument une gerbe, témoignant ainsi par ma présence de la confiance et de la reconnaissance que je porte au défunt.

Il y eut aussi des comportements courageux. La lettre de démission du commissaire de police Jean Philippe, du 7^e arrondissement de la ville de Toulouse, datée du 13 janvier 1943, est exemplaire. Ce commissaire a su, à un moment crucial, choisir avec abnégation son camp :

Monsieur l'Intendant Régional de Police.

Durant l'année écoulée, ayant l'honneur de servir sous vos ordres, j'ai eu l'illusion de servir mon Pays; aujourd'hui — et en toute conscience — j'estime que la tâche qui m'incombe m'est imposée par une Administration servile qui se vautre dans la défaite. En conséquence, trop loyal pour vous trahir, je considère qu'il ne m'est plus possible de vous affirmer mon dévouement.

Peut-être me répondrez-vous que je suis lié par un serment librement consenti. Ce serment, je l'ai prêté à un chef d'État incarnant la France; en fait, c'est à la France et à Elle seule que j'ai juré fidélité. Il vous restera à apprécier si, changeant de camp, je sers ou trahis ma patrie.

En ce qui me concerne, je n'admets qu'une voie : celle du Devoir.

Votre autorité d'Intendant me blâmera et me frappera peut-être, mais j'ai l'intime conviction que votre cœur de soldat me comprendra.

C'est au Colonel, au Légionnaire que j'adresse ces mots d'adieu, avec le secret espoir que l'avenir me permettra de servir encore sous ses ordres, mais selon mon Idéal et la seule loi qu'un Français puisse admettre : celle de l'Honneur.

En vous exprimant ma gratitude pour la bienveillante autorité dont vous fîtes toujours preuve à mon égard, je vous prie, mon Colonel, de vouloir bien agréer l'expression de mon respect.

Signé : *Philippe*

Jean Philippe a été relevé de ses fonctions, déporté comme résistant et fusillé en Allemagne. Il a reçu à titre posthume la distinction bien méritée de «Juste parmi les nations», décernée par Yad Vashem à Jérusalem.

Je lis cette lettre émouvante et courageuse dans le cadre des témoignages que je fais depuis de nombreuses années dans les écoles. Les élèves l'écoutent dans un silence respectueux. Elle devrait naturellement aussi trouver sa place dans un programme d'enseignement scolaire.

Il est évident que tous les Français n'avaient ni le courage ni la dignité du commissaire Jean Philippe.

Page suivante, une autre lettre, datant du 20 mai 1941, d'une scandaleuse indifférence si elle est lue au premier degré; une lettre d'une grande force, si, au contraire, son auteur l'a écrite par dérision; hypothèse que je n'exclus pas! L'authenticité de ce courrier est certifiée par un cachet officiel.

[Adresse et
numéro de téléphone
de l'expéditeur]

Paris, le 20 mai 1941

Monsieur le Commissaire aux Questions juives.

Des milliers de Juifs étrangers ou non ont été envoyés dans des camps de concentration.

Je n'y vois aucun inconvénient et je m'en moque, n'étant ni pro-sémite ni antisémite. Mais, ce dont je ne me moque pas, ce sont des incidences de cette mesure que l'administration n'a pas prévues, naturellement.

J'avais donné à réparer deux paires de chaussures, à ma femme et à moi, presque neuves (des coins d'acier à poser) à un petit cordonnier de la rue Lemercier, dont je ne savais rien, si ce n'est qu'il travaillait fort bien.

Quand je suis allé rechercher ces chaussures, samedi dernier, j'ai trouvé la boutique fermée et le savetier dans un camp! Et nos chaussures? Devrons-nous sortir en pantoufles, car il ne faut pas songer à les remplacer par ces temps de cartes, tickets ou bons?

Au Commissariat de Police, on ne sait rien, si ce n'est qu'il faudra, peut-être, attendre la nomination d'un Commissaire Gérant, c'est-à-dire des mois et combien de paperasse, démarches et formalités?

N'étant certainement pas le seul dans ce cas, je vous serais obligé, Monsieur le Commissaire, de bien vouloir me laisser savoir ce qu'il faut faire pour rentrer en possession de ces chaussures, dont le besoin est impératif.

Veuillez agréer, je vous prie, l'expression de ma considération distinguée,

Signé : P.V.

Ci-joint timbre pour la réponse.

Des lettres plus odieuses les unes que les autres se trouvent parmi les documents des Archives nationales.

Alors que nous avons retrouvé une relative quiétude à Revel, des événements tragiques se produisaient dans la zone occupée par les Allemands et dans la zone dite « libre » gouvernée à Vichy.

Nous étions dans l'ignorance totale des lois françaises anti-juives promulguées dès 1940, ainsi que des arrestations dramatiques à Paris, de la « rafle du Vél' d'Hiv' » des 16 et 17 juillet 1942, au cours desquelles 13 152 femmes, hommes et vieillards, dont 4 115 enfants en bas âge ont été arrêtés par la police parisienne et parqués dans des conditions terribles au Vélodrome d'Hiver, pour être ensuite déportés, *via* Pithiviers, Beaune-la-Rolande ou Drancy, à Auschwitz¹.

Étrangement, notre paisible coin du Lauragais, où nous vivions préservés, nous laissait espérer de pouvoir y rester en toute sécurité jusqu'à la fin de la guerre. Ce n'était hélas qu'une illusion !

1. La rafle dite « du Vél' d'Hiv' », décidée par les autorités allemandes, est opérée par la police française qui fournit le fichier des Juifs de la capitale établi en octobre 1940. Les ordres du directeur de la police municipale, Émile Hennequin, stipulent que les arrestations devaient être faites « avec le maximum de rapidité, sans paroles inutiles et sans aucun commentaire ». La rafle a lieu les 16 et 17 juillet 1942 et vise les Juifs étrangers et apatrides de la région parisienne : 13 152 personnes sont arrêtées. 4 992 d'entre elles sont internées au camp de transit de Drancy (personnes seules et les couples sans enfants mineurs). Les familles (1 129 hommes, 2 916 femmes et 4 115 enfants) sont parquées au Vélodrome d'Hiver (aujourd'hui détruit), rue Nélaton, dans le quartier de Grenelle (XV^e arrondissement), dans des conditions inhumaines. Rien n'a été prévu, ni nourriture, ni matelas, ni sanitaires, ni eau. Après six jours, ils sont répartis entre les camps d'internement de Pithiviers et Beaune-la-Rolande (Loiret), avant d'être déportés essentiellement au camp d'extermination d'Auschwitz II-Birkenau (Haute-Silésie, Pologne). Les Autorités françaises ont inclus les enfants afin de pallier le faible résultat de la rafle – connue dans Paris depuis le début juillet – qui devait initialement toucher 22 000 adultes à partir des 26 000 fiches sorties du fichier des Juifs. [ndrc]

La déportation

Le 25 août 1942, Norbert Sperber, le frère aîné de mon ami Isidore, est venu de Castres à l'improviste. Son frère avait été arrêté la veille par des gendarmes ! Lui, par chance, ne se trouvait pas à la maison, et ses parents, on ne sait pour quelle raison, n'ont pas été inquiétés. Parmi les hypothèses envisagées, il y avait celle qu'Isidore aurait été pris pour rejoindre un contingent de jeunes, pour la construction du fameux mur de l'Atlantique, dont nous avons entendu parler. En fait, nous voulions nous persuader qu'en France non occupée nous étions en sécurité ! Il nous a fallu bien vite déchanter lorsque le lendemain à l'aube, le mercredi 26 août 1942, des gendarmes ont violemment frappé à notre porte.

Norbert avait dormi à la maison. Mon père, d'un geste, nous a désigné la porte donnant sur la cour. Précipitamment nous sommes sortis. Restés cachés derrière un muret durant un long moment et ne voyant pas les gendarmes partir, nous nous sommes enfuis par une porte latérale. Par chance l'immeuble se trouvait à l'angle d'une rue et avait deux issues. J'ignorais bien sûr que les gendarmes attendaient que mes parents et Erika se préparent pour les emmener.

Norbert a pris l'autocar pour retourner chez lui tandis que j'ai couru frapper à la porte d'un officier en retraite. Dans

son uniforme de commandant il m'avait impressionné par son allure. Je le savais gaulliste et pensais naïvement pouvoir compter sur son aide. Mon père le considérait comme un ami et se rendait chez lui pour écouter Radio-Londres. J'ignore toutefois en quelle langue ils communiquaient, mon père ne parlant pas français.

Longuement j'ai sonné à sa porte. Contrairement à mon attente, elle est restée fermée. Pourtant j'ai entendu des pas derrière elle! Savait-il pourquoi j'insistais tant? Pour quelle raison refusait-il de venir à mon secours? Je l'ignore! Il ne prenait pourtant à ce moment aucun risque. Être gaulliste semble avoir été sa seule qualité! Après la Libération, j'ai appris qu'il était devenu le responsable de la Résistance locale! Quelle ironie! À mon égard, il avait manifestement manqué de courage et de solidarité.

«Le silence des pantoufles est plus dangereux que le bruit des bottes.»

Obligé de faire un grand détour, sa maison jouxtant la gendarmerie, je me rendis chez le Dr Ricalens, ne pouvant aller chez nos amis Brunel, Crayol ou Pauline au Padouvenç-Notre-Dame¹, nos bonnes relations avec eux étant trop connues. Lui seul pouvait se rendre auprès de mon père sans éveiller de soupçons. En possession d'une voiture, rare à l'époque, il aurait pu éventuellement me conduire à une cachette.

La domestique m'apprit que le médecin, malgré l'heure matinale, était déjà auprès d'une de ses malades. Désarmé, angoissé, ne sachant où aller, j'ai demandé à rester dans l'entrée qui faisait office de salle d'attente. Soudain, la sonnerie de la porte m'a fait tressaillir; au lieu de me cacher, instinctivement j'ouvris et me suis trouvé nez à nez avec deux gendarmes venant voir le docteur à mon sujet. Le brigadier m'a interrogé avec agressivité :

—Tu t'appelles comment?

1. Nom d'une rue de Revel. [ndrc]

– Paul!

– Paul comment?

– Schaffer.

– Ça fait un sacré bout de temps qu'on te court après, on t'emmène! Tes parents sont arrêtés et déjà loin!

J'étais naturellement effrayé et ne comprenais pas ce qui nous arrivait. En fait, c'étaient les rafles du mois d'août 1942, en zone libre! Dix-mille Juifs séjournant en zone libre furent arrêtés sur ordre du régime de Vichy, Laval et Bousquet en accord avec l'occupant afin de compléter les rafles du Vél' d'Hiv'. Tenu comme un malfaiteur fermement par les poignets, rouge de honte, j'ai dû traverser le village! Ceux qui ont assisté à cette scène pouvaient-ils imaginer que mon arrestation était due au seul fait que j'étais juif? L'acharnement de ces gendarmes pour rattraper le jeune fugitif que j'étais alors paraît aujourd'hui incompréhensible! Un peu de bonté, un peu d'humanité de leur part, et mon destin aurait été tout autre... Ils m'ont fait rejoindre, en voiture, encadrée par deux gendarmes, le fourgon qui était déjà à Saint-Julia, distant de 10 kilomètres, dans lequel se trouvaient d'autres familles juives des environs, avec entre autres nos amis Berger et leurs trois jeunes enfants, dont la petite Susie âgée de 3 ans, si mignonne avec sa tête blonde toute frisée. Mes parents et Erika furent consternés de me voir. Ils avaient tellement espéré que j'aie réussi à m'enfuir!

Après avoir accompli leur triste mission, les gendarmes nous ont conduits au camp de Noé, près de Toulouse. Nous étions profondément abattus, et personne ne parlait. Le discours d'accueil, glacial et menaçant du garde mobile commandant du camp, nous prévenant qu'il serait tiré à vue sur toute personne tentant de s'enfuir, a fini par nous démoraliser. Les femmes furent séparées des hommes.

Assis sur le châlit auprès de mon père, je lui racontai les circonstances de mon arrestation et les raisons qui m'avaient fait rechercher de l'aide auprès du Dr Ricalens et la dureté des gendarmes qui ne m'avaient même pas autorisé à retourner à la maison pour prendre quelques vêtements. Lors de ma fuite, j'avais enfilé à la hâte un pantalon et une veste sur mon pyjama, sans avoir eu le temps de mettre des chaussettes ni de prendre mes tephillin (phylactères¹) auxquels je tenais particulièrement. Depuis notre départ de Vienne, je faisais mes prières quotidiennes, respectant la promesse que j'avais faite lors de ma bar-mitzvah.

Un homme âgé, témoin de mon récit, avec un doux sourire m'a offert les siens. J'ai réussi à les garder jusqu'au camp de Tarnowitz, et, durant les deux premiers mois, tôt le matin, je faisais discrètement mes prières, jusqu'au jour où, lors d'un contrôle, un *Kapo* les a trouvés sous mon matelas et les a jetés avec rage et mépris contre le mur, tout en m'accablant d'injures.

Papa m'expliqua qu'Erika avait insisté auprès des gendarmes pour faire venir le Dr Ricalens, afin de le déclarer trop malade pour être arrêté. Elle s'est heurtée à un refus catégorique, mais a probablement éveillé leurs soupçons, d'autant qu'en touchant mon lit ils l'ont encore trouvé chaud, concluant que je venais tout juste de m'échapper.

La première nuit à Noé, mon voisin de châlit s'est tailladé les veines des poignets. Le bruit du sang tombant goutte à goutte sur le sol m'a réveillé. J'étais paralysé de frayeur. La gravité de notre situation m'est alors apparue dans quasi toute sa dimension. Ce malheureux, sauvé *in extremis*, a été déporté avec nous.

1. Les phylactères sont deux petits cubes renfermant un morceau de parchemin sur lesquels sont inscrits les versets de la Torah, que les Juifs pratiquants attachent l'un au front, l'autre au bras gauche lors des prières du matin.

Le lendemain furent annoncés les noms des personnes destinées au départ pour Drancy. Seuls Erika et moi étions sur la liste, mon père avait été finalement reconnu intransportable, et Maman autorisée à rester auprès de lui. Quel dilemme pour une mère de devoir choisir entre laisser partir ses enfants vers l'inconnu ou abandonner son mari souffrant !

En larmes, mon père a encouragé sa femme à nous accompagner. Cette séparation tragique restera un souvenir inoubliable. Le voir pleurer pour la première fois fut pour moi une indescriptible et durable affliction. Aujourd'hui, après tant d'années, je ressens encore son étreinte, cette étreinte qui fut la dernière. Avec une tendresse infinie, il m'a enveloppé dans son manteau, bien trop grand pour moi, et m'a dit en m'embrassant :

«Là où tu vas, Paulchen, tu en auras certainement plus besoin que moi!»

Très vite, ce manteau s'est avéré utile. Lorsque nous sommes arrivés en Haute-Silésie, la neige commençait déjà à faire son apparition, et les matins, le froid était rigoureux.

Le 1^{er} septembre, toujours gardées par des gendarmes, 170 personnes sont parties à pied de Noé pour la gare de Portet-sur-Garonne. Cette marche de quelques kilomètres¹ fut éprouvante, surtout pour les personnes âgées et les mères portant leur bébé dans leurs bras. Il est impensable d'imaginer que les lamentations de cette colonne humaine aient pu laisser indifférents les témoins de ces scènes.

Informé de la souffrance endurée par ces «proscrits», l'archevêque de Toulouse, Jules-Géraud Saliège, a rédigé au début de septembre 1942 une émouvante lettre pastorale, lue dans toutes les églises de son diocèse, dont voici le contenu.

1. Une vingtaine de kilomètres. [ndrc]

*Lettre de Mgr l'archevêque de Toulouse
sur
« la personne humaine »*

Bien chers frères !

Il y a une morale chrétienne. Il y a une morale humaine. Qui impose des devoirs et reconnaît des droits. Ces devoirs et ces droits tiennent à la nature de l'homme ; ils viennent de Dieu. On peut les violer... Il n'est au pouvoir d'aucun mortel de les supprimer.

Que des enfants, des femmes, des hommes, des pères et des mères soient traités comme un vil troupeau, que les membres d'une même famille soient séparés les uns des autres et embarqués pour une destination inconnue, il était réservé à notre temps de voir ce triste spectacle.

Pourquoi le droit d'asile dans nos églises n'existe-t-il plus ?

Pourquoi sommes-nous des vaincus ?

Seigneur, ayez pitié de nous.

Notre-Dame, priez pour la France.

Dans notre diocèse, des scènes d'épouvante ont eu lieu dans les camps de Noé et de Récébédou. Les Juifs sont des hommes, les Juives sont des femmes, les étrangers sont des hommes, les étrangères sont des femmes. Tout n'est pas permis contre eux, contre ces hommes, contre ces femmes, contre ces pères et ces mères de famille. Ils font partie du genre humain, ils sont nos frères comme tant d'autres. Un chrétien ne peut l'oublier.

France, Patrie bien-aimée, France qui porte dans la conscience de tous tes enfants la tradition du respect de la personne humaine, France chevaleresque et généreuse, je n'en doute pas, tu n'es pas responsable de ces horreurs.

Recevez, mes bien chers frères, l'assurance de mon affectueux dévouement.

Jules-Géraud Saliège, arch. de Toulouse.

À lire en chaire le dimanche 23 août 1942.

« Traités comme un vil troupeau. »

« Embarqués pour une destination inconnue. »

Ces deux phrases, à elles seules, ne laissent aucun doute. Certains Français avaient parfaitement connaissance de la périlleuse situation des Juifs en France !

Présageant l'importance et l'influence que pourrait avoir la lecture dans les églises de ce témoignage profondément humain, les autorités ont donné l'ordre de faire passer les Juifs plus discrètement, la nuit, par les villages ! Cela ne diminuait en rien les souffrances des familles et surtout la culpabilité des responsables.

Les 8, 10, 24 août et 1^{er} septembre 1942, 742 personnes ont été déportées du camp de Noé dont 48 jeunes de moins de 18 ans. Quarante années plus tard, j'ai inauguré une stèle à la gare de Portet-sur-Garonne, à la mémoire de ces 48 jeunes dont je suis le seul survivant. Il a fallu du temps ! En 2014, je ne pouvais assister à l'inauguration d'une nouvelle stèle. Je leur ai adressé un message.

Harassés après une nuit de train, nous sommes arrivés à Paris et avons été répartis dans des autobus, surveillés par des agents de la police parisienne, et conduits à Drancy, proche banlieue de la capitale. Durant le trajet, certains policiers nous ont perfidement suggéré de leur donner l'argent et autres objets de valeur que nous avions sur nous, affirmant : « Là où vous allez, les Allemands vous prendront tout. »

Effectivement, à notre arrivée au camp de Drancy, tous les biens ont été confisqués par des fonctionnaires en échange d'un reçu... Il faudra attendre la commission Mattéoli, en 1997, pour tenter de régler le problème de la restitution des biens juifs spoliés.

La Cité de la Muette à Drancy, appelée très vite «Drancy la peur», réquisitionnée par les Allemands en juin 1940, était un bâtiment à peine achevé en forme de «U», transformé sommairement en un camp de rassemblement et de transit, à caractère concentrationnaire. Nous n'y sommes restés que trois jours, mais c'était largement suffisant pour prendre conscience de l'ampleur du désastre. La rumeur faisait croire que nous allions être «dirigés» d'un jour à l'autre vers un camp de travail, dans un pays de l'est de l'Europe. Par dérision cette destination fut appelée *Pitchipoï*, village imaginaire du folklore juif...



Vue générale du camp de transit de Drancy prise au grand angle à partir de l'une des cinq tours où logeaient les gendarmes. Photographie de 1944.

L'atmosphère à Drancy était irrespirable, l'hygiène était totalement absente, la nourriture répugnante. Les femmes, les hommes, les enfants, les vieillards, les malades se trouvaient dans les mêmes chambrées, couchés ou assis sur la paille.

Dans les cages d'escalier, des hommes et des femmes s'accouplaient une dernière fois, sans pudeur, comme un défi lancé au destin. Très pudique, je me rappelle combien ces scènes m'avaient alors choqué... Aujourd'hui, je comprends et éprouve un sentiment de pitié pour ces actes d'amour, commis dans le désespoir et le pressentiment de la mort.

Erika avait du mal à avaler la soupe infecte, servie en guise de repas du soir. J'insistais auprès d'elle pour qu'elle se nourrisse afin d'avoir la force de résister aux durs moments qui nous attendaient... Maman fut surprise et émue par les conseils de sagesse que je donnais à ma sœur aînée, pensant probablement combien j'avais été choyé et protégé par elle. L'émigration m'avait fait passer de l'enfance à l'adolescence, la déportation m'a rendu prématurément adulte.



Cour du camp de Drancy, blocs 2 (à gauche) et 3 (au fond à droite), 3 décembre 1942. Photographie de la propagande allemande.

Le camp de Drancy, antichambre de la mort, début de la descente aux enfers, avec ses murs noircis de messages déchirants de révolte, de résignation, d'amour et même parfois d'un surprenant courage, qui s'adressaient aux êtres aimés, abandonnés et restés sans nouvelles. Deux de ces inscriptions m'ont marqué et restent dans ma mémoire jusqu'à ce jour :

«On entre, on crie, c'est la vie. On crie, on sort, et c'est la mort.»

La seconde, comme une lueur d'espoir, m'a souvent redonné le courage de continuer à lutter, même dans des moments insupportables :

«Quand il n'y a plus rien à espérer, c'est là qu'il ne faut pas désespérer.»

L'espoir est l'ultime devoir lorsqu'aucune issue n'apparaît à l'horizon.

Le 4 septembre 1942, par le train n° D901/23 du convoi n° 28, à 8h55, Maman, Erika et moi avons quitté Drancy par la gare du Bourget, pour une destination inconnue. Ce train emportait 1 013 déportés.

En 1945, seuls 25 hommes et deux femmes ont survécu. Neuf cent cinquante-neuf déportés furent gazés dès l'arrivée à Birkenau. En 2019, je suis l'unique survivant de ce transport.

C'est dans des wagons cadennassés, prévus pour «8 chevaux ou 40 hommes», avec pour toute aération des petites ouvertures grillagées, que furent entassées environ 70 personnes, femmes, enfants de tous âges, hommes, vieillards et invalides. Au sol se trouvait un peu de paille et dans un coin deux seaux, l'un contenant de l'eau potable, l'autre, devant lequel nous avons suspendu une couverture, prévu pour les besoins naturels. Il était devenu évident que notre destination ne pouvait pas être un camp de travail comme on essayait de nous le faire accroire ! Le voyage paraissait n'en plus finir, et l'angoisse grandissait au fur et à mesure. Dans ces sinistres

wagons, l'odeur était irrespirable. Affamés, assoiffés, les gens pleuraient, gémissaient, certains frisaient l'hystérie.

Plus tard, j'ai appris qu'à l'arrivée on comptait parfois jusqu'à 30 morts par wagon. Pour la majorité, ce fut le dernier voyage. Nous nous trouvions dans un état d'épuisement total physique et moral quand, après plusieurs jours de voyage, le train s'est arrêté en rase campagne près de Kosel¹, dans la région d'Auschwitz, en Haute-Silésie. Les portes des wagons furent ouvertes avec fracas. L'aboïement des chiens se mêlait aux hurlements des SS ordonnant aux hommes valides de 18 à 40 ans de sauter sur le ballast, à plus d'un mètre cinquante du sol : «*Schnell, schnell! Raus!*» C'est dans ce vacarme et une panique infernale que les familles ont été séparées.

Bien que n'ayant pas encore 18 ans, sachant que je ne pouvais être d'aucun secours pour ma mère et ma sœur, je ne voulais pas rester avec les enfants et les personnes âgées et souhaitais me joindre aux hommes valides. J'ai dû m'arracher à l'étreinte de ma mère. Devant mon insistance, elle a finalement cédé. Me serrant contre elle, le visage baigné de larmes, elle mit autour de mon cou en un geste purement symbolique son carré de soie, que j'ai réussi à garder précieusement quelque temps. Notre séparation fut un véritable déchirement.

Tous les déportés n'ont pas eu le privilège de pouvoir embrasser leurs proches avant l'ultime séparation. J'entends encore les cris et les pleurs des familles désunies. Les vociférations des SS, les aboïements des chiens laissaient peu de temps à de longues effusions !

Lorsque le train est reparti et a emporté Maman et Erika, j'ignorais heureusement le sort qui les attendait. L'horrible vérité, je l'ai apprise un an plus tard. Après l'arrêt à Kosel, elles avaient été acheminées directement vers les chambres à gaz de Birkenau.

1. Cosel, en français, de nos jours Kędzierzyn-Koźle, à 80 kilomètres à vol d'oiseau au nord-ouest d'Auschwitz. [ndrc]

Notre *Kommando*¹ fut conduit au camp de Tarnowitz², un des 46 camps satellites faisant partie de l'organisation Schmelt. Nous y avons trouvé des déportés provenant de presque tous les pays d'Europe envahis par les nazis. À l'une des extrémités, il y avait une baraque réservée à une trentaine de femmes, chargées de la maintenance du camp et de la cuisine. Leur présence m'a fait espérer que Maman et Erika se trouvaient non loin de là dans les mêmes conditions, ce qui me paraissait logique. J'ignorais alors que rien ici ne fonctionnait suivant une logique commune.

À travers le grillage qui nous séparait, une jeune fille, chétive et pâle, m'a souri. Nous avons parlé de nos familles, partagé l'inquiétude de notre devenir. Son doux regard posé sur moi me fut d'un grand réconfort, et sa sollicitude dans ce milieu hostile m'a rappelé la fréquente bénédiction de ma grand-mère : « Que la bienveillance de ton prochain t'entoure et que Dieu te protège ! »

J'ai réalisé à ce moment-là le sens profond de ses invocations fréquentes qui m'ont suivi au cours de ma vie.

Rachel travaillait à la cuisine. Avant de nous séparer, elle m'a promis que tous les soirs elle déposerait, pour moi, devant le grillage, un bol de soupe. Accablé que j'étais par les dures journées qui débutaient à l'aube et se terminaient le soir venu, quel réconfort de trouver la soupe providentielle et surtout plus consistante que celle normalement distribuée ! Pas une seule fois ma petite amie Rachel n'a manqué à sa promesse ! Ce supplément de nourriture m'a sans aucun doute aidé à mieux supporter ce premier hiver et les six mois à Tarnowitz. Je l'entrevois de temps en temps seulement et recevais son

1. En allemand, « commando », c'est-à-dire un détachement de détenus affectés à une tâche. Par extension, *Kommando* peut désigner le lieu de détention dépendant d'un camp de concentration et regroupant des détenus travaillant dans une usine, un atelier, etc. [ndrc]

2. Tarnowskie Góry, en polonais. Ville de Silésie située à environ 50 kilomètres à l'est de Kosel et à une soixantaine de kilomètres au nord-ouest d'Auschwitz (Oświęcim, en polonais). [ndrc]

sourire comme un encouragement précieux. J'ai trouvé en elle, d'une façon inattendue dans ce lieu maudit, un peu de solidarité et de bonté!

Ici notre travail consistait à déplacer sur nos épaules des poteaux télégraphiques, des traverses et des rails pour réparer des voies de chemin de fer affaissées. Nous étions surveillés par un *Kapo*¹ (*Kamp Polize*) et un contremaître. Ce dernier était un véritable tortionnaire faisant pleuvoir de sévères coups de canne sur celui qui s'avisait de lever la tête de son travail, ne fût-ce qu'un court instant.

Torse nu, par un grand froid, en dépit d'un travail ininterrompu, nous ne parvenions pas à nous réchauffer. À ce rythme infernal, beaucoup s'effondraient en peu de temps. Rapidement je me suis rendu compte que l'on s'acharnait davantage sur ceux qui semblaient être des «intellectuels». Bizarrement les porteurs de lunettes étaient classés parmi ceux-là. Aussitôt je me suis défait des miennes. Connaissant les nazis, de par mon passé viennois, j'ai prétendu être menuisier comme mon père. Si surprenant que cela puisse paraître, la lutte des classes ne semblait pas s'être arrêtée aux portes de l'enfer!

Je m'étais fait un ami de mon âge, Dev. Il était hollandais, très isolé car ne parlant que sa langue maternelle et un peu d'allemand. Chaque soir je lui donnais un peu de ma soupe supplémentaire que je recevais de la petite Rachel et qu'il réchauffait et surveillait sur l'unique poêle, très convoité, de la baraque. Il ne pouvait pas la quitter des yeux, elle était si précieuse, et les chapardages très fréquents! Nos camarades se pressaient autour du poêle dès le retour du travail pour faire sécher leurs vêtements mouillés par la pluie ou par la neige fondue. Certains y faisaient griller de fines tranches de pommes de terre, convaincus que grillées elles avaient davantage de consistance et calmaient mieux leur

1. Détenu chef de *Kommando*, généralement de droit commun. [ndrc]

faim. Des illusions de ce genre et bien d'autres faisaient partie de notre existence.

De temps en temps il y avait des tentatives d'évasion. Elles étaient rares, vouées à l'échec, et les sanctions infligées sévères. Un de nos gardiens, particulièrement machiavélique, ordonnait par jeu à un déporté, sous un prétexte quelconque, de s'éloigner du chantier. Aussitôt il était arrêté par les hurlements et des coups de sifflet, et accusé d'avoir tenté de s'évader. Un de mes amis français fut ainsi condamné à 25 coups de bâton. Au premier, sous la douleur, il s'est écrié «Merde!», qui fut interprété par son bourreau comme *Mörder* («assassin»). De rage il a été frappé de plus belle et, en piteux état, transféré dans un autre camp.

Aux personnes malades il était conseillé de se faire affecter au «*Sanatorium*» où de meilleurs soins leur seraient dispensés! La véritable destination, nous l'avons compris plus tard, tout comme les transferts dans un autre camp, était la chambre à gaz.

Un jour j'ai retrouvé David Berger, avec qui nous avons été arrêtés à Saint-Julia (à 10 kilomètres de Revel). Cet homme que j'avais connu alors, grand, fort et jovial, était devenu méconnaissable, il avait à peine 35 ans. À bout de forces, décharné, il m'a imploré : «Paul, tu es jeune, moi je suis épuisé. Si tu sors d'ici, promets-moi de t'occuper de mes enfants!»

Je ne l'ai plus revu.

En 2010, une plaque apposée sur le monument aux morts de Saint-Julia rappelant la famille Berger et ses trois enfants, j'ai pu enfin honorer partiellement ma promesse.

Après six mois, brusquement nous avons été transférés au camp de Schoppinitz¹, non loin de là, plus sinistre encore que Tarnowitz. Je fus séparé de Rachel sans pouvoir lui faire mes adieux et lui dire, comme j'aurais tant aimé le faire, combien sa fidèle amitié m'avait été précieuse durant tous ces mois.

1. Szopienice, en polonais. Situé à la périphérie est de Katowice, et à une trentaine de kilomètres au sud-est de Tarnowitz. [ndrc]

Schoppinitz se trouvait dans un angle, délimité par deux voies de chemin de fer qui semblaient se rejoindre à l'horizon. Le ciel y était bas et toujours sombre.

De nombreux trains passaient devant le camp. Certains transportaient des Ukrainiens vers l'Allemagne pour y travailler. Les portes coulissantes de leurs wagons étaient souvent ouvertes, et lorsque nous nous trouvions à proximité nous leur quémardions de quoi manger. Émus par notre aspect, ils nous lançaient des morceaux de pain, parfois moisis. Nous les avalions néanmoins avec avidité. Ils devaient avoir quitté leurs foyers depuis fort longtemps...

D'autres convois, plus sinistres, transportaient des Juifs dans des wagons semblables à ceux qui nous avaient amenés ici, les emportant vers la mort. Impuissants, nous entendions leurs pleurs et leurs gémissements. Nous pouvions parfois entrevoir un visage amaigri à travers les petites lucarnes grillagées.

Inoubliable est le jour où un train de chars se dirigeant vers le front russe s'arrêta à notre hauteur. De l'une des plates-formes, un SS pour «se divertir» a balayé le camp d'une rafale de mitraillette. Plusieurs camarades ont été tués sous mes yeux. L'un d'eux faisait office d'infirmier et portait, bien visible, un brassard marqué d'une croix rouge. Ce fut une scène hallucinante. Depuis ce carnage, chaque fois qu'un train militaire s'arrêtait à proximité, nous étions pris de panique. Nous vivions ainsi quotidiennement dans un univers infernal où nos repères avaient disparu.

Nos journées se passaient à décharger des wagons de charbon, de sable ou des sacs de ciment de 50 kilogrammes. Leur poids dépassant le nôtre, nous devions les porter sur notre nuque. Les coups s'abattaient sur celui qui perdait l'équilibre en descendant des wagons le long des planches oscillantes, instables.

Souvent le contenu des sacs en se déchirant se répandait sur le sol et imprégnait nos vêtements. Ces sacs faits de plusieurs couches de papier épais, nous les mettions, bien que ce

fût interdit, sous nos vestes afin de nous protéger un peu du froid et de la pluie. En rentrant au camp nous étions gris du ciment qui collait sur notre corps, ce qui nous donnait l'air de clowns tragiques.

Afin d'améliorer ma ration quotidienne, je suis devenu repriseur de chaussettes. Seuls les *Kapos*, cuisiniers et autres privilégiés, appelés *Prominenten* («dignitaires»), en possédaient. Nous, depuis fort longtemps, devions nous contenter de «chaussettes russes», faites de morceaux de chiffons avec lesquels nous enveloppions tant bien que mal nos pieds nus. C'était une maigre protection contre le froid, et le frottement de nos galoches provoquait des blessures qui se transformaient en plaies purulentes.

En compensation de mon travail, je recevais quelques pommes de terre, un peu de soupe, parfois un morceau de pain hautement apprécié. Ne pouvant résister au regard avide de Dev, je lui en offrais une petite part. Ces suppléments nous permettaient de conserver un morceau de pain pour ne pas rester sans nourriture toute la journée du lendemain. Dev et moi le cachions sous nos têtes pour le protéger du vol durant la nuit. Le matin nous n'avions qu'un prétendu café-ersatz, qui avait pour seul avantage d'être chaud, et à midi une soupe très fluide.

Un matin au réveil, Dev, contrarié, découvre que son pain lui a été dérobé. Aussitôt je regardai sous ce qui me servait d'oreiller pour constater avec horreur que le mien avait également disparu. Un de mes voisins, qui se trouvait au niveau inférieur de mon châlit, dans un état squelettique, plus âgé (pour l'adolescent que j'étais un homme de 30 ans me paraissait vieux), m'a offert trois minuscules pommes de terre et une fine tranche de pain. À peine consistante! Quel mot trouver pour qualifier ce geste, cette abnégation, venant d'un être souffrant de tous les malheurs dans cet endroit où toute sensibilité semblait inexistante... ?

Dans notre baraque les vols se multipliaient. Dev, soupçonné, fut transféré dans une autre, et les vols cessèrent. Je ne voulais et ne pouvais croire en sa culpabilité. Mais, quelques jours plus tard, au réveil, il est venu vers moi en courant pour m'avouer que, torturé par la faim, il avait été pris en flagrant délit et m'a supplié de lui garder mon amitié, m'assurant qu'il supporterait alors plus facilement la bastonnade qui lui serait infligée lors de l'appel et sa mise en quarantaine que nous réservions aux voleurs. Ainsi celui que je croyais mon ami avait aussi volé mon pain ! J'étais profondément heurté, choqué et attristé. C'était trop grave, je n'ai pu lui accorder mon pardon.

Aujourd'hui je regrette ma sévérité. Dev, comme tant d'autres, avait beaucoup de mal à maîtriser la faim lancinante et obsédante qui nous tenaillait tous. Nous pensions du matin au soir au moyen de trouver de la nourriture. La faim annihilait nos réactions, notre intelligence, notre bon sens. Seuls ceux qui ont souffert ou souffrent des affres de la faim peuvent comprendre que l'on puisse être poussé à agir d'une façon aussi condamnable : ôter un peu de vie à son camarade de misère, en lui volant un morceau de son pain.

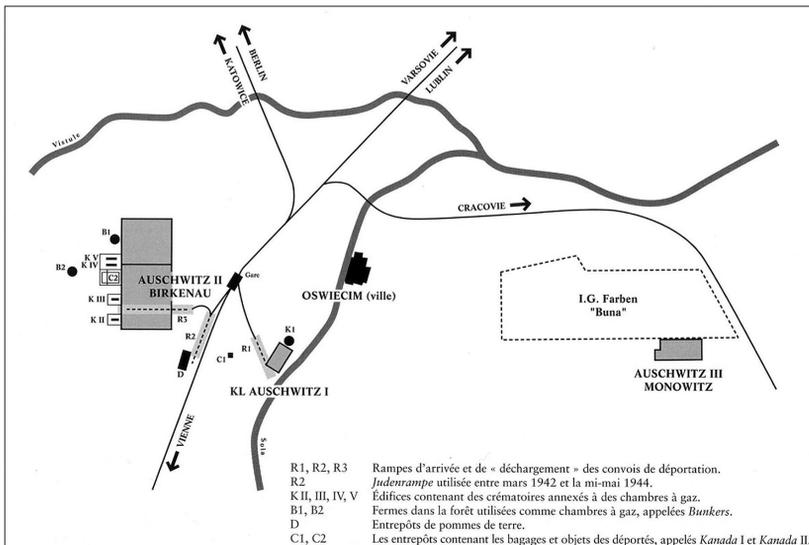
Nos bourreaux, les vrais responsables, qui nous faisaient atteindre l'extrême limite du supportable, se réjouissaient de tels incidents et punissaient parfois aussi bien le coupable que sa victime. Tout était imprévisible. Un jour, un *Kapo*, dont le comportement habituel était pourtant assez convenable, a battu à coups de cravache avec une inexplicable colère un de mes camarades sur le lieu de travail. Sanglotant, celui-ci le maudit en yiddish : « Que les mains lui tombent ! » Quelques jours plus tard, hasard ou justice immanente, ce *Kapo* a eu quatre doigts écrasés entre deux wagons qui se tamponnaient. Cette blessure lui a valu d'être éliminé lors de la sélection qui a suivi.

En novembre 1943, notre séjour à Schoppinitz prit fin. Nous ne connaissions pas la prochaine étape. Notre grande

frayeur, due à la menace permanente d'être envoyés pour la moindre « désobéissance » ou manque de « discipline » à Auschwitz, tristement réputé, était obsessionnelle. En apprenant que nous allions à Birkenau, naïvement nous étions soulagés. Aussi, lorsque, après un court trajet, le train s'immobilisa en gare d'Auschwitz, nous étions accablés. La crainte du pire était devenue réalité : Birkenau était synonyme d'Auschwitz.

Cet immense univers concentrationnaire était divisé en plusieurs camps :

- Auschwitz I: *Stammlager* («camp principal», essentiellement pour les prisonniers politiques polonais);
- Auschwitz II: Birkenau (camp de travail et camp d'extermination, essentiellement pour les Juifs);
- Auschwitz III: Buna Monowitz (industrie chimique, IG Farben).



Plan schématique du complexe concentrationnaire d'Auschwitz :
Auschwitz I (camp principal), Auschwitz II-Birkenau et
Auschwitz III-Monowitz. Haute-Silésie, Pologne.

Il s'étendait sur plus de 40 kilomètres carrés, soit la superficie de la ville de Metz. Mais ce genre de comparaison n'a guère de sens. Auschwitz est imbibé de larmes, de sang, de désespoir. Les cendres de centaines de milliers de morts recouvrent son sol. C'est le plus grand cimetière du monde. C'était le royaume de la mort et du mal absolu. Nos bourreaux mettaient ici en application la « solution finale », dont les modalités d'application ont été prises à Wannsee, près de Berlin, en janvier 1942. Elle signifiait l'extermination industrielle et totale de tous les Juifs se trouvant sous la domination des nazis, et il fallait l'organiser avec efficacité, dans un secret absolu.

Birkenau, aménagé en 1941, s'étendait sur 175 hectares, à trois kilomètres d'Auschwitz I, et semblait, par son environnement, prédestiné à cette infernale entreprise. C'était le camp central de nombreux autres camps satellites qui se trouvaient en Silésie et fournissaient de la main-d'œuvre aux mines de charbon (Janina, Jaworzno, etc.), aux usines de guerre (Gleiwitz, Siemens, Buna, IG Farben, etc.). En échange, Birkenau recevait les inaptes au travail et se chargeait de les faire disparaître à tout jamais. C'est ici que les nazis avaient construit les chambres à gaz et les fours crématoires qui fonctionnaient jour et nuit et répandaient une odeur pestilentielle, odeur qui a détruit en partie mon sens olfactif.

Sur un terrain marécageux, exposé au vent, écrasé sous un ciel bas et gris, entouré par une double rangée de fil de fer barbelé sous haute tension, tous les 200 mètres environ se dressait un mirador avec sur les plates-formes des soldats équipés de mitrailleuses. La nuit, des projecteurs balayaient le camp sans interruption. Au-delà on ne voyait que d'immenses étendues recouvertes en hiver d'un linceul de neige. L'hiver semblait ici interminable. Je n'ai pas souvenir de présence d'arbres.

Birkenau était divisé en plusieurs secteurs : le camp de travail, celui des femmes, la quarantaine, le camp des Tsiganes, l'infirmerie centrale, etc. Ceux qui n'étaient pas gazés aussitôt

arrivés passaient par la quarantaine. S'ils survivaient, ils allaient ultérieurement au camp de travail.

En arrivant, intrigué, j'observais non loin de là des hommes en tenue de bagnards. Courbés et traînant le pas, ils transportaient péniblement des pavés qu'ils prenaient sur un tas pour en faire un autre, un peu plus loin. Ce travail, effectué au même rythme du matin au soir, était considéré comme un moyen de rééducation et d'adaptation à la vie de la quarantaine! En fait, il était destiné à user l'énergie et le moral des déportés. Il était difficile de résister à ce régime longtemps.

Afin de contrôler, à l'arrivée, notre état physique, on nous obligeait à courir par rangées de cinq. Ceux qui semblaient trop faibles étaient immédiatement éliminés. Parqués ensuite dans une baraque, nous avons été accueillis avec un discours édifiant d'un *Kapo* ponctuant ses propos de coups de cravache sur ses bottes impeccablement cirées : « Votre vie jusqu'à présent a été "douce" en comparaison de celle qui vous attend ici! »

Ce n'était pas une menace, c'était un avertissement! Après ce préambule, de retour dans la cour, agressés par un froid glacial (nous étions en novembre), nous fûmes dépouillés de nos vêtements, rasés de la tête aux pieds, avec un rasoir dont le tranchant était depuis longtemps émoussé, puis tatoués comme du bétail d'un numéro sur notre avant-bras gauche¹. Le mien est : 160610. Déshumanisés, humiliés, réduits à un chiffre abstrait, nous avons perdu notre identité.

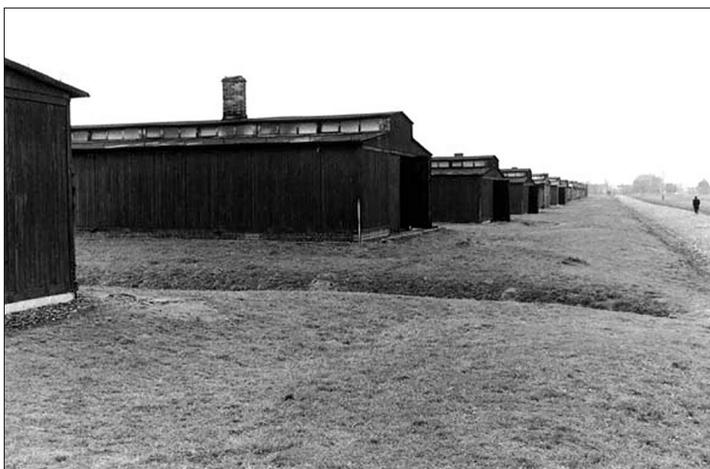
(Un jour, interpellé par un *Kapo* « drôle de numéro », je me suis rendu compte de sa particularité. Dans 160610, chaque chiffre est répété deux fois, et les sommes $1 + 6$ et $6 + 1 = 7$. Le chiffre 7 est également contenu deux fois, chiffre hautement symbolique qui n'a évidemment de sens que pour ceux qui sont attachés aux mystères des lettres et des chiffres. Parmi les multiples sens donnés, nous trouvons dans la Kabbale : Vie, Paix, Science, Richesse, Grâce, Semence, Domination. Dans

1. Le tatouage est interdit par la religion juive (*Lévitique* XIX, 28).

d'autres philosophies sont retenues les sept vertus : Loyauté, Courage, Patience, Tolérance, Prudence, Amour, Silence, etc.)

Puis ce fut le passage sous une douche froide, sans pouvoir nous essuyer. Nous sommes restés à nouveau dans la cour, nus, agglutinés les uns aux autres pour tenter de nous réchauffer... Enfin, on nous distribua les hardes qui allaient devenir nos vêtements : des pyjamas usagés à larges rayures, une chemise sans col et un calot, le tout taillé dans un tissu en fibranne dégageant une forte odeur de désinfectant, et pour finir, une paire de galoches à semelles de bois. Rien ne correspondant à notre taille, il fallut faire rapidement les échanges entre nous. En regardant mes camarades je n'ai eu aucun mal à imaginer mon allure.

Nous voilà intégrés dans cet ensemble concentrationnaire, et nous avons passé notre première nuit, épuisés, dans une baraque, et devant nous notre inéluctable sort. Sur des châlits à trois niveaux, six par étage, chacun disposait d'environ 50 centimètres, avec pour couche une maigre paille puante et pour nous couvrir une mince couverture en coton. Cette nuit et toutes celles qui suivirent furent de véritables cauchemars.



Baraquements du camp des hommes d'Auschwitz II-Birkenau.
Photographie de 2005.

Légende du plan schématique d'Auschwitz II-Birkenau

- A : entrée du camp, mirador principal.
B Ia : camp des femmes (*Frauenlager*).
B Ib : camp des hommes, devenu un camp de femmes après 1943 (*Männerlager*, août 1942-juillet 1943 ; *Frauenlager*, juillet 1943-janvier 1945).
B IIa : quarantaine des hommes (*Quarantänelager für Männer*).
B IIb : camp des familles pour les Juifs en provenance du camp-ghetto de Theresienstadt (*Theresienstädter « Familienlager »*).
B IIc : camp des femmes juives hongroises.
B II d : camp des hommes (*Männerlager*).
B II e : camp des familles pour les Tsiganes (*« Familienlager » für Zigeuner [Zigeunerlager]*).
B II f : « hôpital » des hommes (*Häftlingskrankenbau für Männer*).
B III : secteur III du camp, dit « Mexico » (en cours de construction, mais déjà occupé).
C : poste de commandement (*Kommandantur*) et logements des SS (*SS-Unterkünfte*).
D : le Kanada (Effektenlager-Kanada II), entrepôt contenant les bagages et objets des déportés.
E : *Bahnrampe*.
G : zone de bûchers.
H : fosses communes des prisonniers de guerre soviétiques.
K II : *Krematorium* II, chambres à gaz et fours crématoires.
K III : *Krematorium* III, chambres à gaz et fours crématoires.
K IV : *Krematorium* IV, chambres à gaz et fours crématoires.
K V : *Krematorium* V, chambres à gaz et fours crématoires.
L : le *Birkenwald* (le « petit bois de bouleaux »).
M 1 : *Bunker* 1, appelé « maison rouge ». Première chambre à gaz de Birkenau avec deux baraques de déshabillage.
M 2 : *Bunker* 2, appelé « maison blanche ». Deuxième chambre à gaz de Birkenau avec deux baraques de déshabillage.
O : épurateurs (*Kläranlage*).
S : douches et immatriculation (*Sauna*).
X : bâtiment de la section politique du camp (*politische Abteilung*).



Cuisines.



Latrines et toilettes.

Les anciens détenus, décharnés, aux yeux hagards, exorbités, étaient appelés « musulmans » selon l'expression du camp, terme nullement péjoratif, mais parce que leur fin semblait proche. Indifférents à tout, y compris à leurs paroles, essayant de ménager leurs maigres forces en restant assis immobiles, leur mince couverture tirée sur la tête, fléchis en avant, ils ressemblaient à des musulmans en prière et semblaient ne plus être concernés par ce monde irréel.

Je demandai à l'un d'eux d'où venaient cette odeur lancinante et les flammes qui sortaient d'une cheminée d'un bâtiment proche. D'une voix à peine audible, il me répondit : « Si tes parents ont été déportés avec toi, ils sont entrés par la porte et sont sortis par cette cheminée ! »

J'ai cru qu'il était fou ! Cela me semblait invraisemblable ! Je refusais de croire à cette horreur... C'était au-delà de l'imaginable ! Mais le choc de l'incroyable est vite devenu une implacable certitude. Combien de déportés ont été, dès leur arrivée, poussés sous de pseudo-douches, systématiquement gazés, brûlés, et sont partis en fumée ?

Une intolérable tâche, étroitement surveillée par les SS, était confiée à un groupe de détenus. Ils étaient contraints de retirer des chambres à gaz les cadavres écrasés, amoncelés et de les transporter dans les fours crématoires pour qu'ils y soient brûlés, après les avoir dépouillés de leurs dents en or. Ces malheureux chargés de cette horrible besogne formaient le *Sonderkommando* (« commando spécial ») et savaient qu'après quelques mois de ce travail inhumain ils seraient à leur tour gazés.

Je me trouvais à présent dans un « camp d'extermination », et non pas dans un camp de concentration. Énorme différence dans l'horreur ! L'illustration de cette différence est confirmée par le fait qu'il y eut environ 40 % de survivants des camps de concentration, alors que 3 % (2 551) seulement des 76 000 Juifs déportés de France sont revenus des camps d'extermination.

Dans un discours, Heinrich Himmler, en octobre 1943, déclara : « Si l'on conservait une population de détenus, c'était essentiellement pour l'utiliser comme main-d'œuvre. Le travail était un autre moyen pour exterminer les détenus ! Que les autres peuples vivent dans le bien-être ou qu'ils meurent de faim, cela ne m'intéresse que dans la mesure où nous pouvons les utiliser comme esclaves... » Dans l'ensemble des entreprises situées dans les limites du Reich et dans les territoires occupés travaillaient 500 000 à 600 000 détenus.

Depuis combien de temps des femmes, des hommes et des enfants innocents avaient-ils été réduits en cendres ? Combien de personnes ont été éliminées au cours des sélections fréquentes, parce que ne pouvant plus être exploitées comme main-d'œuvre utile à la machine de guerre nazie ? Combien de vies inaccomplies, fauchées ? Quel outrage pour la valeur suprême, qu'est la VIE ! Toutes ces pensées se bousculaient dans mon esprit.

Ce fut la journée la plus dramatique de ma vie concentrationnaire ! Comment trouver encore des forces pour lutter et tenter de survivre ? Avais-je seulement une chance d'échapper aux douches fatales ?

Après une période d'abattement, l'instinct de survie a pris le dessus, et comme un défi j'ai fait mienne l'inscription que j'avais lue gravée sur le mur de Drancy : « Quand il n'y a plus rien à espérer, c'est là qu'il ne faut pas désespérer. » L'espoir et la poursuite du combat contre notre impuissance étaient les seules armes et le seul acte incontestable de résistance dont nous pouvions encore disposer.

Durant cette période de mise à l'écart du monde, j'ai eu le sentiment de subir une sorte d'initiation : passant par l'épreuve de l'eau, du feu et du froid, abandonnant ma vie profane pour une hypothétique renaissance ultérieure. Mon âme en sortirait alors enrichie d'une expérience dramatique mais exceptionnelle.

«Souviens-toi que les hommes, bien qu'ils doivent mourir, ne sont pas nés pour mourir, mais pour innover, pour s'ouvrir à la naissance et à la renaissance.»

Hannah Arendt

Le fascisme, avec son déluge de propagande, l'enseignement du mépris et de la haine, et l'éducation raciste, a pourri, annihilé le sens moral et la conscience humaine de toute une génération d'Allemands, laissant aux générations à venir un très lourd héritage. Au lieu de la sarcastique inscription au-dessus du portail du camp, «*Arbeit macht frei*» («Le travail rend libre»), véritable insulte à la décence, aurait dû figurer comme dans *L'Enfer* de Dante : «Vous qui entrez ici, abandonnez toute espérance!»



Entrée principale du camp d'Auschwitz I, surmontée du cynique *Arbeit macht frei*, «Le travail rend libre». Photographie de 2007.

Apprenant, dès le lendemain de mon arrivée, que des métallurgistes étaient recherchés, je me suis présenté comme tel, incité par mes études à l'école technique de Bruxelles. Bonzius, officier ingénieur, recrutant pour le compte des usines Siemens-Schuckert, groupe industriel, exploitant, comme beaucoup d'autres, la main-d'œuvre concentrationnaire, était chargé de faire passer à une centaine de déportés un examen, afin de déterminer leurs compétences. C'était une lueur d'espoir qui s'offrait à moi, peut-être pourrais-je quitter cette quarantaine, véritable mouroir. Avec une centaine d'autres, je me suis mis dans le rang et présenté comme tourneur. Mes réponses approximatives et mon jeune âge ne pouvaient laisser aucun doute quant à mon incompetence. Après l'examen, Bonzius me dit avec ironie : «Vous devez être un bon tourneur!» (En allemand, *Dreher* a un double sens et signifie aussi «débrouillard».) Faisant mine de ne pas comprendre son allusion, je répondis : «Non, je ne suis pas un très bon tourneur»! À ma grande surprise et mon grand soulagement, j'ai été accepté avec 50 autres «spécialistes». Mon destin venait de changer. J'appartenais désormais au *Kommando* «Siemens-Schuckert».

Aussitôt nous avons été transférés au camp de travail et hébergés dans le *Block* 11, qui était entouré d'un mur, isolés ici afin de ne pas nous éparpiller parmi les milliers de déportés se trouvant dans le camp. Ce *Block* abritait le *Strafkommando*¹ («commando punitif»), destiné à ceux qui avaient prétendument tenté de s'évader ou commis d'autres infractions. Un grand nombre étaient des repris de justice, reconnaissables à la couleur verte de leur triangle.

Chaque catégorie de déportés se distinguait par la couleur de leur triangle, imprimé devant le numéro et cousu sur la veste. Les politiques par le rouge, les asociaux par le noir, les homosexuels par le rose, les Tsiganes par le marron, les

1. Ou SK : «commando disciplinaire.» [ndrc]

Témoins de Jéhovah par le violet, les Juifs par le jaune, les Juifs politiques rouge et jaune. Au total il y avait 11 couleurs distinctives.

Les détenus de droits communs ainsi que les politiques bénéficiaient de « privilèges », ils ne subissaient pas les sélections, n'étaient pas gazés et assumaient pour la plupart les fonctions de chefs de *Block*, *Kapos*, ou avaient d'autres privilèges les mettant à l'abri des mauvais traitements. Ainsi les chefs de *Block* disposaient d'une chambre à eux seuls.

À chaque extrémité de la baraque, il y avait un poêle d'où sortait un tuyau longeant la baraque, recouvert de briques et servant de banc. En hiver il s'en dégagait un peu de chaleur. Trouver une place pour s'y asseoir donnait lieu à d'in-vraisemblables bousculades. Ceux qui n'avaient pas réussi se tenaient recroquevillés dans leurs châlits.

Dans ce sombre univers, aucune fenêtre pour laisser apercevoir un peu de ciel ou la lumière du jour. Une petite lucarne aurait pu entrouvrir la porte des rêves... Mais seuls les hommes rêvent, et nous n'appartenions plus au monde des humains.

À la demande de Bonzius, nous bénéficions d'une gamelle de soupe supplémentaire afin de nous « remplumer » pour le travail que nous avions à accomplir. Emil Bednarek, notre chef de *Block* (prisonnier de droit commun), véritable tyran, faisait payer cher le privilège accordé aux Juifs, à qui il portait une incompréhensible haine. Sous prétexte de nous tenir en forme, il nous faisait faire de la gymnastique... C'était généralement après la journée de travail. Alors que, fourbus, nous essayions de prendre un peu de repos, il nous réveillait avec brutalité au milieu de la nuit pour nous chasser dans la cour et nous faire courir, titubant sous les coups redoublés des *Kapos*.

Le 1^{er} janvier 1944 eut lieu la plus importante sélection que j'ai connue à Birkenau. Tous les détenus furent consignés pour



Intérieur de l'un des baraquements du camp des hommes de Birkenau. Ce type de construction en bois – que Maurice construisit – a été conçu pour servir d'écurie de campagne (52 chevaux). Il mesure 40,75 m de long sur 9,50 m de large et 2,65 m sous la première poutre en haut du premier plan. Plus de 400 détenus y étaient concentrés. On voit, au premier plan, l'un des deux foyers reliés par un conduit qui traverse le *Block* dans sa longueur. À gauche, on aperçoit le genre de châlit en bois où devaient dormir les déportés. Photographie de 2005.

défiler nus devant les démoniaques docteurs Josef Mengele¹ et Horst Fischer². Souriants, désinvoltes, tout en conversant et fumant une cigarette, ils désignaient d'un geste indifférent ceux qui bénéficiaient d'un sursis et devaient continuer à peiner et ceux qui attendraient dévêtus, dans une autre baraque, l'aurore d'une nuit interminable, pour être gazés.

Je me dois de relater ici un événement exceptionnel qui s'est produit ce jour-là dans ce monde dantesque. Trois de mes camarades se trouvaient parmi les sélectionnés. Je me souviens plus particulièrement de B. K. Les condamnés avaient été rassemblés après cette nuit de cauchemar tôt au matin pour être amenés vers la chambre à gaz. Ces trois déportés ont été extraits du groupe au dernier moment parce que faisant partie de notre *Kommando* Siemens-Schuckert. Ils sont revenus d'un autre monde au *Block* 11 dans un état indescriptible. B. K. a survécu à la guerre. Traumatisé plus que tout autre, il parlait peu de sa déportation. Mort aujourd'hui, il a emporté avec

1. Josef Mengele (1911-1979) entre au parti nazi en 1937 et soutient sa thèse de médecine l'année suivante. Il est fait SS-*Hauptsturmführer* (capitaine) après avoir été blessé sur le front russe. Il est médecin-chef du camp des Tsiganes (BIIe) du 30 mai 1943 au début d'août 1944 (date de l'extermination de tous ses occupants), puis de l'«hôpital» des hommes (BIIIf). Outre les sélections auxquelles il participe, il pratique des «expériences médicales» sur les jumeaux et les nains ainsi que des injections dans les yeux pour essayer d'en changer la couleur. De décembre 1944 au 17 janvier 1945, il est médecin à l'hôpital des SS de Birkenau. Surnommé l'«ange de la mort», il est considéré comme responsable de quelque 400 000 morts. En 1945, il parvient à se fondre dans la masse des soldats (il n'est pas tatoué de son groupe sanguin comme il se devait pour tout SS), et quatre ans plus tard, il gagne l'Argentine, où il vivra dans la clandestinité. Il meurt au Brésil, où ses restes sont authentifiés en 1992. [ndrc]
2. *Hauptsturmführer* Horst Fischer, né en 1912 à Dresde. Il entre au parti nazi en novembre 1933 alors qu'il est étudiant en médecine, puis dans la SS en mai 1937. Il arrive à Auschwitz le 6 novembre 1942 où il affecté à Auschwitz III-Monowitz en tant que médecin et responsable des sélections dans cinq camps annexes. En novembre 1943, il est muté par Höss à Auschwitz II-Birkenau où il restera jusqu'à l'évacuation avant laquelle il s'est occupé de détruire les archives médicales. Il est ensuite à Ravensbrück. Après la guerre, il s'installe près de Berlin et reprend ses activités de médecin sans être inquiété. Mais au procès de Francfort sur Auschwitz, son nom est souvent cité et il est recherché, retrouvé et jugé en Allemagne de l'Est où il vit alors. Il est reconnu coupable (25 mars 1966) et condamné à mort. Il sera guillotiné. [ndrc]

lui ce souvenir tragique, enfoui durant sa vie au tréfonds de lui-même. Ce vécu raconté par la victime aurait très probablement rejoint la liste des faits IMPENSABLES, voire INCROYABLES.

En voyant le sourire de nos bourreaux, je ne pouvais m'empêcher de penser à l'extrait d'un poème de Heinrich Heine, *Atta Troll*¹, appris il y a longtemps à Vienne :

*Weit impertinenter noch,
Als durch Worte, offenbart sich
Durch das Lächeln eines Menschen
Seiner Seele tiefste Frechheit*².

« Bien plus que par la parole, le sourire reflète la noirceur de l'âme. »

De retour dans notre *Block* après cette dure épreuve, Bednarek, qui n'avait sans doute pas assouvi sa haine coutumière, tendit un violon à Peter Dymhoff, musicien réputé, lui ordonnant de jouer ! Peter avec courage refusa obstinément. Furieux, Bednarek le roua de coups jusqu'à ce que mort s'ensuive. Impuissants, nous avons assisté à ce meurtre commis sous nos yeux.

« Pire que le bourreau est son valet. » Mirabeau

Plus que dans tous les autres camps, ici je sentais la mort rôder autour de moi. Je vivais en permanence dans son ombre et devais m'en accommoder. Elle a fini par ne plus me faire peur !

Dès 4 heures du matin, alors que le jour pointait à peine, les *Stubendienste*³ (chargés du service intérieur) jurant et hurlant nous réveillaient en tapant avec leurs bâtons sur les montants des châlits, frappant au hasard ceux qui n'étaient pas assez rapides pour se lever. Comme un troupeau affolé, nous courions aux latrines collectives, rudimentaires, dégradantes,

1. *Atta Troll. Ein Sommernachtstraum*, « Atta Troll. Le rêve d'une nuit d'été », poème inachevé écrit en 1841, publié dans un journal en 1843 puis en livre en 1847. [ndrc]

2. Autre traduction (*Caput* VII, strophe 5) : « La profonde scélératesse d'une âme humaine se manifeste d'une façon bien plus impertinente par le sourire que par les paroles. » [ndrc]

3. Ces « préposés aux chambres » sont chargés, à l'intérieur d'un *Block*, de la discipline, de la distribution de la soupe et des vêtements, de l'exécution des corvées, du lever et du coucher des détenus du *Block*. [ndrc]



Intérieur du *Block* des latrines collectives du camp des hommes d'Auschwitz II-Birkenau. Photographie de 2005.

assis les uns à côté des autres. Il y régnait une odeur nauséabonde. Un *Scheissmeister*¹ («maître des chiottes») était chargé de réduire la durée de notre arrêt, considéré comme temps de repos. Puis, dans la bousculade, nous nous rendions aux lavabos pour procéder à une rapide et précaire toilette.

Et venait la torture de l'appel interminable du matin. Nous étions rassemblés en colonnes devant chaque baraque, harassés, chancelants, et au passage des SS le chef du *Block* ordonnait : «*Mützen ab!*» («Ôtez vos calots!») Si la cadence n'était pas rigoureusement précise, il hurlait à nouveau : «*Mützen auf!*» («Couvrez-vous!») Cet exercice, comme nous n'étions pas assez rapides à leur gré, pouvait durer des heures!

Puis, la tête découverte au passage des SS, le chef du *Block* annonçait les présents, les malades et les morts. Comme, au fur et à mesure que le temps passait, les plus faibles s'affaissaient d'épuisement et mouraient, on recommençait jusqu'à ce que le compte soit rigoureusement exact. Peu importaient à nos bourreaux la neige, le vent, la pluie. Peu leur importaient nos vêtements encore mouillés de la veille et qui ne nous protégeaient pas de la morsure du froid. Peu leur importait notre longue station debout, alors que nous étions chaussés de galoches jamais sèches. Inlassablement ils s'acharnaient, comptant et recomptant vivants et morts.

Puis, groupés par *Kommandos*, nous sortions au pas, accompagnés de la musique d'un orchestre, comble de dérision, formé d'une soixantaine de déportés, se tenant près du porche. Le *Kommando* Siemens avait la chance exceptionnelle d'être transporté par camion à son chantier de Bobrek, petit bourg

1. Dans le langage spécifique des camps, les Allemands possédaient un riche vocabulaire d'insultes et de jurons, battus en cela par les Russes et les Polonais! Faut-il se plaindre de l'indigence française dans ce domaine? Une fois de plus, je pense ici à Heinrich Heine qui, arrivé pour la première fois à Paris, écrit avec ironie à un ami qu'ici, à l'inverse : «Un seul mot peut désigner en français deux personnages différents. Ainsi nous disons "Madame" seulement aux femmes issues de l'aristocratie, alors qu'à Paris je dis "Madame" même à ma concierge!»

situé à quelques kilomètres de là, afin de transformer une ancienne briqueterie en usine de métallurgie et d'y aménager le futur camp de Bobrek.

De retour, il nous fallait entonner des chants de marche en allemand. Ceux qui ne parlaient pas la langue de Goethe devaient faire semblant de prononcer les paroles, afin d'éviter des coups ! Immuablement l'appel du soir reprenait, identique à celui du matin...

Enfin venait le moment tant attendu de la distribution de la soupe quotidienne, faite de pommes de terre, de rutabagas, de choux et de betteraves. Nous recevions un pain, mélange de farine et d'avoine, à partager équitablement en cinq parts égales. Sans véritable couteau, ce n'était pas une mince affaire ! Nous procédions à la pesée avec une balance rudimentaire, confectionnée avec des morceaux de bois et de ficelle ! Je nous revois encore immobiles, affamés, le regard fixé sur ce partage rituel. Chacun avait la certitude que son morceau était un peu plus petit que celui du voisin, ce qui provoquait invariablement des disputes...

De temps en temps nous recevions un minuscule carré de margarine et deux fois par semaine une mince tranche de saucisson. La soupe représentait l'essentiel de notre alimentation. À chaque distribution, pour une louche de soupe supplémentaire, des volontaires transportaient à bout de bras un énorme tonneau contenant plusieurs dizaines de litres. Nous nous précipitions pour faire la queue et tendre notre bol pour recevoir notre ration.

Se croyant plus futés, certains attendaient que les premiers soient servis, la soupe devenant au fur et à mesure plus épaisse. Mais il ne fallait pas rater le moment opportun et viser juste. Le fond du tonneau, la meilleure partie, revenait d'office aux *Kapos* et aux *Stubendienste*. Cette nourriture tant attendue était vite engloutie ! Ceux qui avaient le sens de l'«organisation¹»

1. Le terme «organiser» englobait toutes les formes de débrouillardise, le chapardage, le troc, etc. Ce sens se développait après un certain temps de présence au camp et était indispensable pour prolonger un peu sa durée de vie.



Les bâtiments du camp de Bobrek sous la neige, hiver 1944.
Photographie d'un ingénieur allemand.



Les bâtiments du camp de Bobrek de la route située à droite sur la photo précédente, été 1944. Photographie d'un ingénieur allemand.

possédaient une cuillère. Ils pouvaient savourer leur soupe plus lentement et faire durer le plaisir. Quel luxe !

Notre maigre pitance terminée, venait la corvée d'épouillage, *Laiisekontrolle!* Nous étions infestés de poux et devions les écraser entre nos pouces. Il fallait surtout prendre soin de n'en laisser échapper aucun. Celui qui avait manqué de vigilance était aussitôt conduit sous une douche d'eau glacée !

L'hiver 1943-1944 m'a semblé être le plus dévastateur. D'innombrables personnes sont mortes, victimes d'une épidémie de typhus. Puis vint un autre fléau, la gale, que je n'ai pu malheureusement éviter. Les démangeaisons étaient à ce point insupportables que je ne pouvais m'empêcher de me gratter jusqu'au sang ! Pour m'en guérir, j'ai dû échanger ma ration de pain contre un médicament. Il fallait à tout prix éviter l'infirmerie car l'issue était fatale. Régulièrement un certain nombre de ses malades finissaient par être gazés.

Pendant toute la durée de l'hiver une crise aiguë d'arthrite m'obligea à prendre appui sur des camarades pour sortir au travail, prenant garde de ne pas me faire remarquer. Il me fallait ensuite quelques heures avant de pouvoir plier les genoux et fermer les poings. Une autre épreuve m'attendait : de fréquentes dysenteries, affreusement pénibles dans nos conditions d'hygiène et de promiscuité. J'ai réussi à m'en débarrasser grâce à des morceaux de pomme de terre carbonisés.

Par chance, dès que je le pouvais, je dormais. C'était un besoin irrésistible ! Je m'assoupissais même en marchant. Très longtemps j'ai eu l'impression d'agir comme un somnambule ! Je dormais dès que je le pouvais, dans n'importe quelle circonstance. Pour gagner quelques heures d'un précieux sommeil, je prenais un énorme risque. Durant plusieurs jours, après l'appel du matin, je retournais en catimini au fond de la baraque réservée aux Allemands, moins surveillée, et m'allongeais au troisième et dernier niveau de leurs châlits, pour y dormir jusqu'au retour de mes compagnons. Ce manège a duré



La construction de l'usine Siemens dans les bâtiments
d'une ancienne briqueterie, Bobrek, 1944.
Photographie d'un ingénieur allemand.



Entrée du camp de Bobrek, 1944.
Photographie d'un ingénieur allemand.

jusqu'au jour où j'ai eu la faiblesse de dévoiler mon secret à un de mes camarades. Trouvant l'idée astucieuse, il m'a imité, se joignant à moi, et ce fut le désastre. Il ronflait tellement qu'il attira l'attention de Bednarek, chef du *Block*! Celui-ci avec un plaisir non dissimulé nous asséna à tour de rôle 25 coups de canne sur le postérieur, que nous devions compter un à un, suivis d'une heure de genuflection, bras tendus, dans le froid et la neige de la cour. Ce genre de punition était monnaie courante. De nombreux déportés s'affaissaient durant ces «exercices» et étaient achevés à la schlague par nos tortionnaires qui s'acharnaient toujours avec un plaisir sadique sur leurs victimes à terre. Longtemps le bas de mon dos est resté douloureux et m'obligea à dormir sur le ventre. Ainsi s'est terminé le bienfait de ces quelques heures de sommeil volées.

Les convois de Juifs hongrois commencèrent à arriver. À raison de 10 000 par jour, souvent plus. Seul un petit nombre échappait à la mort dès leur arrivée. Les fours crématoires avaient beau fonctionner sans relâche, jour et nuit, il était impossible de les réduire tous en cendres¹...

Il me restera toujours en mémoire le jour où, sortis trop tôt pour aller travailler, nous avons vu défiler devant nous un de ces convois. On obligea notre *Kommando* à se coucher dans le fossé avec l'interdiction absolue de leur adresser la parole. Des familles entières en longues colonnes passaient sous nos

1. Afin d'accélérer les opérations d'extermination des Juifs de Hongrie – quatre convois de 3 000 Juifs par jour sont planifiés –, le commandant SS Rudolf Höss ordonne le 9 mai 1944, l'extension des voies ferrées à l'intérieur du camp de Birkenau (avec la *Bahnrampe*), la remise en service des fours du *Krematorium V*, le creusement de cinq fosses d'incinération des corps, la remise en fonction du *Bunker 2* accompagné de creusement de fosses d'incinération et la construction de deux baraques de déshabillage. À compter du 15 mai suivant, les déportations de Juifs et de Tsiganes de Hongrie (envahie par les nazis le 19 mars précédent) se succèdent à un rythme jamais atteint. Jusqu'au 9 juillet 1944, 437 402 Juifs des territoires hongrois sont déportés en 147 convois essentiellement à destination d'Auschwitz II-Birkenau où environ 350 000 sont gazés à leurs arrivées. [ndrc]

yeux. Exténuées, assoiffées, chargées de bagages, croyant aussi naïvement que nous l'avions cru se rendre dans un camp de travail. À leur tête il y avait un groupe de hassidim¹, avec leurs longs manteaux et chapeaux noirs, entourant leur rabbin. L'un d'eux pieusement portait dans ses bras, serré sur son cœur comme un enfant fragile, une Torah. Confiants, presque sereins, murmurant des prières, ils s'acheminaient vers les chambres à gaz, vers la mort. Heureusement ils n'ont pu voir nos regards remplis d'effroi et de désespoir.



Arrivée d'un convoi provenant de Hongrie à Auschwitz II-Birkenau.

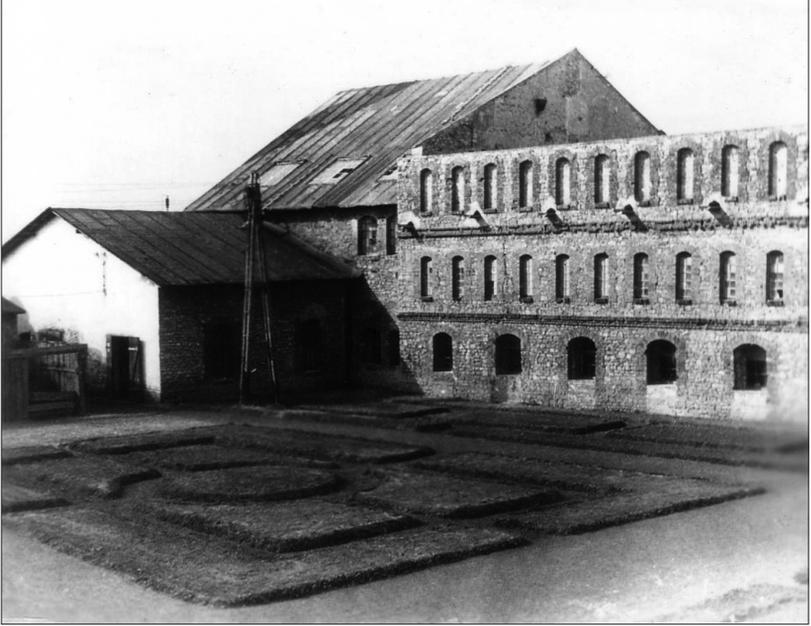
Première étape de la sélection des déportés sur la rampe de débarquement de Birkenau (la Bahnrampe dont la construction vient d'être achevée en mai 1944) : la séparation des hommes, des femmes et enfants. Au fond à gauche, on reconnaît l'entrée principale du camp. Photographie allemande, mai-juin 1944.

1. Hassidisme : mouvement piétiste et populaire juif fondé à la fin du XVIII^e siècle en Podolie (sud-est de la Pologne, aujourd'hui en Ukraine) en réaction à la grave crise religieuse du monde juif secoué par les massacres de Chmielnicki et le rigorisme ambiant. Il s'agit de promouvoir la joie et l'enthousiasme dans la prière. [ndrc]



Groupes de femmes juives hongroises sélectionnées pour le travail, aussi ignorantes du sort réservé aux membres de leur famille jugés « inaptes » avec lesquels elles viennent d'arriver à Birkenau que de celui qui les attend. À l'arrière-plan : baraquement du secteur B IId servant de latrines devant lequel se tiennent des déportés auxquels il était strictement interdit de parler. Il s'agit d'une photo prise par un officier SS, probablement un dimanche, seul jour où les détenus ne travaillaient pas et en profitaient pour tenter de laver leurs vêtements infestés de poux. Photographie allemande, mai-juin 1944.

En mai 1944, après sept mois passés à Birkenau, j'ai quitté cet enfer... pour aller enfin au camp de Bobrek, l'usine que nous y avions construite étant terminée. Du premier groupe d'une cinquantaine de spécialistes, sélectionné par Bonzius dans la quarantaine, nous n'étions plus que 20! Enfin nous échappions à l'odieuse emprise de Bednarek et aux interminables appels du matin et du soir. Soulagés de ne plus subir les fréquentes sélections, de nous trouver loin des chambres à gaz et des fours crématoires et de ne plus respirer l'entêtante



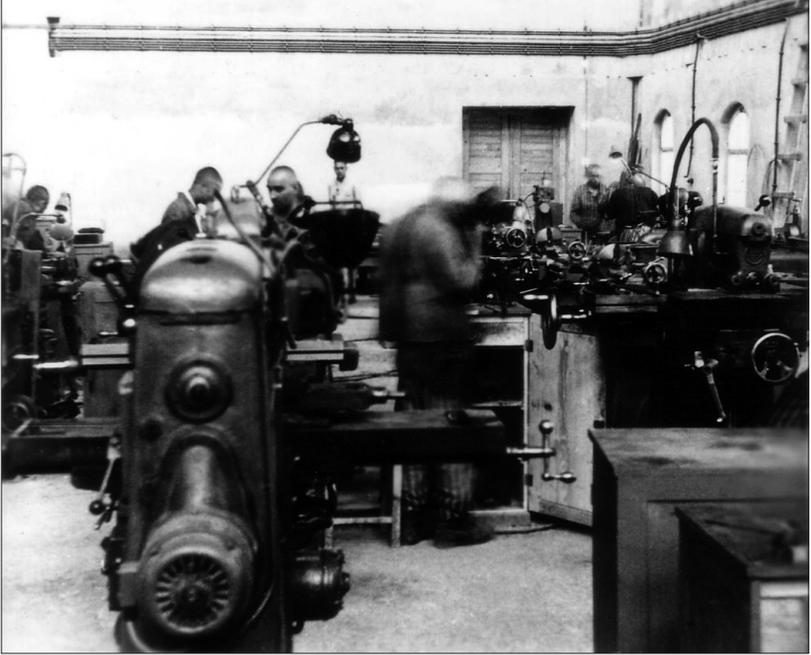
Vues de l'extérieur de l'usine Siemens du camp de Bobrek, 1944.
Photographie d'un ingénieur allemand.

odeur qu'ils dégageaient, mais aussi de nous trouver éloignés de l'orchestre au son duquel nous partions au travail et en revenions. Sont venus se joindre à nous environ 250 hommes et 35 femmes. Celles-ci se trouvaient dans un bâtiment séparé de celui des hommes par un grillage. Après avoir travaillé durant vingt mois à l'extérieur, je me trouvais pour la première fois à l'abri des intempéries et des violences permanentes.

La nourriture était légèrement améliorée, et le plus apprécié et inattendu des changements fut un dimanche de repos sur deux. Les gardiens étaient moins agressifs, le commandant du camp, le SS Anton Lukaschek, semblait avoir déversé sa hargne sur des précédents détenus. Ses préoccupations majeures étaient de ne pas être envoyé au front russe et de trouver assez de boissons alcoolisées pour se saouler. La présence quotidienne d'employés civils de l'entreprise Siemens-Schuckert et leurs besoins impératifs d'une production régulière ont contribué à nous rendre la vie moins dure.

Comme ancien, j'ai eu le privilège de pouvoir choisir la taille de la machine sur laquelle je devais travailler. J'ai choisi la plus petite, croyant pouvoir la maîtriser plus facilement. Cette appréciation était fautive, la dimension n'avait aucun rapport avec la difficulté des produits à réaliser, bien au contraire. Lors de la réalisation de ma première pièce, je me suis trompé de dix millimètres. Cette énorme erreur m'a valu un sévère avertissement du contrôleur allemand : «Une deuxième faute, et tu te retrouveras à Auschwitz!» Sa menace fut efficace, je ne me suis jamais plus trompé!

Des relations plus confiantes, plus solidaires s'étaient établies entre nous. La présence des femmes a grandement contribué à changer l'atmosphère et nous a réconfortés. Elles avaient toutes un comportement admirable et une grande dignité. Pourtant, leur vie dans cet univers était infiniment plus éprouvante que pour les hommes.



Au camp de Bobrek, l'atelier des spécialistes « sélectionnés » par Bonzius. Paul Schaffer est de profil, le deuxième à partir de la gauche. Photographie d'un ingénieur allemand. 1944.



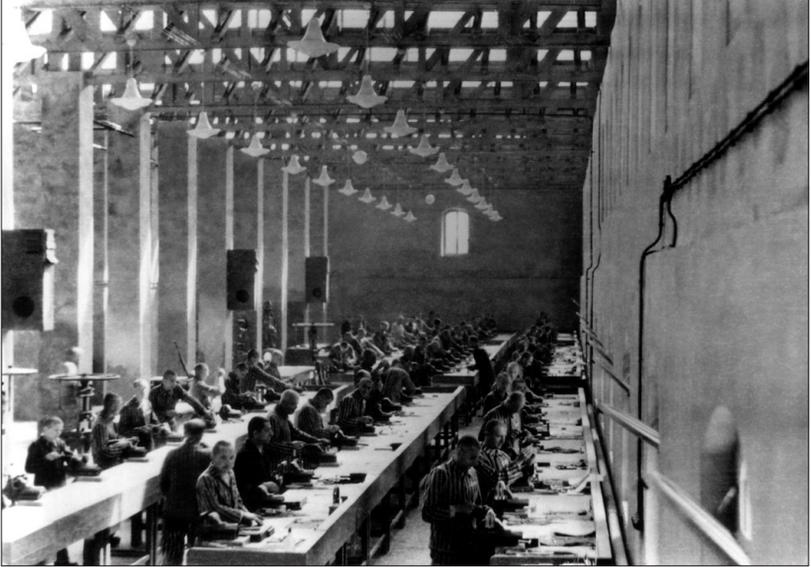
L'atelier des spécialistes de l'usine Siemens à Bobrek. Photographie d'un ingénieur allemand. 1944.



La salle des tours de l'usine Siemens à Bobrek.
Photographie d'un ingénieur allemand. 1944.



Usine Siemens à Bobrek. Section des machines.
Photographie d'un ingénieur allemand. 1944.



Usine Siemens à Bobrek. Établis des ajusteurs.
Zev est le deuxième au premier rang, près du mur.
Photographie d'un ingénieur allemand. 1944.



Usine Siemens à Bobrek. Autre vue de l'atelier des ajusteurs.
Photographie d'un ingénieur allemand. 1944.

Mon amie Thérèse Glowinski – elle a été notre doyenne –, lorsqu'elle fut arrêtée, a laissé ses trois jeunes enfants et son mari en France. Combien était grande l'inquiétude de ces femmes et de ces hommes qui ont dû laisser ainsi leur famille à l'abandon. Ils vivaient dans la peur permanente qu'à leur tour ces enfants ou ce mari soient aussi arrêtés et déportés. Thérèse, malgré son immense chagrin et son inquiétude, inlassablement encourageait ses compagnes à persévérer dans la lutte pour la survie.

En avril et mai 1944, avec les convois n^{os} 71 et 73, la famille Jacob fut déportée. Madame Jacob et ses deux filles, Milou et Simone, furent déportées au camp de Birkenau, puis Monsieur Jacob et son fils ont été envoyés dans le camp de Kaunas (Kowno, en polonais), en Lituanie.

Stanislawa Starostka, redoutable responsable du camp des femmes, condamnée à la pendaison pour ses crimes après la libération, se tenait près du portail. Remarquant Simone, qui avait alors 16 ans, elle lui dit : « Tu es trop jeune et trop belle pour mourir, je vais t'envoyer quelque part où tu auras plus de chance de t'en tirer ! » Avec bravoure, Simone, sans prendre garde au risque qu'elle encourait, répondit : « Mais ma mère et ma sœur doivent rester avec moi ! » Si surprenant que cela puisse paraître, la fameuse Stanislawa Starostka y consentit, bien que, visiblement, Madame Jacob, à la suite d'une opération subie peu avant sa déportation, fût très amaigrie et d'une grande faiblesse. Ainsi, le courage et la beauté de Simone ont permis à sa mère et à Milou d'être affectées (avec trois autres déportées) au *Kommando* Siemens-Schuckert, à Bobrek. Une sœur aînée de Simone, Denise, a été déportée comme résistante, elle est heureusement revenue. Madame Jacob est décédée après l'évacuation d'Auschwitz. Milou a trouvé accidentellement la mort quelque temps après la guerre.

Simone m'a profondément ému et impressionné par sa beauté, son sérieux, ses yeux clairs d'un bleu pur, voilés de tristesse. Sa ressemblance avec ma sœur Erika me la rendait plus précieuse encore ! À son retour, après ses études, Simone est devenue l'épouse d'Antoine Veil, et mère de trois garçons, grand-mère et arrière-grand-mère, ce dont elle était très fière. Simultanément elle a commencé une carrière politique incomparable. En sa qualité de ministre de la Santé, elle a présenté la loi sur l'IVG, donnant aux femmes la liberté de pouvoir interrompre une grossesse non souhaitée. Elle a subi lors de cette mémorable séance à l'Assemblée nationale des affronts inqualifiables. Pour comble, un député conservateur a assimilé son projet à la pratique du génocide nazi. C'était ignoble ! Elle a su, malgré une forte opposition, faire adopter cette loi, qui se trouve encore associée à son nom. Puis elle est devenue la première présidente du Parlement européen. Après plusieurs fonctions ministérielles, elle a siégé, jusqu'en 2008, parmi les neuf membres du Conseil constitutionnel. Par l'exemplarité de sa vie, elle fut, avec quelques autres survivants connus, la preuve incontestable que le monde, dans toute sa diversité, a été privé de la potentialité d'intelligences, d'érudition et de savoir-faire par le brutal assassinat de femmes, d'hommes et d'enfants, au seul motif qu'ils existaient et qu'ils étaient Juifs.

Ces propos ne diminuent naturellement en rien notre douloureux souvenir pour les autres victimes de la Shoah, pour lesquelles nous gardons toujours une grande place dans notre mémoire. Pour les déportés de France, Simone Veil représente avec dignité et courage le flambeau de la mémoire.



Paul Schaffer prononçant son allocution lors de l'hommage rendu à M^{me} Simone Veil au Mémorial de la Shoah, Paris. Au centre de la photo, Jacques Fredj, directeur du Mémorial, et Éric de Rothschild, son président. 11 juillet 2017.

Hommage à Madame Simone Veil
Allocution de M. Paul Schaffer,
Ancien déporté

Mardi 11 juillet 2017 - Mémorial de la Shoah, Paris

Chers amis,

Avant de vous parler de mes liens personnels avec Simone, je tiens à dire à nos camarades, survivants de la Shoah, et nombreux amis ici, ces quelques mots.

Simone ne nous a jamais oubliés : malgré ses immenses charges officielles, elle a toujours trouvé le temps nécessaire pour défendre notre cause et rester parmi nous.

Elle a su, avec Serge Klarsfeld en particulier, prendre les initiatives essentielles pour graver, partout où cela pouvait être utile, la mémoire de la Shoah.

Aussi, je veux, encore une fois, t'exprimer au nom de nous tous, très chère Simone, notre affliction, mais aussi notre immense reconnaissance pour l'extraordinaire image que tu laisses des survivants et de toutes les victimes de la Shoah : exemple de courage, de volonté et de droiture

pour les futures générations. Une image de fidélité en conservant la promesse que nous avons faites à ceux qui sont morts sous nos yeux : NE JAMAIS OUBLIER.

Admirable et très chère Simone, mes sentiments atteignent pour toi presque ceux que je ressens pour ma propre sœur, gazée le jour de notre arrivée à Auschwitz en 1942, elle avait ton âge et ta beauté.

Arrêté avec ma famille en août 1942 dans la zone non occupée, déporté quelques jours plus tard en septembre, je fus affecté en 1944 au petit commando particulier de Bobrek. Nous y étions environ 250 hommes et une quarantaine de femmes.

C'est là où j'ai vu arriver en juillet 1944, avec quelques autres déportées, Madame Jacob, ta mère, Milou, ta sœur, et toi, Simone. C'est à Bobrek que nous nous sommes rencontrés et avons travaillé ensemble jusqu'aux terribles marches de la mort.

À de rares moments, nous pouvions parler à travers les grillages qui nous séparaient, nous regardant dans les yeux. Nous étions principalement préoccupés par notre situation et la volonté farouche de survivre, de résister et tenir, coûte que coûte, même si nous pensions notre fin inéluctable. De toutes nos forces, nous partagions le même espoir : vivre, pour au moins connaître la défaite de nos bourreaux.

Et l'impensable libération, guidée par les forces du destin, a eu lieu.

Nous nous sommes alors retrouvés à Paris avec quelques autres survivants de Bobrek. Depuis lors, nous ne nous sommes plus jamais quittés.

De camarade, j'ai eu le privilège de devenir un de tes très proches et fidèles amis.

Simone et moi n'avons jamais cessé de nous voir, de nous parler, de partager nos épreuves et nos joies.

Que de déjeuners à deux n'avons-nous pas eus au cours desquels nous évoquions toujours le camp mais aussi les amis disparus ou retrouvés.

Que de voyages nous avons faits ensemble ! Je pense tout particulièrement aux visites à notre amie commune Rachel Limon à Tel-Aviv, à ton bouleversant témoignage à l'université israélienne de Bar Ilan, pour y recevoir l'un de tes nombreux titres de docteur honoris causa et où tu avais tenu à ce que je t'accompagne.

Tu savais que je partageais avec ces étudiants orthodoxes qui t'écoutaient un certain héritage du judaïsme religieux que tu respectais.

Il n'y a que ceux qui ne te connaissaient pas qui ont pu s'étonner que tu demandes que le Kaddish soit dit quand tu ne serais plus.

J'étais très ému, chers Jean et Pierre-François, de vous l'entendre dire sur sa tombe.

Ma chère Simone, ma sœur, tu nous as quittés, moi qui espérais te précéder sur cette voie ultime.

Comme les membres de ta famille, je suis très triste, inconsolable de t'avoir perdue à jamais.

Simone, ma très chère Simone, souvenir des moments les plus durs de notre vie, image de ma sœur, je te garderai dans mon cœur jusqu'au dernier moment de ma vie.

Seul le prononcé fait foi.



Entrée de
M^{me} Simone Veil
et de son époux,
Antoine, au
Panthéon, Paris,
1^{er} juillet 2018.

Depuis notre retour et jusqu'à son décès, en 2017, nous nous voyions régulièrement, liés par une indéfectible amitié. À chacune de ces rencontres, les souvenirs de là-bas émergeaient inmanquablement. «Nous croyons avoir échappé à Auschwitz, mais nous y sommes toujours.»

Dans les ténèbres de notre existence, dans ce tunnel au bout duquel n'apparaissait aucune lueur d'espoir, il m'est arrivé à Bobrek la chose la plus inattendue : mon premier amour ! C'était un sentiment que je n'avais jamais connu auparavant. Parmi les femmes du *Kommando*, une jeune fille a tout particulièrement attiré mon regard. Elle était petite, brune, mignonne et très discrète. J'ai vaincu ma timidité pour lui parler au travers du grillage. Elle s'appelait Bluma Dab et venait d'Anvers. Dès lors, elle occupa toutes mes pensées. Ses compagnes nous observaient avec bienveillance, amusées et heureuses pour nous ! Mon amour platonique les attendrissait. Nous évoquions, avec Simone, cette histoire si romantique et surtout les circonstances dans lesquelles elle s'est déroulée.

Un jour Bluma a traversé seule la cour devant l'usine. Sans hésiter j'ai arrêté ma machine et je suis sorti la rejoindre... Inconscients de notre environnement, nous nous promenions ! Le coup de sifflet strident du commandant SS, stupéfait, nous a ramenés à la triste réalité. Il m'a interpellé en hurlant : «Tu te crois où ? Tu es en train de commettre une très grave infraction ! Attends-toi à une sévère punition après l'appel du soir !» Cet incident s'est finalement soldé par un coup de pied, que j'ai réussi à esquiver. Par bonheur, Lukaschek, ce jour-là, contrairement à ses habitudes, n'était pas saoul...

Avec le recul, je réalise que cet amour a fait renaître en moi le goût du «rêve» et de l'espoir. Il m'a été de toute évidence d'un réconfort certain. Avec un morceau de tissu rayé «organisé», je m'étais confectionné un col pour ma chemise et j'avais amélioré la forme de mon béret. Sans doute pour lui plaire et rendre mon aspect plus attrayant.

Ces préoccupations vestimentaires n'avaient naturellement pas échappé à mes camarades.

Bluma a survécu. Après la Libération j'ai reçu de ses nouvelles. Elle s'était mariée, avait eu un enfant. Puis, curieusement, ce fut le silence... Je ne sais pas ce qu'elle est devenue.

De temps en temps, des scènes cocasses et dérisoires se produisaient. Un matin, aux lavabos, je fus témoin d'une parodie inattendue. Quelques déportés, avocats, professeurs, médecins, se saluaient en s'inclinant, se donnant leur titre respectif :

– *Guten Morgen, Herr Ingenieur!*

– *Guten Tag, Herr Doktor!*

– *Gut geschlafen, Herr Professor?* («Avez-vous bien dormi, Monsieur le professeur?»)

Dans ce monde absurde, voulaient-ils se rappeler celui qui était le leur, hier? Se révolter contre l'humiliation et l'anonymat? Ou tout simplement se prouver qu'ils «existaient» encore! C'était le triste spectacle du passé et des frustrations présentes.

D'autres passaient leur temps de repos à se rappeler les plats succulents préparés par leur femme ou leur mère, échangeant même des recettes. Ils en parlaient avec tant de délectation qu'ils se donnaient l'illusion de les savourer!

Mon voisin de lit, Zev, d'origine polonaise, parlait l'allemand, et nous avions beaucoup d'affinités. Nous sommes devenus amis et le sommes toujours restés.

Durant nos heures de travail et malgré le risque encouru, nous fabriquions des briquets que nous échangeions pour de la nourriture avec les civils qui travaillaient avec nous. Bien entendu, notre rendement en pâtissait, mais notre ami Nussbaum, l'ingénieur chargé du contrôle, s'arrangeait pour que le nôtre soit quand même suffisant.

Apprenant, en août 1944, la libération de Paris, nous ne pouvions dissimuler notre joie. Dès lors nous pressentions que des changements allaient bientôt se produire sans toutefois pouvoir imaginer en quoi. Évidemment l'événement le

plus souhaité était la victoire des Alliés et l'écrasement du régime nazi. Vers la fin de cette même année, nous entendions de temps en temps, en nous réjouissant, les sirènes annonçant le survol des avions alliés. Mais ni la voie d'accès par chemin de fer, ni les camps d'Auschwitz, considérés par les Alliés comme n'étant pas des objectifs militaires, ne furent bombardés! Il est certain que ces bombardements auraient entraîné de nombreux morts parmi les déportés, mais en même temps, d'une certaine manière, une délivrance¹!

Le jour de *Yom Kippour* de cette année 1944, j'ai jeûné². Persuadé, quoi qu'il advienne, que ce serait mon dernier Kippour passé au camp! Le comportement des gardiens à notre égard avait changé. Lukaschek nous a même demandé d'improviser une fête pour le jour de l'An. Erich Altmann³, né en Allemagne et âgé de 35 ans, fut chargé d'organiser la soirée et le fit avec brio! Quelle singulière destinée que la sienne! Dès l'arrivée des nazis au pouvoir, il réussit à quitter Berlin pour la Palestine. En 1939, il vint en vacances en France. Surpris par la guerre, il s'engagea dans la Légion étrangère. Démobilisé après l'armistice, il se trouva dans l'impossibilité de rentrer chez lui et fut déporté en 1942.

La différence d'âge entre nous deux me rendait le tutoiement difficile. Travaillant un jour sur le même chantier, je l'ai interpellé : «*Herr Altmann...*» («Monsieur Altmann...») Un SS qui m'a entendu s'est exclamé : «Ici, il n'y a pas de *Herr*! Où est-il? Je veux le voir!» Erich a reçu deux gifles magistrales, dont il

1. Samson Hagibor (Bible), rendu aveugle par la trahison de sa femme, et prisonnier de ses ennemis, demandait à Dieu de lui rendre pour une fois encore sa force perdue afin de pouvoir ébranler les colonnes du palais auxquelles il était attaché, quitte à mourir en même temps que les Philistins, ses ennemis.

2. En hébreu, «jour du pardon». Fête centrale dans la religion juive, marquée par la repentance et l'observance d'une période de prière et de jeûne de 25 heures. Elle a lieu dix jours après le Nouvel an juif, *Rosh Hashana*. En 1944, *Yom Kippour* a été fêté le 27 septembre. [ndrc]

3. Lire son témoignage dans la présente Collection : *Face à la mort. Auschwitz-Buchenwald-Oranienburg*, Paris, Éd. Le Manuscrit/Fondation pour la Mémoire de la Shoah, 2007. [ndrc]

se souvenait après la guerre au point de raconter cette scène avec force détails à ma jeune épouse, quand nous l'avons rencontré à Lyon. Quelle regrettable sottise de ma part d'avoir oublié que nous n'étions plus dans un monde civilisé!

Le soir du 31 décembre 1944, devant un parterre de SS assis, impeccables dans leurs uniformes, et derrière eux nos camarades curieux et anxieux à la fois, fut présenté le spectacle, quelque peu surréaliste! Erich a commencé le programme par une petite histoire fort téméraire et, avec son accent berlinois légèrement accentué, il fit preuve de courage : «Un moineau, perché sur un arbre, grelottait, mourant de froid et de faim. Lorsqu'un cheval laissa tomber une crotte bien chaude. Tout heureux le moineau s'y précipita, se mit à picorer, à se réchauffer et commença à gazouiller et à pépier. Un épervier, l'apercevant, vola vers cette proie et la dévora. L'histoire a plusieurs morales :

- Celui qui te met dans la merde n'est pas fatalement un ennemi!
- Celui qui t'en sort n'est pas fatalement un ami!
- Mais il est certain que, quand on est dans la merde jusqu'au cou, il ne faut pas chanter!»

Curieusement il n'y a eu aucune réaction de la part de nos gardiens. Cependant cette histoire, devenue un classique depuis, dite face à des SS est probablement unique dans les annales de la déportation!

Zev et moi avons chanté en hébreu : «*Baa menu'ha léagéa...*» («La sérénité viendra pour les combattants épuisés...») Fort heureusement la traduction ne fut pas demandée. Gilbert Michlin¹, un de nos amis, a récité par cœur la fameuse tirade d'Harpagon (personnage de *L'Avare* de Molière). Le «spectacle» s'est poursuivi dans un calme peu coutumier de nos gardiens. Se sont-ils seulement rendu compte que cette manifestation prouvait combien notre moral s'était amélioré?

1. Son témoignage : *Aucun intérêt au point de vue national. La grande illusion d'une famille juive en France*, Paris, Éd. Albin Michel, 2010 (2001). [ndrc]

Ma renaissance

Dès la fin de l'année 1944 et à partir de 1945, les bruits de bataille se sont rapprochés. Les avions alliés survolaient fréquemment la région. L'armée russe semblait ne pas être loin. Le 18 janvier 1945, à 2 heures du matin, nous avons été réveillés et informés de notre imminente évacuation. Sortis dans la cour, par moins 25 °C, nous avons reçu l'ordre de marche seulement à 10 heures du matin ! Pendant cette attente, les réserves de nourriture furent distribuées. Nous avons reçu chacun plusieurs pains, un cube de margarine et du sucre en poudre. La faim nous a fait dévorer aussitôt un maximum de cette nourriture exceptionnellement reçue, et nous avons mis le reste dans nos musettes.

Ce jour fut le début de « la marche de la mort »¹.

Enveloppés dans notre couverture, portant notre gamelle et la musette devenue précieuse, nous avons rejoint, 12 kilomètres plus loin, les détenus du camp de Buna-Monowitz². À l'approche d'Auschwitz I, le camp principal, nous avons été saisis d'une immense frayeur. Était-ce là le terme de notre

1. Avec l'évacuation des camps d'Auschwitz commence la « marche de la mort » qui met sur la route des colonnes de détenus représentant environ 58 000 personnes en piteux état. Ceux qui ne pouvaient suivre le rythme sont systématiquement abattus. Au camp sont abandonnés à leur sort environ 7 000 détenus incapables de marcher – dont Primo Levi à l'« hôpital » de Monowitz. [ndrc]

2. Auschwitz III. Voir le plan schématique du complexe d'Auschwitz, page 90. [ndrc]

marche? Quel fut notre soulagement lorsque nous avons dépassé ce lieu maudit!

Plusieurs milliers de déportés formaient une pitoyable colonne, se traînant sur les routes enneigées de la Haute-Silésie en direction de l'Allemagne.

Finalement les nazis ramenaient les Juifs dans le Reich, alors qu'ils avaient tout fait pour s'en débarrasser et le rendre *Judenrein*¹ (« sans Juifs »)!

Cette première journée de marche fut rude. Arrivés à Nikolai², nous avons été autorisés à prendre un peu de repos dans une grange. Nous y sommes entrés, non sans appréhension. Nous nous attendions en permanence au pire de la part des nazis. Avaient-ils un nouveau plan pour nous supprimer? Nous avons appris après notre retour que quelques audacieux, originaires de la région, s'étaient cachés sous la paille et avaient réussi leur évasion, après ce court repos.

Au fur et à mesure de la marche, la neige collait à nos semelles de bois. Elle ne cessait de s'épaissir et, en se détachant, nous faisait tordre les chevilles! Après quelques kilomètres, notre épuisement était tel que la nourriture si précieuse était devenue un fardeau. Avec regret, nous avons jeté une partie de ce bien sur les routes enneigées.

Dès le départ, j'avais pris Bluma en charge, la soutenant, portant sa mulette et sa gamelle avec les miennes. Après quelques heures de marche, exténuée, elle s'est effondrée sur le bord de la route. S'arrêter était de la pure folie! C'était ou mourir de froid ou plus sûrement être fusillé par les gardes ayant pour mission de ne laisser aucun survivant derrière eux. L'un d'eux était déjà devant nous avec son fusil, nous intimant l'ordre de continuer. J'ai réussi à le convaincre de nous

1. Cette expression a été employée pour la première fois par le responsable d'un club cycliste autrichien en 1926.

2. En allemand; Mikolow, en polonais. Commune de Silésie située à un peu plus d'une trentaine de kilomètres au nord-ouest d'Auschwitz. [ndrc]

accorder un moment de répit, lui promettant de rejoindre notre groupe sans trop tarder. À mon étonnement il accepta.

Voulant profiter de cette aubaine, j'ai proposé à Bluma de nous évader. Son refus m'a consterné.

–Je t'en prie, Bluma, écoute-moi, fais encore un effort, jamais plus une occasion pareille ne se présentera!

–Comprends-moi, je veux essayer de retrouver mon frère, je suis sûre qu'il se trouve avec ceux de Buna-Monowitz, me répondit-elle.

Dépité, j'ai cédé, et nous avons finalement rejoint la colonne qui traînait lamentablement sur les routes, ignorant où cette marche nous conduirait. Le plus surpris en nous voyant fut sans aucun doute Lukasczek, qui s'est exclamé : «Imbéciles, que faites-vous encore ici?»

Trébuchants et à bout de forces, nous avons atteint le camp de Gleiwitz¹ où régnait une atmosphère de panique. Tout au long des 70 kilomètres que nous avons parcourus, il est impossible de dénombrer combien de déportés furent vaincus par leur épuisement, s'affaissèrent dans la neige et furent achevés à coups de fusil. Les SS étaient d'une inquiétante et alarmante nervosité.

Par chance, Bluma put retrouver la baraque de ses compagnes, tandis que j'usai mes dernières forces pour aller de baraque en baraque à la recherche de son frère, appelant sans cesse «Dab!». Miraculeusement, une faible voix répondit enfin à mes appels. «Je suis là, c'est moi Dab!» Je lui signalai sans même le voir : «Ta sœur est ici et se trouve dans la baraque des femmes!» Me sentant libéré de mes responsabilités envers Bluma, je décidai de m'évader à la première occasion.

Le temps précieux perdu pour trouver son frère a fait qu'il m'était impossible de pénétrer dans une baraque pour m'y

1. En allemand; Gliwice, en polonais. Situé en Haute-Silésie (Pologne) au nord-ouest d'Auschwitz III-Monowitz dont il dépend, il comprend quatre camps : I – au profit de la *Reichsbahn* (compagnie allemande des chemins de fer); II – usines à gaz; III – aciérie, infrastructures, armements; IV – aménagement de casernes, véhicules militaires. [ndrc]

abriter; elles étaient toutes bondées, il n'était même pas possible d'entrouvrir les portes... Comme tant d'autres, je me suis effondré à l'extérieur et suis tombé dans un profond sommeil! Réfrigéré, je me suis soudainement réveillé! Mon premier réflexe fut de vérifier si le pain que j'avais mis sous ma tête s'y trouvait toujours. Atterré, je constatai sa disparition. Mes voisins de droite et de gauche ne bougeaient plus, ils s'étaient endormis pour toujours, échappant aux souffrances qui nous attendaient encore... J'aurais pu subir le même sort et, durant quelques brefs instants, je les ai enviés pour cette mort, somme toute paisible! Tant bien que mal je me suis levé pour faire quelques mouvements et me réchauffer. Dans l'obscurité j'aperçus une carriole non surveillée, chargée de victuailles. Sans me préoccuper des risques, je grimpai dessus pour me saisir d'un pain et le fourrer rapidement dans ma musette.

Au petit matin, j'ai retrouvé Zev et Ignace, un autre ami proche. Le même soir, les SS, accompagnés comme à l'accoutumée de leurs chiens, nous ont entassés dans des wagons à charbon à ciel ouvert, à coups de crosse et criant toujours «*Schnell! Schnell!*»

Nous étions debout, serrés les uns aux autres, pouvant à peine bouger. Cependant un prisonnier russe avait réussi, en usant de ses forces, à s'asseoir entre mes jambes. Insidieusement il me pinçait les mollets, mais, à moins de me tenir sur une seule jambe, je ne pouvais, faute de place, mettre ma jambe ailleurs. Je ne voyais de cet homme que sa large nuque et craignais qu'il se saisisse de ma précieuse musette. Cet énergumène était prêt à tout. Finalement je lui dois d'avoir précipité ma fuite. J'ai averti Zev, qui se trouvait près de moi, et il a aussitôt accepté de me suivre. Ignace, trop affaibli, refusa, craignant d'être une charge pour nous.

Nos voisins, entendant notre conversation, nous ont donné leur avis, guère encourageant, sur l'opportunité de notre projet : «*Vous êtes complètement mechuge (« fous »)! Et où irez-vous par*

ce froid? Et la profondeur de la neige! Et de plus dans ce foutu pays!» D'autres disaient : «Il ne faut pas les laisser faire! On va tous être tués à cause de ces inconscients!» Ou, égoïstement : «Mais qu'ils partent! Cela nous fera un peu plus de place!»

Un train se trouvait à l'arrêt sur la voie parallèle. Pendant que le nôtre ralentissait, ne tenant nullement compte de ce qui se disait, poussé par une volonté farouche, marchant par moments littéralement sur les corps pour atteindre le bord du wagon, j'ai sauté dans le vide. Ma chute a été amortie par l'épaisse couche de neige! Accroupi sous le train à l'arrêt, j'ai vu le nôtre s'éloigner, et Zev ne m'avait toujours pas rejoint. Saisi de panique, angoissé à l'idée de rester seul, je fus tenté, durant une fraction de seconde, par l'idée absurde de courir rejoindre mes compagnons d'infortune dans le train dont les lanternes rouges s'éloignaient.

Enfin j'ai aperçu quelqu'un rouler dans la neige, c'était Zev. Comme le temps écoulé entre mon saut et le sien m'avait paru interminable! Être deux pour affronter une aventure comme la nôtre donne un peu plus de force et de courage!

Il est vrai que je me suis évadé avec l'espoir de survivre, mais j'étais aussi animé par une autre motivation, celle d'avoir choisi librement ma mort en cas d'échec et de quitter ce monde un peu à la manière d'un soldat mourant sur un champ de bataille... Cette issue me paraissait de loin préférable à celle à laquelle nous étions en réalité promis.

Plusieurs jours durant, nous avons marché dans la forêt, espérant bien nous diriger vers l'est! Nous avons décidé de dormir à tour de rôle, mais à peine allongés nous sommes tombés tous les deux dans un profond sommeil. Ce sont les grelottements de Zev qui m'ont réveillé. Vivement je l'ai secoué, ce sommeil aurait pu être son dernier! Nous nous sommes péniblement levés, nos membres tout endoloris et engourdis. Avec beaucoup de mal nous avons arraché une de nos couvertures, collée au sol par le gel.

Pour toute nourriture nous faisons fondre un peu de neige dans nos mains pour la boire et mangions parcimonieusement mon pain qu'il fallait casser, tant il était devenu dur.

Lentement, péniblement, nous avançons, avec la sensation d'être transparents, littéralement anesthésiés par le froid! Il fallait au plus vite sortir de cette forêt enneigée! Avec précaution nous nous sommes rapprochés de la route pour y chercher de l'aide. Apercevant une femme seule, et malgré la crainte d'être dénoncés, nous sommes allés vers elle. Elle fut effrayée par notre aspect; Zev, en polonais, a su la rassurer et lui a fait part de notre détresse. Émue, cette brave paysanne a promis de nous secourir et de nous apporter à manger. Elle a tenu sa promesse, revenant un peu plus tard de son village proche avec deux grandes bouteilles de café au lait chaud et du pain tartiné au saindoux! Cette boisson chaude, cette première vraie nourriture, nous a ressuscités. Étonnée et souriante elle prenait part à notre joie, semblant la comprendre et compatir... Quelle chance inespérée de l'avoir rencontrée sur notre chemin! Brave et courageuse inconnue, sait-elle seulement que, sans elle, nous serions probablement morts? En partant, elle nous a promis qu'un de ses voisins amis viendrait nous chercher pour nous offrir un abri pour la nuit.

Réconfortés, nous avons patiemment attendu, lui faisant confiance. À la tombée du jour, un paysan est venu avec sa carriole et nous a emmenés chez lui. Il expliqua à Zev que son amie lui avait recommandé de bien nous nourrir. Il faisait bon dans la pièce de la petite ferme où un poêle répandait un peu de chaleur. Sur la table nous attendait une casserole fumante avec des pommes de terre, mêlées à des morceaux de lard. Assis face à face, Zev et moi sourions en nous réjouissant de ce festin. Nous avons tout avalé sans laisser la moindre miette! Le brave homme, stupéfait devant notre appétit vorace, répétait sans cesse les mêmes mots : «*Mój boże, mój boże ...*» («Mon Dieu, mon Dieu...»)

Repus, heureux, nous avons passé une nuit au chaud et d'un vrai sommeil réparateur ! Au réveil, il nous a donné, en échange de nos pyjamas rayés, trop voyants, des vêtements « civils » très usagés et nous a demandé de partir. La présence de soldats allemands dans le village l'inquiétait, tout comme nous ! Chaleureusement nous l'avons remercié et avons quitté cette ferme accueillante pour retourner nous cacher dans la forêt.

Le front se rapprochait rapidement, le bruit des canons et le tir des mitrailleuses devenaient de plus en plus audibles, à chaque instant nous risquions de nous trouver face à des soldats allemands en retraite. Prudemment nous sommes retournés la nuit venue au village pour nous glisser discrètement dans une cave à charbon, repérée la veille, et y avons dormi.

À l'aube nous avons sursauté en entendant parler russe. Sortis de notre cachette nous nous sommes trouvés en présence d'une patrouille de jeunes Soviétiques qui nous a accueillis avec méfiance. Zev, en polonais mêlé de quelques mots de russe, a heureusement réussi à expliquer notre présence et à leur inspirer confiance. Mon ami et moi, nous nous sommes embrassés et avons remercié ces jeunes et courageux soldats qui nous avaient rendu la liberté ! Ils nous ont hissés sur un char et nous ont déposés dans la ville de Gleiwitz qu'ils venaient tout juste de conquérir. Nous étions enfin libres, débordants de reconnaissance pour nos sauveurs. Nous étions enivrés par ces moments tant attendus.

Ivres de bonheur...

Le combat faisant encore rage, nous avons, au plus vite, quitté la ville en flammes. Une centaine de kilomètres nous séparaient de Cracovie, la ville où était né Zev. Il était sûr d'y retrouver des amis susceptibles de nous venir en aide. À pied ou en camion-stop, nous nous sommes mis en route. Allant de ferme en ferme, nous quémandions de quoi manger et un endroit pour dormir.

Un matin, alors que nous quitions le paysan qui nous avait hébergés, celui-ci nous a demandé sur un ton persifleur :

– Dites-moi, vous deux, vous avez bien quelque chose à vendre ?

– Rien !, répondit sèchement Zev.

– C'est bien la première fois que je vois des Juifs qui n'ont rien à vendre !

Zev a pâli de rage, et, l'explication donnée, j'ai compris sa colère. Bien que les occupants nazis aient été chassés, ils avaient réussi à accentuer l'antisémitisme qui régnait dans ce pays. À partir de cet incident nous avons jugé plus prudent de ne pas mentionner nos origines. Je me suis fait passer pour Français, et Zev pour « pur » Polonais, et nous parlions en allemand en chuchotant quand nous étions seuls.

Enfin, nous sommes arrivés à Cracovie¹, qui venait d'être libérée. Heureusement Zev a retrouvé ses amis qui nous ont chaleureusement accueillis dans leur appartement cossu. Aucune trace de la guerre n'était visible, rien ne paraissait les avoir atteints. Je pris alors conscience que la vie s'était seulement arrêtée pour nous, aux portes d'Auschwitz. Tandis qu'ailleurs elle avait continué, parfois dans la quasi-indifférence de nos souffrances.

À peine arrivé, surpris et ému, Zev apprit par ses amis que sa sœur était en vie ! Déportée en même temps que lui du ghetto de Bochnia², aussitôt arrivée à Auschwitz, alors que tous étaient débarqués, elle avait réussi à se cacher et à repartir par le même train. Avec l'aide de la résistance polonaise et après bien des embûches, elle était arrivée en Palestine en 1943 !

1. Ancienne capitale de la Pologne et du Gouvernement général de Pologne durant la domination nazie située à un peu plus d'une centaine de kilomètres à l'est de Gleiwitz, a été libérée par l'Armée rouge le 18 janvier 1945. Elle est le chef-lieu de la *voïvodie* de Petite-Pologne. [ndrc]

2. Ville de la *voïvodie* de Petite-Pologne située à une quarantaine de kilomètres à l'est de Cracovie. [ndrc]



Paul Schaffer (à gauche) et son ami Zev à Cracovie, trois mois après leur évasion, printemps 1945.

Zev exultait! Sa sœur était une véritable héroïne... C'était un exploit hors du commun. Il brûlait d'impatience de la rejoindre le plus rapidement possible, ce qu'il fit. Il s'engagea ensuite dans l'armée et participa à la création de l'État d'Israël!

Pendant les semaines de notre convalescence à Cracovie, nos pensées allaient souvent avec anxiété vers ceux qui étaient restés dans le train au moment de notre évasion et toutes les souffrances qu'ils devaient certainement avoir endurées...

Ici, rien n'avait été organisé pour nous accueillir. Nous faisons la queue toute une journée pour recevoir une boule de pain, distribuée par une œuvre de charité. Je me refusais à accepter cet état de mendicité! Il nous fallait coûte que coûte trouver du travail.

Les amis de Zev nous ont prêté une carriole et un cheval, et nous sommes devenus «déménageurs». Dès le premier jour nous avons laissé dégringoler une armoire du haut d'un escalier... La voir dévaler les marches et se démantibuler à la fin de sa chute a vite mis fin à cette première activité. Manifestement, nous n'étions pas encore assez vigoureux pour ce métier.

Il nous a fallu trouver un travail plus adapté à notre état physique. Nous étions naturellement démunis de tout. Avec le premier argent gagné, j'ai acheté au marché aux puces une solide paire de chaussures, à triple semelle, mais de quatre pointures trop grandes! Quelle jouissance d'avoir enfin les pieds au sec!

En prenant la fuite, les Allemands avaient abandonné de nombreux appartements qu'ils occupaient ici. Nous en avons profité pour nous installer dans un de ces logements, totalement pillé et vidé, qui affichait simplement sur la porte «*Mieszkanie zajęte*»! («Appartement occupé»).

Lors de mon arrivée, je suis allé me faire enregistrer auprès des autorités soviétiques. Comme seule preuve de mon identité je présentais mon tatouage! J'ai très vite compris que, si je voulais retourner en France pour y retrouver mon père et

ne pas être rapatrié en Autriche, je devais absolument donner une autre identité. De retour au bureau soviétique, prenant soin de ne pas me trouver nez à nez avec le même fonctionnaire, j'ai déclaré cette fois être français, me nommer Paul Crayol et être né à Revel. J'ai ainsi pris l'identité, sans l'avoir connu, de l'homme pour lequel j'avais tant d'estime.

À mon regret il m'a fallu, du coup, me séparer de mon cher compagnon et rejoindre les prisonniers de guerre français, les quelques rares déportés et les STO¹ (Service du travail obligatoire) qui étaient regroupés dans une caserne sous la garde de militaires soviétiques.

La saleté, la promiscuité me rappelaient de trop mauvais et récents souvenirs. L'habitude étant prise, je n'ai pas résisté à l'envie de m'évader une nouvelle fois. Je «me fis la belle» pour retourner dans «notre appartement». J'allais ensuite régulièrement à la caserne pour demander quand aurait enfin lieu le retour, conscient que le terme de «rapatriement» ne convenait pas dans mon cas! Finalement, le 15 avril 1945, j'ai quitté Cracovie. Les adieux avec Zev ne furent qu'un au revoir! Nous nous sommes promis de nous retrouver dès que cela serait possible.

Mon voyage en direction d'Odessa dura huit jours et fut assez inconfortable. Dans un train militaire russe, brinquebale, je me sentais affreusement fatigué. Aussi, jusqu'à l'arrivée, ai-je cherché refuge dans le sommeil. Épuisé, mes pensées ailleurs, je n'ai absolument rien vu de cette ville!

Contrairement au manque de structure d'accueil à Cracovie, ici notre arrivée était organisée. Nous étions confortablement

1. Le Service de travail obligatoire est instauré par le régime de Vichy par la loi du 16 février 1943 pour fournir de la main d'œuvre aux usines du III^e Reich, dans le cadre de la politique de collaboration de l'État français avec l'Allemagne nazie. Le STO fut imposé pour pallier les trop faibles effectifs fournis par la «Relève» (un prisonnier de guerre libéré contre trois volontaires pour le travail dans les usines allemandes) : fin 1942, 240 000 travailleurs français sont en Allemagne sur les 350 000 réclamés par les nazis en juin. En définitive, la France fournit en tout 650 000 travailleurs (STO+Relève+Tोट). Nombre de réfractaires au STO s'engagèrent dans la Résistance. [ndrc]

logés et bien nourris. À mon plus grand plaisir, oublié depuis longtemps, j'ai pu prendre une douche chaude avec du vrai savon et cette fois rester aussi longtemps que je voulais sous l'eau ruisselant le long de mon corps. C'était une réelle volupté. Seul fâcheux désagrément et pas le moindre, durant ces moments si agréables, les poches de mes vêtements furent vidées de leur contenu par les surveillants russes. Imprudemment, j'y avais laissé le peu d'argent qui me restait de Cracovie. Je pestais, car je me trouvais de nouveau complètement démuné.

Pour clore la soirée, après le repas, nous avons été conviés à l'Opéra. Ce fut pour moi une première... Le lendemain nous embarquions sur un bateau militaire anglais et partions pour la France. La nourriture y était bonne et abondante, mais le mal de mer ne m'a pas permis de l'apprécier pleinement. Pourtant ce n'est pas l'envie qui me manquait. Du pont j'ai pu contempler les espaces sans limite, respirer l'air pur à pleins poumons, me laisser caresser par le vent et rêver le soir devant un ciel constellé. Ma renaissance commençait!

Longeant les côtes de la mer Noire, nous avons traversé le détroit des Dardanelles et aperçu plus tard la baie de Naples. Ce fut ma première et imprévisible croisière! Nous avons finalement débarqué le 1^{er} mai 1945 à Marseille. J'avais entre-temps tenté d'expliquer à l'officier de notre escorte, mais en vain, la raison de ma fausse déclaration d'identité. À l'arrivée, me suspectant, il m'a remis entre les mains de deux gendarmes. Piteux incident qui a grandement diminué ma joie du retour, tout en me rappelant de désagréables souvenirs! Pour contrôler mes origines, les autorités ont fait appel au comité d'accueil juif. J'ai très simplement demandé un livre de prières. Par le plus grand des hasards, je l'ai ouvert sur le psaume du roi David : «*Hinne ma tov umanaim chevet achim gam yachat!*» («Ah qu'il est bon et agréable d'être enfin entouré de ses amis!»)

La personne qui m'écoutait lire a continué en hébreu, formant une bénédiction si souvent répétée par ma grand-mère : «*Mazel et bracha! Shalom!*» («Que la chance soit avec toi! Sois béni et va en paix!»)

Après une courte visite médicale, j'ai reçu un titre de transport, un peu d'argent et j'ai pu retourner à mon village de Revel.



Portrait de studio de Paul Schaffer, Toulouse, 1945.

ASSOCIATION DES INTERNÉS ET DÉPORTÉS POLITIQUES N° D'INSCRIPTION :
28.455

Nom S C H A F F E R

Prénoms : Paul

Né à : VIENNE

le 27/II/1924 Nationalité : Apatride

Profession : Étudiant

Domicile : Padourenc ,Revel (Hte-G.)

Carte établie à Paris, le 13/7 1945

LE PRÉSIDENT :



ASSOCIATION DES INTERNÉS ET DÉPORTÉS POLITIQUES
PARIS
Tél. EL

SIGNATURE DU TITULAIRE



Carte de l'Association des internés et déportés politiques
de Paul Schaffer, 13 juillet 1945.

Le retour

Le trajet de Marseille à Revel me parut interminable. Mon esprit vagabondait : et si par un miracle insensé Erika était encore vivante ? Éventualité si peu probable ! Mais en revanche j'étais sûr de retrouver mon père. Il aurait vieilli et serait affaibli par la maladie et l'inquiétude. Mais il serait là ! Il m'attendrait sur le quai de la gare. Lors de notre séparation j'avais vu pour la première fois ses larmes couler. Aujourd'hui il serait ému de bonheur en me serrant dans ses bras. J'étais impatient de retrouver l'amour et la protection paternelle qui m'avaient si cruellement manqué ces dernières années.

Derrière la fenêtre, le paysage familial et paisible défilait sous un soleil radieux. Enveloppé par sa douce chaleur, mon esprit remontait le temps. Me revenait en mémoire, au rythme du train, le souvenir de mon premier contact avec la France : son accueil si généreux – le sentiment illusoire d'avoir gagné un lieu sûr et protégé –, mais également sa trahison.

Le train à peine arrivé en gare de Revel, je cherchai de tous côtés mon père. Mais il n'y avait personne pour m'accueillir. À ma grande déception se mêlait mon inquiétude. Je ne m'attardai pas et me rendis aussitôt à Padourenc-Notre-Dame, le quartier où habitaient la plupart de mes amis. Tata Crayol était chez elle. Mon arrivée ne sembla nullement la surprendre : la mairie l'avait avertie de ma libération sans lui préciser le jour

de mon retour. Les traits de son visage s'étaient creusés. À son regard empreint de tristesse, à la façon affectueuse dont elle mit ses bras autour de mes épaules, j'ai compris que Papa n'était plus de ce monde. Avec des mots doux et tendres, elle me raconta sa détresse.

Quelques semaines après notre départ, il avait été libéré du camp de Noé et, dès son retour à Revel, admis à l'hospice. Il devait probablement connaître l'existence des camps d'extermination, aussi avait-il cessé de prendre soin de sa santé, qui déclina rapidement. Tata Crayol m'a assuré cependant qu'il était entouré de beaucoup d'amitié. Mais elle devait certainement ignorer qu'à l'hospice, pour recevoir un second verre de lait, une religieuse l'obligeait à réciter l'*Ave Maria*! J'ai appris ce détail par mon ami Jules, fils d'une famille juive réfugiée à Revel, que j'ai retrouvé à mon retour. Le sentiment d'humiliation qu'avait suscité en lui cet incident était resté aussi vif qu'au premier jour. Je reste, par l'attitude de cette religieuse, profondément indigné.

Le père de Jules a été arrêté et déporté en juillet 1944. Sa mère, décédée peu après, laissait deux jeunes orphelins. Jules, bien qu'agnostique, s'interdit en souvenir de son père, de fumer le samedi. Ce geste n'est pas un geste religieux. Il est purement symbolique. Ne pas fumer le samedi en souvenir d'un père s'inscrit dans la même perspective que de continuer à se dire juif et à porter son nom même lorsqu'on a perdu la foi. Être juif après Auschwitz, ce n'est pas croire obligatoirement en Dieu, ou respecter ses commandements, c'est être conscient, c'est se souvenir. À Auschwitz ce n'est pas seulement un peuple que Hitler voulait détruire, ni même « simplement » une religion, mais la conscience de l'humanité.

Lentement, Tata Crayol et moi avons pris le chemin du cimetière. Sur sa tombe, plantée dans la terre, une petite planche portait le nom de mon père et la date de son décès. J'avais 20 ans, j'étais orphelin. Seul, je devais m'engager sur le

chemin difficile de la vie. On cesse d'être un enfant à la mort de ses parents, on devient adulte. Pour moi cette étape était déjà franchie par mon séjour dans les camps.

Mes amis m'ont réconforté par leur sollicitude. Plus particulièrement la famille Brunel, qui habitait à présent dans une ferme plus spacieuse. La gentille Élise insistait pour me servir abondamment de son savoureux cassoulet et de son foie gras, essayant à sa manière d'alléger le poids de mon deuil. Aussi, lorsque, à mon retour, la mairie m'a fait cadeau d'un cochonnet, la restriction alimentaire n'étant pas encore terminée, je me suis naturellement empressé de le leur offrir.

C'est au cours de ce joli mois de mai que s'est progressivement accompli mon retour à la vie. À l'image de la nature en fleurs, je m'ouvrais au monde. Tout m'étonnait. J'étais ébloui. Le soleil de ce printemps réchauffait ma peau. J'avais perdu le goût de ces petits bonheurs. Peu à peu j'apprenais à les reconquérir.

Bien sûr, tout le monde me posait des questions sur ces années passées dans les camps. Il ne m'était pas facile de trouver les mots justes pour expliquer un univers monstrueux, infernal, la peur, la faim, le froid, les humiliations, les souffrances physiques et morales, et la mort constamment présente.

Confucius a écrit : «Si je détenais le pouvoir absolu je m'efforcerais de rendre aux mots leur juste sens.» Parler, c'est porter le monde à l'échelle de l'humanité. Comment dire l'inhumain sans en trahir la signification? Ce que je venais de vivre me hantait encore. Je m'étais tenu à la frontière de l'être et du non-être. Je revenais d'un monde où l'espace et le temps avaient perdu leur juste valeur, un monde dénué de tout repère, un monde où le néant s'était substitué à la conscience. Il s'était agi d'admettre comme possible ce qui avait été considéré jusqu'ici comme impossible. Nous nous adressions à une région de la conscience encore inexplorée. À notre retour, nous avons souvent été contraints au silence par

ceux qui ne désiraient pas savoir et espéraient aveuglément en la paix retrouvée, alors que la lutte contre le nazisme et ses crimes devait se poursuivre bien après leur défaite militaire. Peut-être parce que trop fragile et sensible, j'ai cru à tort que mes auditeurs se lassaient vite de mes propos et je mis fin à mes tentatives de rendre compte de mon passé.

Aujourd'hui, je comprends mieux leur difficulté et leur impossibilité à comprendre l'indicible. Je lisais un tel affolement dans leurs yeux qu'il m'a fallu me rendre à l'évidence : mes épreuves ne pouvaient pas être comprises par ces gens qui n'avaient aucune notion de ce que pouvait être un camp d'extermination. Le refus et l'illusion tiennent souvent lieu de boucliers quand la raison est désarmée.

Le retour de déportation des résistants fut célébré dans la joie; quoi de plus naturel et de plus juste que de rendre hommage à ceux qui avaient tant souffert! Leurs récits entraient dans un schéma plus classique et pouvaient s'inscrire immédiatement dans le cours de l'histoire. Contrairement à ceux des Juifs, qui embarrassaient et rendaient mal à l'aise. Que faire de ces témoignages tout à la fois bouleversants et inconcevables? Comment et où les classer? Notre statut de victimes non identifiables désarmait ceux auxquels nous parlions! À quelle catégorie appartenaient donc les crimes commis par les nazis? L'histoire ne pouvait pas encore assimiler Auschwitz. Nous étions des victimes, et les victimes sont rarement bien accueillies. Elles sont les témoins de la faiblesse de l'humanité, elles exigent de sa part une prise de conscience. Si pareil drame se reproduisait maintenant, je suis convaincu qu'une importante équipe de psychologues viendrait au secours de ceux qui auraient perdu tout repère. En 1945, personne ne nous a aidés à revenir au monde.

Contrairement à moi qui m'efforçais de communiquer, de nombreux survivants persistèrent dans leur mutisme, ne pouvant sortir du néant où Hitler les avait jetés. Leur vie resta

brisée et coupée de la réalité. Ils ne sont jamais réellement revenus des camps. Une part d'eux-mêmes est restée dans les plaines de Pologne. Leur silence peut aussi s'expliquer par cette phrase terrible que sans cesse nous-mêmes nous répétions : « Si par un hasard extraordinaire nous sortions vivants d'ici, personne ne croira ce que nous raconterons ! »

À Revel, Tata Crayol m'avait gardé chez elle, et je me sentais un peu comme un de ces enfants qu'elle et son mari avaient adoptés. Un matin j'ai eu la visite inattendue de Monsieur Vigne. Il avait appris mon retour et venait de Saint-Gaudens, située à plus d'une centaine de kilomètres de Revel, pour me restituer avec une grande simplicité quelques objets de valeur et effets personnels que mon père, qu'il voyait de temps en temps, lui avait confiés lorsqu'il s'était senti au plus mal.

Monsieur Vigne était comptable dans la distillerie de Revel où Erika travaillait et avait toujours fait preuve de beaucoup de sympathie à notre égard. Avec lui me revenaient tout un passé révolu et une foule de souvenirs. Quelle émotion intense de retrouver les phylactères de mon père, les miens reçus à ma bar-mitzvah, son livre de prières fort usé et ma fameuse collection de timbres. Le contact de ces objets familiers me transporta durant quelques instants auprès des miens...

Après toutes ces années, je crains de n'avoir pas assez remercié Monsieur Vigne pour son exemplaire discrétion, sa bonté et son honnêteté. Avoir si longtemps conservé ces objets qui ont pour moi une valeur inestimable et dont personne ne savait qu'il en était le gardien, quelle leçon de modestie !

Enfin, il m'a fallu envisager de quitter Revel. Ce n'était cependant pas un adieu, trop de liens m'y attachaient. Comme en pèlerinage, je fis le tour des endroits où nous nous promenions autrefois avec mes parents et Erika.

J'ai choisi de me rendre à Toulouse, la ville la plus proche, où je suis resté jusqu'en 1946. Aussitôt arrivé, je contactai les membres de la communauté juive, ce qui m'a donné l'occasion



Paul Schaffer à Toulouse, 1946.

de rencontrer enfin des jeunes de mon âge et tenter, à 20 ans, de reprendre goût aux choses de la vie. Par mes nouveaux amis j'ai appris des détails sur les drames qui avaient frappé les Juifs de France et d'autres pays d'Europe durant mes trois années d'absence.

Six millions de morts, dont un million cinq cent mille enfants détruits, disparus, assassinés.

J'ai appris aussi les actions en France de l'OJC, Organisation juive de combat, organisation de résistants parmi d'autres, composée uniquement de Juifs¹. Outre le combat qu'ils avaient livré contre l'occupant, ces résistants s'occupaient de cacher en lieu sûr en France, ou de faire passer illégalement en Suisse, les enfants juifs. Ils avaient également contribué à la libération de Castres.

Avec fierté j'ai appris qu'il y avait une « Brigade juive » incorporée à l'armée britannique, composée de volontaires originaires de Palestine, et qui s'était battue dans les rangs des Alliés. Durant ce même temps, le grand mufti de Jérusalem serrait la main de Hitler, dont il était en fait un allié.

Il convient de rappeler qu'après la Première Guerre mondiale la SDN, Société des Nations, avait attribué au Royaume-Uni le mandat sur la Palestine, à la faveur de la déclaration Balfour faite en 1917 et par laquelle elle s'engageait à y créer un foyer national juif. Précédemment, la Palestine était sous le régime de la Turquie, qui, en tant qu'alliée de l'Allemagne, avait perdu cette possession.

Bouleversé, j'ai écouté comment, grâce à une poignée de jeunes gens, le ghetto de Varsovie s'était soulevé, après que la majorité de la population juive a été anéantie. Ces jeunes s'étaient battus avec un courage acharné contre les chars et les lance-flammes des SS et la Wehrmacht. Ce combat sans merci

1. Voir l'ouvrage collectif de l'ARJF-OJC, *Organisation juive de combat, France 1940-1945*, Paris, Éditions Autrement, 2006, et Georges Loinger, Sabine Zeitoun, *Les Résistances juives pendant l'Occupation*, Paris, Éd. Albin Michel, 2010. [ndrc]

a duré plusieurs semaines, malgré la disproportion des forces en présence. Leur lutte désespérée était d'autant plus héroïque que l'issue ne pouvait être que fatale¹.

Avec soulagement, j'ai enfin eu des nouvelles de quelques camarades de Bobrek qui avaient heureusement survécu, après avoir eu à surmonter jusqu'en mai, soit quatre mois, bien des sévices, qui m'avaient été épargnés grâce à mon évasion, en janvier 1945.

Après la longue interruption de mes études, j'ai bénéficié en 1945 d'une bourse, très modeste, mais suffisante pour que je sois admis à l'Institut électrotechnique de Toulouse. J'ai quitté cette école après la première année scolaire, pour poursuivre mes études à Paris. Aussitôt j'ai pris contact avec le mouvement de jeunesse sioniste. Durant l'année scolaire j'ai été envoyé à Bâle, attaché au service d'ordre du Congrès sioniste, qui devait être le dernier d'une longue série. J'ai eu ainsi le privilège de rencontrer de nombreux dirigeants du sionisme mondial, Chaïm Weizmann, Ben Gourion, Golda Meir..., de grands noms dans l'histoire d'un pays en voie de naître et pourtant si ancien... Le drapeau israélien flottant sur le bâtiment du Congrès avait remplacé l'étoile de David cousue sur nos vêtements. Après l'humiliation, nous accédions à la reconnaissance!

Le principal sujet à l'ordre du jour était la proposition de l'ONU portant sur la partition de la Palestine entre Juifs et Arabes, proposition approuvée par la majorité des 56 États représentés au sein de cette assemblée². Les Juifs l'ont acceptée, tandis que les Arabes l'ont refusée. Aussitôt après le départ des Britanniques,

1. Le premier soir de *Pessab* (la Pâque juive) 1943 était le 19 avril, jour choisi par les nazis pour une offensive d'envergure (un peu plus de 2000 hommes) afin d'anéantir le ghetto de Varsovie (environ 72000 personnes dont quelques centaines de résistants faiblement armés) en trois jours. Ils se heurtent à une insurrection qui dure trois semaines, mais y parviendront le 16 mai. Le soulèvement du ghetto de Varsovie constitue la première opération de résistance civile armée à la machine de terreur et de destruction nazie. [ndrc]

2. Il est important de préciser qu'en 1921 le Royaume-Uni, alors qu'il n'était que future puissance mandataire, par une décision unilatérale, avait divisé la Palestine pour créer l'actuelle Jordanie.

l'État d'Israël fut proclamé le 14 mai 1948. Avec la participation des armées de tous les pays voisins, les Arabes ont attaqué ce nouveau et petit pays qui comptait alors environ 600 000 Juifs. Cette première guerre a été suivie de plusieurs autres.

Pour tous les Juifs de la diaspora, la création de l'État d'Israël a marqué un tournant de l'histoire, qu'ils décident d'y venir vivre ou non. Cet État leur conférait une sécurité pour l'avenir tout en les délivrant des innombrables humiliations subies au cours des siècles. Israël, si on exclut les grandes découvertes et avancées techniques, est sans aucun doute l'aventure humaine la plus extraordinaire du xx^e siècle.



Paul Schaffer (à droite) à Bâle (Suisse) lors du dernier Congrès sioniste avant la création de l'État d'Israël, décembre 1946.

Sioniste depuis mon enfance viennoise, ne pas avoir pu participer davantage à la création de ce pays me procurait un sentiment de culpabilité et de frustration.

En 1948, mes études terminées, j'ai été engagé comme enseignant dans une école de l'ORT¹ (Organisation-Reconstruction-Travail), à Lyon. Enfin mon premier vrai travail et mon premier salaire d'homme !

À Toulouse, j'avais rencontré Jackie, elle avait 15 ans, était très jolie, attachante et pleine de charme. Enfant, elle avait passé une partie de la guerre en Suisse. Pendant son absence, son père et son frère s'étaient engagés dans la Résistance. Son frère Serge, âgé de 18 ans, s'était retrouvé dans un maquis du côté de Grenoble. Son père avait été arrêté à Nice en 1944 et déporté du camp de Drancy par le convoi n° 69 à destination d'Auschwitz. Sa mère, cachée par la résistance juive, a échappé de justesse à la déportation. Une grande partie de sa famille a disparu durant ces années de tourmente.

Longtemps Jackie présenta la photo de son père à tous les survivants qu'elle rencontrait, espérant que l'un d'entre eux l'aurait croisé et pourrait lui donner de ses nouvelles. Son père n'est pas revenu, laissant cette adolescente en proie à un deuil difficile. La difficulté à admettre que des parents meurent dans ces terribles circonstances laisse des séquelles indélébiles.

Jackie est devenue la compagne de ma vie. Grâce à son amour, sa gaîté naturelle, sa douceur et sa qualité d'écoute, elle a réussi à m'insuffler progressivement le bonheur de vivre et surtout l'équilibre qu'il me fallait recouvrer. Elle a toujours su faire preuve de compréhension et de patience, ce dont je lui garde, mêlée à ma tendresse, une infinie reconnaissance.

1. Institution créée à Saint-Pétersbourg en 1880 pour développer le travail artisanal, industriel et agricole parmi les Juifs. L'ORT, installée en France depuis 1921, aide les artisans juifs et ouvre après-guerre, des écoles formant aux nouveaux métiers de l'industrie. Voir Emmanuelle Polack, «Les écoles de l'ORT-France, 1921-1949», dans la revue *Archives juives*, n° 35, 2002. [ndrc]



Jackie et Paul lors de leurs fiançailles, 1948.



Photographie de mariage de Jackie et Paul Schaffer, 1948.

Devenu français par naturalisation en 1948, j'ai fait mon service militaire en 1950 au 8^e régiment de transmissions. Ce court intermède ne m'a pas laissé un souvenir particulièrement plaisant en raison des difficultés matérielles auxquelles j'avais à faire face. Mon travail d'enseignant avant mon service militaire me satisfaisait pleinement, malgré la modicité de mon salaire. Mais j'avais néanmoins la ferme intention, dès ma démobilisation, de trouver un autre emploi mieux rémunéré.



Paul Schaffer en uniforme lors de son service militaire au 8^e régiment de transmissions, basé dans la forteresse du Mont-Valérien à Suresnes (de nos jours, Hauts-de-Seine), 1950.

Jeunes mariés, nous habitons un petit studio près de Montparnasse, composé d'une kitchenette et d'un minuscule cabinet de toilette. Des amis nous avaient prêté de quoi le meubler : deux chaises, une table pliante, d'une instabilité telle qu'il fallait éviter de la heurter au risque qu'elle ne s'écroule... et pour terminer, un sommier et son matelas, confortables certes, mais tellement encombrants qu'ils touchaient presque la porte d'entrée.

Ces années passées dans notre studio furent des années de bonheur ! Dès les beaux jours, le soir venu, souvent nous nous accoudions au bord de l'unique et étroite fenêtre pour voir par-dessus les toits la pointe de la tour Eiffel. À l'époque, la « Dame Eiffel » n'avait pas encore sa parure de lumière qu'elle revêt aujourd'hui.

Nos amis, lorsqu'ils venaient, s'asseyaient parfois à six sur notre lit, siège privilégié, les autres se contentaient tout bonnement du plancher. Nous improvisions des pique-niques qui se terminaient tard dans la nuit, nos rires se mêlaient aux refrains de nos idoles de ce temps que nous chantions : Brassens, Montand et les autres...

Bien souvent me trouvant à court d'argent, il me fallait rassembler toutes les bouteilles alors consignées pour des sommes modiques, me permettant d'acheter de quoi compléter notre repas frugal. J'étais resté gourmand, et lorsque je pouvais m'offrir un gâteau, c'était le festin ! Réminiscence de mon enfance.

La vie simple et modeste que nous menions me convenait, probablement parce que j'étais encore sous l'effet des années de privations que j'avais connues. Cette façon de vivre avait un certain charme et cependant ne pouvait se prolonger davantage. De la rue de l'Ouest où nous nous trouvions, nous allions souvent jusqu'à Saint-Germain-des-Prés. Ce quartier nous fascinait, il fourmillait de jeunes gens, et tous semblaient avoir en commun une formidable joie de vivre. J'avais pourtant quelques difficultés à partager leur apparente insouciance !

Un soir inoubliable, Jackie, tout émue, m'a annoncé que nous allions avoir un enfant. Cette nouvelle m'a comblé de bonheur, ma jeune épouse allait m'offrir le plus merveilleux des cadeaux : un bébé !

C'est alors, la chance aidant, que j'ai rencontré Monsieur Perl. Je l'avais connu lorsque nous habitions en Belgique. Il me proposa un emploi dans son entreprise commerciale avec un salaire supérieur à celui que j'avais et la perspective d'une progression rapide. Avec empressement j'ai accepté. Pourtant le commerce ne m'attirait guère, j'aurais plutôt aimé utiliser mes connaissances techniques, ne pouvant oublier avoir été confronté depuis mon plus jeune âge aux quolibets antisémites et absurdes, entre autres celui-ci : « Les Juifs ne sont que de vils commerçants ! », alors que Vienne était, avant la guerre, connue pour ses nombreux et illustres médecins, avocats, écrivains et musiciens dont un grand nombre étaient juifs. Mais ce nouveau travail m'a permis d'emprunter l'argent nécessaire à l'achat d'un appartement et d'offrir à ma petite famille des conditions de vie plus conformes à mes vœux.

Après maintes recherches nous avons trouvé un logement de trois pièces, mais dans un état de grande vétusté. Il m'a fallu me transformer, en dehors de mes heures de bureau, en maçon, menuisier et carreleur pour le rendre habitable. J'étais épuisé, mais fier des résultats. Notre premier vrai appartement nous semblait luxueux. Nous avons une vraie salle de bains et un jardin privatif, rapidement fleuri par Jackie. Tout était prêt pour accueillir notre enfant ! Après six années de collaboration, durant lesquelles j'ai acquis une bonne formation commerciale, j'ai quitté Monsieur Perl.

C'est alors qu'un ami m'a fait rencontrer un artisan dont la santé était déficiente et qui travaillait dans un désordre invraisemblable. Il avait des difficultés croissantes par suite de la normalisation du marché et se heurtait à une concurrence de plus en plus agressive. À tout cela venaient s'ajouter les

nouvelles et plus sévères contraintes fiscales de l'après-guerre. Pour compléter cette situation peu favorable, il allait être expulsé de son atelier, qui se trouvait dans le quartier insalubre de Belleville. Malgré toutes ces embûches, j'ai accepté de m'associer avec lui, entrevoyant des perspectives prometteuses dans la transformation de matières plastiques qui constituait son activité.

Durant de longues et dures journées, je me suis attelé à remettre cette affaire bien fragile en ordre et en bon état de marche. À la faveur de l'aide accordée par le gouvernement aux petites et moyennes entreprises, afin de les encourager à quitter Paris engorgé, j'ai obtenu un prêt pour m'installer en province. Avec le concours d'André Rossi, député de l'Aisne, devenu un ami, j'ai acquis un terrain dans un village du Soissonnais qu'il affectionnait particulièrement. Cette bourgade se mourait lentement à la suite de l'exode de ses habitants vers les grandes villes. Il n'existait aucune entreprise industrielle à 20 kilomètres à la ronde, et l'agriculture nécessitait de moins en moins de main-d'œuvre. Sur ce terrain, je construisis un spacieux atelier et embauchai aussitôt 20 ouvriers, apportant un début de solution au problème du chômage. Après trente-cinq années d'efforts, l'atelier du début est devenu une usine composée de plusieurs bâtiments avec un effectif de plus de 300 personnes. Bien que cela puisse paraître cocasse, je suis tenté de comparer sa croissance au modeste garage à vélos du début, converti progressivement en parking pour des dizaines de voitures.

La société française a considérablement évolué durant cette dernière décennie, c'était l'époque des « Trente Glorieuses ». Dans bien des domaines, ces années furent pour moi très enrichissantes. Enfin j'ai pu mettre à profit mes connaissances techniques et appliquer les progrès ininterrompus qui me passionnaient. Les simples petites machines manuelles du début sont devenues avec le temps d'énormes machines électroniques et automatiques.

Au cours de mes activités, il m'a été donné de rencontrer et d'apprécier des personnes de différents milieux. Je me sentais proche de mes employés et j'appréciais la réciprocité.

Pour moi qui, dès l'âge de 17 ans, avais été banni de la société policée pour être propulsé dans un monde brutal, privé de toute humanité, c'était d'autant plus important. Je me suis toujours refusé à regarder ceux que je côtoyais quotidiennement avec la perception qui avait été la mienne quelques années auparavant. J'aurais pu avoir perdu définitivement toutes mes illusions, mais aussitôt après mon retour il m'a fallu réapprendre à rester ouvert et faire confiance à l'Homme.

Lors de la cession de l'usine en 1990, elle était florissante. Et ce n'est pas sans nostalgie que j'ai transmis à mon successeur le résultat d'une réelle réussite professionnelle.

Anick, notre fille unique, est venue au monde en 1954. C'était un bébé superbe... Sur l'une des multiples photos que j'ai prises d'elle, quelques heures après sa «venue», elle semblait déjà me sourire. Sa naissance fut pour nous une joie immense. Certes devenir père ou mère ne constitue pas un exploit! Mais pour nous, survivants de la Shoah, avoir des enfants symbolise l'accomplissement de notre survivance.

Plus tard, avec curiosité, Anick écoutait les conversations que nous avions avec nos amis, sa chambre jouxtant notre salon. J'étais soucieux de savoir tout ce qu'elle pouvait capter de nos entretiens qui portaient le plus souvent sur les camps, la guerre et cette foule d'événements, encore si proches de nous. Ce qu'elle a pu entendre pouvait créer chez elle le traumatisme des enfants de déportés, ce que j'aurais tant souhaité éviter! Je crains qu'Anick ne fasse pas exception! Comme pour beaucoup de parents, notre bébé était le plus beau. Elle était facile. Nous la transportions dans un couffin partout où nous allions. Chez les amis, elle dormait, et lorsque nous partions, souvent tard dans la soirée, elle soulevait sa tête, nous souriait et se rendormait. Elle est devenue une petite fille absolument adorable et réellement jolie.



Anick, âgée de quelques mois, semble sourire à son père, 1954.

Nous allions fréquemment les dimanches nous promener dans les superbes allées du parc de Bagatelle. Il y régnait un charme très spécial, et les voitures étaient obligées de rester devant les grilles. Ainsi notre enfant pouvait à son gré courir, admirer les superbes fleurs et les massifs qui changeaient de saison en saison. Seul inconvénient, le coin favori où nous prenions le goûter était envahi par des guêpes impertinentes, butinant les pots de confiture et les miettes de gâteaux !

Par un de ces dimanches privilégiés, une jeune touriste, appareil de photo en main, s'est approchée et nous a demandé : « Quelle jolie petite fille ! Vous permettez que je la prenne en photo ? » Anick, du haut de ses 3 ans, posa le plus gracieusement du monde et demanda à la fin de la séance : « C'est déjà fini ? » Les gens, amusés, ont ri, et nous étions, il faut l'avouer, on ne peut plus flattés !

Je dois reconnaître qu'elle a la chance de ressembler davantage à sa mère et d'avoir aussi hérité de son charme. Pour son âge elle parlait beaucoup et étonnamment bien, aimant répondre au téléphone en notre absence, ce qui lui était interdit. J'ai appelé un jour, et c'est évidemment Anick qui décrocha et commença, comme d'habitude, à raconter avec force détails les événements du jour. Le soir, à mon retour du bureau, je lui demandai :

– Alors Anick chérie ? Tu as vite oublié l'interdiction de décrocher le téléphone à la place de Nono ? (nom qu'elle donnait à notre employée de maison)

– Non Papa ! Je ne l'ai pas oublié, mais je savais que c'était toi !

– Comment pouvais-tu le savoir avant même de m'avoir parlé ?

Avec ses grands yeux pleins de candeur, la coquine me répondit : « Parce que ça sonnait si doux... » J'ai succombé à son charme et je ne pouvais plus la gronder.

Il me semblait amusant de mentionner ces quelques détails de ma vie de famille si harmonieuse. Une vie enrichie par la présence d'Anick, de son mari, Lucien, et celle de notre petit-fils, Adrien-Benjamin.



Paul avec son épouse, Lucien, Anick et Adrien-Benjamin, 1995.

À la fin de l'année 1960 eut lieu à Francfort le procès d'Emil Bednarek, notre ancien chef de *Block* à Birkenau, responsable de tant d'actes criminels. Il avait échappé à la mort pendant l'évacuation. Se croyant en sécurité, il se cachait dans une ville-frontière, Schirnding, entre l'Allemagne et la Tchécoslovaquie ; il gagnait sa vie à la gare en vendant aux voyageurs, durant les arrêts des trains, des sandwiches et des saucisses chaudes. Sa voix, pour ceux qui l'avaient entendue ne serait-ce qu'une seule fois, restait inoubliable. C'est ainsi qu'une de ses anciennes victimes, Stanislaw Klodziski, l'ayant entendu, n'a pas hésité à interrompre son voyage pour le faire arrêter.

Je fus convoqué à titre de témoin. Au cours de ma déposition, j'ai parlé de la société Siemens-Schuckert, qui avait exploité la main-d'œuvre concentrationnaire, et de son émissaire sur place, l'ingénieur SS Bonzius, qui, après avoir choisi les esclaves, parmi lesquels je me trouvais, les plaçait dans le camp de travail de Birkenau, précisément au *Block* 11, qui était le *Strafkommando*.

J'ai donné de nombreux détails sur son comportement inhumain et son acharnement à nous détruire. Le fait qu'il y avait de nombreux morts parmi nous obligeait évidemment Bonzius à trouver régulièrement d'autres spécialistes en remplacement des «disparus». Il est évident que Bonzius n'ignorait pas les traitements qui nous étaient infligés et connaissait l'attitude d'Emil Bednarek à notre égard.

Les termes que j'ai utilisés au tribunal n'étaient pas faits pour plaire à Siemens et encore moins à Bonzius, que j'ai qualifié de SS en raison des ordres qu'il donnait à nos gardiens. Ayant lu dans la presse les comptes rendus du procès, Bonzius m'a invité à venir le voir à Francfort afin de me prouver qu'il n'était qu'un simple officier de la Wehrmacht, chargé du recrutement de la main-d'œuvre étrangère et non un «SS». Après notre libération, certains de nos camarades avaient, en parlant de lui, émis l'hypothèse qu'il avait peut-être pris des risques pour nous sauver!

Je le souhaitais sincèrement... Il y aurait alors eu un «homme» dans cet univers d'assassins? Et si cela était, nous l'appellerions aujourd'hui un «Juste parmi les Nations».

Pour en avoir le cœur net je me suis rendu à Francfort. Après lui avoir rappelé les circonstances de mon recrutement, je lui ai demandé s'il ne s'était pas aperçu de mon incompétence professionnelle, tout comme de celle d'un grand nombre de mes camarades?

– Bien sûr, je m'en souviens très bien!

– Quel était alors le critère de votre choix? Pouvez-vous me donner les raisons de vos décisions?

Avec une surprenante franchise il m'a répondu : «Je ne vous ai pas choisis pour ce que vous étiez, mais pour ce que je pouvais faire de vous et je ne me suis pas trompé, puisque vous êtes devenus de bons ouvriers!»

Le faible espoir que j'avais de rencontrer en lui un homme de qualité fit place à une profonde déception. Il n'avait été que ce qu'il tenait tant à prouver : un bon serviteur du Reich, inconscient de la gravité de ses actes.

Lors de notre rencontre, Bonzius m'a donné des photos qu'il avait prises à Bobrek. Curieusement, les Allemands prenaient plaisir à photographier ces damnés de la terre pour les montrer comme une sorte de trophée en rentrant dans leurs foyers.

Le procès exceptionnel de Nuremberg vit le jugement et la condamnation d'un petit nombre de criminels nazis parmi lesquels figurent Goering, Himmler et quelques autres chefs¹... Mais combien de bourreaux ont réussi à passer au travers des mailles trop larges des filets de la justice internationale ? Combien ont fini leurs jours comme d'honnêtes gens et sont morts paisiblement dans leur lit, entourés de leurs familles et sans le moindre remords ?

Bednarek a été condamné aux travaux forcés à perpétuité. Il n'a accompli que quelques années. Son procès a été l'heureuse occasion pour d'émouvantes retrouvailles avec nos amis de Bobrek, également venus à ce procès. Depuis cette mémorable rencontre, nous nous sommes à nouveau éparpillés. La plupart sont repartis en province, d'autres sont retournés à l'étranger où ils avaient fondé une nouvelle famille. Nous sommes restés peu nombreux à Paris.

La naissance, le 18 décembre 1989, de mon petit-fils Adrien-Benjamin fut un événement particulièrement heureux,

1. D'après les documents SS retrouvés après la guerre par Hans Marsalek, l'effectif des 12 principaux camps gérés par la SS s'élevait, au 15 janvier 1945, à : 36 454 gardiens + 3 388 gardiennes = 39 842 gardes.

émouvant, comme chaque fois que la continuité d'une famille est assurée. La nôtre, si réduite, s'agrandissait, et nous mettons tous nos espoirs entre ses mains.

Mais il est impossible, même dans ces moments-là, de ne pas penser aux drames vécus par notre génération sans s'interroger sur les moyens pour qu'ils ne se reproduisent plus.



Adrien-Benjamin dans les bras de son grand-père, 1990.

Lors de sa circoncision, j'ai pris conscience que, par le hasard de la descendance, j'étais le dernier de ma lignée à porter le nom de mon père. Certes c'est d'une importance toute relative, mais cela suscite néanmoins une interrogation chez

tout homme arrivé à l'automne de sa vie. Cette pensée m'a partiellement permis de comprendre pourquoi selon la Kabbale «nom» et «livre» ont une même valeur numérique. En effet, quand l'auteur, et avec lui son nom, disparaît, ses livres lui survivent! Le souvenir de ses grands-parents est désormais entre les mains de mon petit-fils, Adrien-Benjamin; je lui fais confiance. Il saura le garder à sa manière, et ce récit y contribuera peut-être!



Paul Schaffer aux stèles commémoratives à Yad Vashem, 1990.

Le 16 juillet 1995, le président Chirac, lors de la commémoration de la rafle du Vél' d'Hiv', a fait une déclaration sur la responsabilité de la France et de certains Français dans les arrestations et déportations des Juifs de France. J'ai éprouvé le besoin de lui manifester ma reconnaissance dans la lettre qui suit.

Monsieur le Président,

Arrêté avec ma mère et ma sœur en 1942 par des gendarmes français à Revel Haute-Garonne (zone non occupée), déporté via Drancy à Auschwitz, seul survivant de ma famille, vous comprendrez, Monsieur le Président, que j'ai accueilli votre déclaration du 16 juillet avec émotion et reconnaissance.

Votre prise de position vous honore et ne porte aucun préjudice à la grandeur de la France républicaine, bien au contraire.

Je suis parmi ceux qui attendaient avec inquiétude et tristesse, depuis 53 années, cette mise au point. Elle vient tardivement, mais vous avez osé le dire, contrairement à vos prédécesseurs. Elle s'inscrit dans la droite ligne de vos discours antérieurs.

Pardonnez, Monsieur le Président, à un des rares survivants de cette époque, de prendre la liberté de vous écrire pour exprimer ses sentiments, etc.

Veuillez croire, Monsieur le Président, à ma haute considération.

Paul Schaffer

La réponse de la présidence :

PRÉSIDENTCE
DE LA RÉPUBLIQUE
Le Chef de Cabinet

Paris, le 26 octobre 1995

Cher Monsieur,

Le Président de la République m'a confié le soin de vous transmettre ses remerciements les plus vifs pour le message que vous lui avez adressé à la suite de l'allocution qu'il a prononcée lors de la dernière commémoration de la grande rafle des 16 et 17 juillet 1942 à Paris.

Même si, comme l'a également souligné le chef de l'État, beaucoup de familles juives traquées ont été soustraites aux recherches de l'occupant et de la Milice par l'action héroïque et fraternelle de nombreuses familles françaises, il est inacceptable que la folie criminelle du régime nazi ait été secondée par des Français.

Croyez bien que le soutien de ses compatriotes soit un réconfort précieux pour le Président Chirac dans la nécessaire – mais douloureuse – reconnaissance des fautes commises au nom de l'État dans cette tragédie.

Soyez assuré que seule l'abondance du courrier reçu par Monsieur Jacques Chirac à la suite de son élection explique le retard avec lequel vous recevez cette réponse.

Veuillez agréer,...

Annie Lhéritier

Avec l'apparition des négationnistes, révisionnistes et autres falsificateurs de l'Histoire, le désir de témoigner s'est imposé à moi. Aussi depuis plusieurs années je me rends dans les écoles et centres d'études pour apporter mon témoignage aux jeunes, partager avec eux mon souci de la mémoire et leur raconter, de la manière la plus pédagogique possible et surtout sans haine, l'histoire relativement récente. L'âge de certains de mes auditeurs correspond à celui que j'avais lors de ma déportation. Ils ne manquent pas de s'en rendre compte et en sont d'autant plus touchés et attentifs. Au cours de mes témoignages, je prends soin de faire remarquer à mes jeunes auditeurs que les Juifs n'étaient pas les seuls à avoir subi l'oppression nazie. Il y avait aussi des Tsiganes, des Slaves et des opposants politiques de l'Europe occupée. En aucun cas, je ne voudrais que les élèves décèlent en mes propos la moindre trace de prosélytisme.

Raconter ces sept années, de Vienne à Auschwitz, de 1938 à 1945, de l'annexion de l'Autriche à la Libération, en deux ou trois heures, n'est pas un exercice facile, mais ces séances sont largement récompensées par les courriers et les dessins que je reçois des élèves et dont un certain nombre sont joints à la fin de cet ouvrage.

Nombreuses sont les questions pertinentes qui me sont posées. Elles n'émanent pas nécessairement des plus âgés. Ce sont les plus jeunes élèves qui trouvent souvent les termes les plus justes et les plus émouvants pour s'exprimer. Les plus fréquentes sont :

- Quelles leçons avez-vous tirées de votre passé ?
- Réagissez-vous dans certaines circonstances en fonction de votre expérience des camps ?
- Ressentez-vous une haine envers les Allemands ?

Timidement et parfois gênés, ils demandent à voir mon tatouage !

– Vous est-il arrivé de regretter d’être né juif ?

– Croyez-vous en Dieu ?

Répondre avec certitude aux deux premières questions ne serait pas honnête. L’expérience de toute une vie, ajoutée à celle du jeune homme que j’étais lors de ma libération, rendrait mes réponses d’aujourd’hui fatalement subjectives !

Quant à la haine, elle résulte davantage d’un trait de caractère que d’une expérience, si dramatique soit-elle. Les gens haineux sont malheureux et le resteront, même lorsque leur haine sera temporairement assouvie. Je les plains. La religion juive, tout comme la religion chrétienne, recommande d’aimer son prochain. Nous pourrions dire, en guise d’interprétation, qu’aimer l’autre, c’est déjà s’aimer soi-même et que par conséquent la haine ne peut fondamentalement naître que de la haine de soi. Si aujourd’hui j’éprouvais encore de la haine, j’aurais le sentiment de ressembler à mes bourreaux. Ce n’est évidemment pas imaginable !

Je fais naturellement voir, non sans gêne, mon tatouage.

Mon éducation a développé ma conscience juive. Même aux moments les plus horribles je n’ai jamais ressenti de regrets, de ressentiments et encore moins renié mes origines. Toutefois, pour les Juifs assimilés, rejetant ou, pire, faisant fi de leur « identité juive », un sentiment d’injustice s’ajoutait aux autres misères, inconscients qu’une telle attitude avait un caractère antisémite ! À ce propos, après un témoignage récent, j’ai reçu un petit mot d’une jeune fille d’une quinzaine d’années.

En voici le texte :

Cher Monsieur,

Je ne sais pas si vous vous souvenez de moi. C'est moi qui vous ai posé cette question sur la religion à laquelle vous m'avez répondu par une autre question : « Et vous ? Que feriez-vous dans une telle situation ? » J'avoue que vous m'avez surprise. Sur le moment, je ne savais pas quoi répondre. Aujourd'hui, j'y ai plus réfléchi ; comme je vous l'ai dit, je suis catholique, baptisée mais très peu pratiquante. Il m'arrive souvent de me poser des questions sur Dieu, son existence, les miracles qu'il aurait accomplis... Eh bien je suis sûre que s'il m'arrivait un jour d'être persécutée à cause de ma religion, j'y croirais encore plus. Je ne sais pas si vous êtes satisfait de ma réponse, en tout cas, je vous remercie énormément pour ce court moment passé avec vous.

Je vous félicite d'avoir le courage de parler de votre histoire avec une telle émotion. Toute ma vie, je me souviendrai de vous. Encore une fois merci.

Alice A...

Avant de poursuivre et après avoir cité la lettre d'Alice, je crois devoir reproduire une autre lettre, très émouvante, reçue après le même témoignage. La tonalité et le sujet sont certes différents, mais m'amènent à préciser qu'à aucun moment mes propos peuvent éveiller chez mes auditeurs un sentiment de culpabilité. Il s'agit ici d'une émotion et d'une sensibilité particulièrement remarquables d'une jeune fille de 15 ans.

Paris, le 7 février 2001

Monsieur,

Vous êtes venu nous parler de vos souffrances; je me sens ici obligée de vous présenter ma gratitude et mon respect. Et même si ces mots vous ont résonné à l'oreille des milliers de fois, même s'ils ne peuvent pas adoucir le passé, je vous le dis : Merci ! Mais aussi...

Ce n'est pas en tant que Française, mais en tant qu'Homme que je ne puis ne pas me considérer coupable. Coupable des erreurs de mes parents – on dit bien, n'est-ce pas, que ce sont les fils qui les payent? –, coupable de ne pas avoir été là, au milieu de tous, pour dire « Arrêtez », coupable parce que ça a été fait. Ainsi, au nom de nous tous qui avons vécu avant, après ou pendant cette maudite guerre, au nom de nous qui, de nos mains sales, avons pu haïr et tuer, au lieu d'embrasser nos frères, au nom de ceux qui, peut-être, ne « connaîtront » jamais vraiment ce qui s'est passé, je vous demande pardon.

Aujourd'hui, moi qui fais partie d'une génération sans soucis, je promets de garder votre secret en le partageant de tout mon cœur, pour que l'on sache, et pour qu'on aime.

« L'Amour, c'est quand la différence ne sépare plus. »

Jacques de Bourbon-Busset

À bientôt, Monsieur Schaffer.

Miriam Sofrina
(classe de 3^e B - collège Jules-Romains)

La croyance en Dieu après le drame d'Auschwitz reste évidemment posée, et la réponse est difficile. Je n'ai d'autre titre que celui d'ancien déporté pour en parler, sauf celui d'être croyant moi-même. J'ai vu des personnes très croyantes perdre leur foi dès leur arrivée au camp, d'autres, au contraire, devenir croyant. On pourrait dire en conclusion :

S'il a été possible de croire en Dieu à Auschwitz, il est possible de croire en Dieu après Auschwitz!

Finalement, j'aimerais suggérer la lecture du livre de Hans Jonas, *Le Concept de Dieu après Auschwitz*¹, et principalement l'extrait du journal d'une jeune Juive hollandaise, Etty Hillesum, trouvé après sa mort à Auschwitz en 1943. C'est un texte bouleversant d'humilité venant d'une jeune femme qui savait quel sort serait le sien :

«Etty Hillesum se présenta comme volontaire pour le camp de transit de Westerbork, afin d'aider à l'hôpital et de partager le sort de son peuple. En septembre 1943, elle fut expédiée, par un des habituels convois de masse, à Auschwitz où elle mourut le 30 novembre 1943. Ses journaux ont survécu, mais n'ont été que récemment publiés.

«Elle ne trouve pas exactement Dieu, mais s'en construit plutôt un pour elle-même. Le thème de ses journaux devint de plus en plus religieux, et beaucoup de ses invocations sont des prières. Son Dieu est quelqu'un à qui elle fait des promesses, mais dont elle n'attend rien, et à qui elle ne demande rien.

«“J'essaierai de Vous aider, Dieu, à stopper le déclin de mes forces, bien que je ne puisse en répondre à l'avance. Mais une chose devient de plus en plus claire à mes yeux : à savoir que vous ne pouvez nous aider, que nous devons Vous aider à nous aider. Hélas, il ne semble guère que Vous puissiez agir Vous-même sur les circonstances qui nous entourent, sur nos vies. Je

1. Éditions Rivages, 1994.

ne Vous tiens pas non plus pour responsable. Vous ne pouvez nous aider, mais nous, nous devons Vous aider, nous devons défendre Votre lieu d'habitation en nous jusqu'à la fin."»

Ce n'est qu'après ces lectures et une sérieuse réflexion que je suggère à chacun en son âme et conscience d'adopter l'attitude qu'il estime juste, si toutefois cette question constitue une préoccupation.

Un événement que j'ai vécu récemment prouve, si besoin était, la complexité de ce sujet et les sentiments contradictoires qu'il peut engendrer. Elle l'éclaire aussi d'une façon intéressante. Avec un de mes amis très proches, survivant également de la Shoah, décédé depuis peu, j'ai souvent discuté de la question portant sur Dieu après Auschwitz. Si nous étions généralement d'accord sur la plupart des questions dont nous parlions, «Dieu» ne manquait jamais de nous diviser! Mon ami, si calme d'ordinaire, si modéré, s'emportait généralement et parlait de Dieu avec une véhémence qui ne lui ressemblait guère. Quelle ne fut ma surprise d'apprendre que son testament stipulait qu'il désirait être incinéré, ce qui est formellement interdit par la religion juive, mais qu'il souhaitait tout de même la présence impérative d'un rabbin pour faire une prière lors de la levée de son corps...

«Tous les survivants devraient écrire leur histoire», me disait un jour Elie Wiesel. Sur le moment je n'ai pas compris la raison de son propos et j'imaginai la montagne de livres que cela représenterait. Que pouvait justifier cette impérieuse recommandation? Tant de livres déjà écrits, tant de chefs-d'œuvre publiés, cela ne suffisait-il pas? Je m'imaginai que cette exhortation pouvait avoir une origine religieuse! J'ai pensé au mystère du 613^e commandement qui prescrit à chacun d'écrire au cours de sa vie le premier Testament, des commentaires ou, à défaut, un livre d'enseignement! C'est en écrivant mon propre récit que j'ai perçu la signification de

l'exhortation d'Elie Wiesel. Une bibliothèque à la dimension du drame de la Shoah doit être constituée! Seuls nous, les survivants, témoins de l'indicible, si pénible que cela soit, si vain que cela puisse paraître, devons répondre à cette exigence. Chaque cas que nous représentons est unique par son expérience, et chaque récit l'est aussi! Peut-être que bien plus tard la compilation de ces écrits satisfera le 613^e commandement.

Maintenant la nécessité d'écrire ce livre s'est imposée à moi. Il devait être écrit. Je me devais de répondre à cet appel en dépit de toutes les difficultés que j'ai pressenties, craignant de répéter une fois de trop ce que d'autres avaient si bien décrit avant moi! Décrire la Shoah, tout comme l'après-Shoah, a exigé de moi un effort immense. L'écriture n'est pas mon moyen d'expression favori. Perdu dans les affres de mon inquiétude et de mes questions aux réponses incertaines, je me suis rappelé l'histoire de ce pauvre homme qui ne savait ni lire ni écrire et ne connaissait que son alphabet. Assis un jour dans un lieu de prière, il récitait avec ferveur la seule chose qu'il connaissait : l'alphabet. Son voisin, un bourgeois bien nourri et bien vêtu, l'entendit et lui demanda de ne pas importuner le bon Dieu avec de telles inepties. Ce bourgeois lui dit qu'il avait grand besoin de l'aide de Dieu, car il était en train de négocier l'achat de l'affaire d'un confrère, et l'aboutissement ferait de lui le plus grand marchand du pays! Le pauvre bougre reconnut avec humilité l'insuffisance de ses prières. Mais il expliqua au riche marchand que, puisqu'il ne connaissait pas les prières d'usage, dans son infinie bonté, Dieu parviendrait certainement à assembler les lettres de l'alphabet qu'il lui adressait, qu'il ferait les mots justes, puis les phrases et connaîtrait ainsi ses prières.

J'aimerais conclure mon récit par un autre conte hassidique. Il vous paraîtra sans doute un peu familier puisqu'il reprend des éléments racontés précédemment à propos de ma

grand-mère. Une horde de cosaques déferlait sur des villages russes où habitaient des Juifs. Les uns après les autres subissaient leurs violences : viols, assassinats et destructions. Alors que les cosaques se rapprochaient, l'ensemble des habitants, avec à leur tête le rabbin, se précipitèrent dans la synagogue. Le rabbin implorait Dieu le Tout-Puissant, ses larmes se mêlaient à ses prières, il espérait détourner la catastrophe. Sa ferveur n'avait d'égale que la terreur de l'assistance. Chacun était persuadé de vivre là sa dernière heure et joignait sa prière à celle du rabbin. Soudain, du fond de la salle, on entendit un cri effroyable, un cri à vous donner la chair de poule : c'était un sourd-muet qui poussait ce cri à fendre l'âme. Lorsqu'il se tut, le rabbin poursuivit ses prières, mais paraissait soulagé et presque allègre. L'office terminé, un notable s'enquit auprès de lui de la raison de ce changement subit. «C'est simple, répondit le rabbin, j'étais fort inquiet quant à l'aboutissement de mes prières. Je n'étais pas certain que Dieu les exaucerait. Mais lorsque le sourd-muet eut poussé son terrible cri, je sus que je n'avais désormais plus de souci à me faire. Dieu ne pouvait pas ne pas l'avoir entendu.»

Peut-être que ces innombrables livres qui seront écrits par les néophytes de l'écriture résonneront à nos consciences comme le cri du sourd-muet, à l'oreille de Dieu. Imparfait dans leur forme mais si authentiques qu'ils ne peuvent être qu'entendus.

«Ce que nous sommes capables d'écrire demeure toujours bien en deçà de ce que nous parvenons à dire.»



Rencontre chez M^{me} Simone Veil des anciens déportés
membres du *Kommando* Siemens de Bobrek, 1950.

- 1 – Simone Veil ; 2 – Paul Schaffer ; 3 – Jacques Faigenblat ;
4 – Charles Mitzner ; 5 – Louis Weiser ; 6 – Simon Mitzner ;
7 – Thérèse Glowinski ; 8 – Léon Ischbia ; 9 – Simon Gontowich ;
10 – Harvey Katz ; 11 – Albert Levy.



Rencontre des anciens déportés
membres du *Kommando* Siemens de Bobrek, 1960.

- 1 – Simone Veil; 2 – Paul Schaffer; 3 – Jacques Faigenblat;
4 – Charles Mitzner; 5 – Louis Weiser; 6 – Simon Mitzner;
7 – Thérèse Glowinski; 8 – Léon Ischbia; 9 – Simon Gontowich;
10 – Harvey Katz; 11 – Erich Altmann.



Paul Schaffer à côté de la pierre tombale de son père au cimetière de Revel (Haute-Garonne), gravée aux noms de sa mère et de sa sœur assassinées et incinérées au camp Auschwitz II-Birkenau, années 1980.

Postface, avril 2009

« Il faut laisser du temps au temps »

Jamais je n'ai pensé que cette maxime pourrait trouver sa justification dans une décision que j'ai prise il y a soixante ans !

Lors de ma déportation en septembre 1942, mon père, reconnu intransportable, avait été autorisé à rester dans le camp de Noé, en Haute-Garonne. Il avait alors 46 ans. Puis ce fut pour moi trois années à Auschwitz. Évadé après la « marche de la mort », rapatrié *via* Odessa, débarqué à Marseille, j'avais pris le train me ramenant à Revel, près de Toulouse, l'endroit où mes parents, ma sœur et moi avions été arrêtés. Durant ce voyage je m'étais mis à rêver que je retrouverais mon père, certes pas en parfaite santé, mais vivant et heureux de m'entourer de son affection, après ces années de souffrances. De retour enfin dans cette petite ville du Sud-Ouest, grande a été ma déception de ne pas être attendu à la gare. Je me suis précipité chez une amie de mes parents car j'avais gardé le souvenir du chaleureux accueil qu'elle nous avait réservé lors de notre arrivée de Bruxelles, au début de la guerre, en mai 1940. Après d'affectueuses retrouvailles, je demandai aussitôt quel avait été le sort de mon père. La nouvelle qu'il était mort un an après notre déportation vint s'ajouter au deuil de tous les miens. J'allais donc devoir seul affronter l'avenir et me frayer un chemin dans la vie ! Accompagné par cette amie, qui m'est

depuis devenue très chère, je me suis rendu au cimetière de Revel. Il me fallait très rapidement acheter une concession afin que sa dépouille puisse reposer en paix et n'aille pas rejoindre la fosse commune.

Puis a commencé pour moi l'effort de la réintégration dans la vie normale. J'ai repris des études au terme desquelles j'ai trouvé un emploi à Paris et, dès que mes moyens financiers me l'ont permis, j'ai décidé d'ériger une sépulture digne de mon père. Afin de respecter nos traditions, il m'aurait fallu transférer son corps dans un carré juif de l'un des cimetières parisiens. J'ai hésité à le faire; pensant à tort ou à raison que mon père, durant sa dernière année, avait été entouré par les gens du pays qui lui avaient apporté aide et consolation. En outre ils auraient pu considérer mon geste comme une marque d'ingratitude ou imaginer que j'estimais leur cimetière indigne de la dépouille de mon père. Ma décision fut alors, bien que conscient d'enfreindre nos usages, de laisser mon père reposer à l'endroit où il avait été enterré. J'ai fait graver sur la pierre tombale un Magen David ainsi que les noms de ma mère et de ma sœur, avec la mention :

Mortes en déportation à Auschwitz

J'étais guidé par l'idée que cette seule tombe juive inciterait le passant à s'y arrêter, à se poser des questions sur cette présence insolite et à vouloir connaître l'histoire de ma famille et plus particulièrement celle de la déportation.

Mais alors que j'étais invité, il y a quelques années, à témoigner de mon histoire et de celle de ma famille dans une classe de terminale du lycée professionnel de Revel, le professeur, Madame Christelle Febvre, me fit part du souhait des élèves de se rendre sur la tombe de mon père, et me demanda donc son emplacement. Ces élèves avaient l'âge que j'avais lors de mon arrestation. Ils avaient déjà, avant ma venue, travaillé sur mon livre autobiographique, *Le Soleil voilé*, où je mentionnais

l'existence de cette tombe. Par ailleurs ils s'étaient rendus au camp d'Auschwitz-Birkenau. De retour, l'un d'eux, âgé de 18 ans, a écrit une lettre admirable, dont voici la conclusion :

[...] *Ce que nous avons vu ce jour-là, on se doit de le dire, de témoigner pour la mémoire de ceux qui sont morts pour ce qu'ils étaient, pour leurs différences. On se doit de transmettre l'Histoire comme vous le faites avec d'autres qui ont survécu à l'horreur nazie. On se doit de trouver les mots justes et définir le terme de « Shoah ». On se doit d'être pédagogue, d'être témoin, d'être révolté. On se doit de ne pas laisser les choses se reproduire et on se doit d'éduquer. On se doit de se souvenir et on se doit d'être conscient. On se doit de réagir, de ne pas rester passif, et tout cela on vous le doit ; à vous, à eux, à tous ceux qui ont souffert et souffrent encore de la folie des hommes. Tout cela nous le devons car nous savons. [...]*

Quelques semaines plus tard, je reçus la photo ci-après, avec quelques phrases simples m'assurant combien les élèves avaient été heureux de se recueillir sur la tombe de mon père, de la fleurir et de parler encore une fois de la déportation.

La lettre des élèves jointe comporte aussi quelques lignes traduisant leurs sensibilités et se termine ainsi : « Nous tâcherons dans le futur d'être les porteurs des graines plantées par vous et vos mots. »

Et c'est alors qu'ayant témoigné à Madame Christelle Febvre non seulement ma reconnaissance mais aussi ma profonde émotion, j'ai reçu de sa part un message très court : « Mon cher Paul, dorénavant, chaque année, j'irai sur la tombe de votre père ! »

« Il faut laisser du temps au temps. »



Élèves de terminale du lycée professionnel de Revel se recueillant sur la tombe du père de Paul Schaffer, 2008.

Annexes

Correspondances

Lettres d'enseignants et d'élèves

Dans mon récit figurent seulement deux lettres d'élèves qui me semblaient alors intéressantes. Par cet additif, je voudrais préciser combien toutes les autres m'ont réconforté par leur contenu, fait de compréhension, d'affection et surtout par des mots simples d'Humanité. Mots venant d'enfants que nous avons vainement attendus lors de notre retour... Toutes sont émouvantes, certaines accompagnées de dessins prouvant combien leur attention était soutenue !

Malheureusement je ne peux pas les inclure toutes et m'en excuse auprès de « mes élèves » de quelques heures... Heures privilégiées passées en leur compagnie. Toutes m'ont aidé à continuer mes témoignages, afin que la mémoire reste intacte.

Que les maîtresses d'école, les professeurs ainsi que les personnes qui ont organisé ces rencontres soient également remerciés ici !

N.B. : Ces lettres n'ont intentionnellement pas bénéficié d'un classement de ma part.

Lettre de Claude Singer, responsable du service pédagogique au Mémorial de la Shoah/CDJC, Paris.

Paris, le 18 novembre 2009

Mon cher Paul,

Au moment où ton livre de souvenirs va être réédité je tenais à te remercier très chaleureusement pour les nombreux témoignages que tu as accepté de faire au CDJC-Mémorial de la Shoah depuis déjà une quinzaine d'années avec, je dois le souligner, toujours la même disponibilité, la même ponctualité, la même délicatesse et, en plus, un souci permanent de « pédagogie » pour exposer ton parcours un peu compliqué.

En effet, quel que soit l'âge des personnes venues t'écouter et ensuite te questionner, que ce soit des élèves du primaire (CM2), du secondaire (collégiens-lycéens), des étudiants, des adultes et même quelquefois des retraités, je t'ai toujours vu faire preuve d'une grande précision dans l'exposé de ton itinéraire. J'ai observé également ta rigueur et ta volonté de bien te faire comprendre, sans oublier de replacer les événements dans le contexte et la psychologie de l'époque. Je suis certain que si tu n'étais pas devenu un chef d'entreprise tu aurais été un excellent professeur, comme tu l'as d'ailleurs été un trop court moment dans les années d'après guerre. D'autant que tes témoignages sont toujours empreints d'une grande humanité qui ne laisse indifférents ni les plus jeunes enfants ni les grands adolescents venus te rencontrer. C'est aussi d'une certaine manière ta « philosophie de vie » que tu réussis si souvent à bien faire passer.

Merci donc infiniment, cher Paul, pour avoir été vraiment « présent » chaque fois que nous te le demandions. Merci pour cette joie de vivre et pour l'humour que tu as su conserver contre vents et marées, même au plus noir de la nuit, comme tu le racontes d'ailleurs toujours pudiquement. En écoutant le récit si dramatique de ta famille viennoise et la fin si brutale de ta propre enfance, on a tant besoin de cet humour et de ce

petit brin d'espoir. C'est ce message d'espoir, je pense, qu'apprécient particulièrement ceux et celles qui ont eu la chance de te rencontrer.

En écrivant ces quelques mots je pense en particulier à ces Allemands adultes venus au Mémorial il y a plusieurs années. Je me souviens très bien qu'ils étaient littéralement stupéfaits – le mot n'est pas trop fort – d'entendre quelqu'un comme toi, si aimable, si amusant, si cultivé, leur raconter un itinéraire aussi tragique, dans un allemand parfait, sans la moindre acrimonie et avec une si grande humanité. Ce témoignage, cette écoute, et ensuite cet échange étaient réconfortants. C'était, je l'avoue, une expérience marquante pour moi aussi. Ainsi, même après l'itinéraire dramatique qui t'avait conduit de Vienne à Revel, puis de Revel à Auschwitz-Birkenau, tu montrais qu'il était possible de se reconstruire et de s'inventer un futur, une vraie vie, riche et réussie. Pour ces Allemands, nés comme moi après la fin de la guerre, te rencontrer, t'écouter et te questionner, c'était vraiment un moment intense et presque impossible à oublier. Merci donc pour ce témoignage de vie et merci aussi pour cette leçon d'optimisme et d'humanité que tu as réussi à partager avec nous.

Avec mes affectueuses pensées et bien à toi.

Claude Singer.

Cher monsieur,

Je voudrais vous remercier encore une fois pour avoir pris le temps de nous raconter votre histoire. Ce témoignage fut très important pour moi qui ai également perdu de la famille durant cette tragique période. Je pense que votre récit a eu un réel impact sur notre classe et même si cela ne s'est peut être pas vu sur mon visage, votre récit m'a énormément touché. Vous semblez être une personne extrêmement forte avec beaucoup de courage et la façon dont vous nous avez transmis votre histoire avec un tel détachement m'a bouleversée. Le fait de recevoir en face de moi une personne ayant survécu à cette tragédie me paraissait irréel. Je ne saurais comment vous expliquer à quel point vous et votre histoire m'avez impressionnée. Votre venue nous a été, à tous, très enrichissante et je vous en suis pleinement reconnaissante. Je vous souhaite une très belle continuation entouré de tout ceux qui vous sont chers. En vous promettant de veiller à ce que votre magnifique témoignage soit aussi bien transmis qu'il nous l'a été.

Fanny Chemla



P.S.: Je n'ai pas encore obtenu les photos que nous avions faites mais je vous les enverrai dès que possible.

Lettre de Fanny Chemla, élève de 3^e,
suite au témoignage de Paul Schaffer.

Christine Guillard

Samedi 1^{er} février 1997.

Monsieur,

Je viens de lire les premières feuilles
données par mes élèves afin que je vous les envoie.

Que dire après cela, sinon que le message
semble passé, que ce "morceau de vie" aura
sans doute servi à quelque chose.

Les fleurs de paix que mes élèves vous avaient
choisies se portent bien et dressent fièrement la
tête.

J'espère que vous n'avez pas été trop fatigué
par votre prestation et mon remerciement se
joint à celui de mes CM2 enthousiastes et
éclairés.

Christine Guillard.

P.S. Plusieurs de mes collègues m'ont dit avoir
regretté de ne pas être plus soumis au fond de ma
classe pour vous entendre. — ce ne sont pas ceux
qui me recommandaient la prudence... —

Lettre de Christine Guillard, maîtresse des écoles,
suite au témoignage de Paul Schaffer devant ses élèves de CM2,
1^{er} février 1997.

M^{me} Vaux Annie
 école A. de Musset
 28 rue Ernest Cognacq
 92300 - Levallois

Levallois le 2/07/08

Monsieur Schaffer

Cher Monsieur,

Vous trouverez ci-joint les lettres non expurgées, non corrigées, mais ô combien sincères, de mes élèves de CM2.

Il m'a tardé à vous les envoyer, car je souhaitais qu'ils affinent leur écriture, mais mes activités de fin d'année ne l'ont pas permis ; veuillez m'en excuser.

Votre venue, comme vous l'avez sûrement constaté, a permis un chaleureux échange entre adultes, dans la salle des maîtres.

Quant aux enfants, ils ont écouté un cours d'humanisme, et de l'humanité et de tolérance, malgré les terribles événements racontés, avec retenue.

Lettre de M^{me} Annie Vaux, maîtresse des écoles, suite au témoignage de Paul Schaffer devant ses élèves de CM2 de l'école primaire Alfred de Musset (Levallois, Hauts-de-Seine),
 2 juillet 2008.

Je vous remercie encore, pour les deux heures passées avec nous, et je souhaite que, l'an prochain, si vous le voulez bien, vous reveniez à l'école.

Nous préparerions plus profondément le sujet, en connaissance de votre discours et vos écrits.

Dans cette attente, Monsieur Schaffer, je vous souhaite une belle continuité dans votre action auprès des jeunes et un repos bien mérité. Avec mon respect et ma considération.

A. Vaux

des élèves de la classe de 7^{ème}
et Madame Malot
École Active Bilingue
123 Rue de la Pompe
75116 Paris

Monsieur Paul Schaffer.

Paris le 25 juin

Cher Monsieur,

Mes élèves et moi avons été très
heureux de vous accueillir dans notre
classe le lundi 21 juin 1999.

Mais nous avons apprécié votre manière à
la fois simple et directe de vous adresser
à nous, futurs adultes de l'an 2000.
Certains points obscurs de la dernière guerre
mondiale nous ont été révélés.

Nous avons été émus par votre
témoignage. Il est juste de savoir afin

que de telles atrocités ne se reproduisent
plus.

Pendant quelques heures de ce matin
de juin la « grande Histoire »,
est devenue par le biais de « notre
histoire vécue », notre « histoire », à
tous.

Avec nos remerciements respectueux



Je joins à cette lettre quelques témoi-
gnages d'enfants.

Encore Merci...

Lettre de
M^{me} Malot,
maîtresse des
écoles, suite
au témoignage
de Paul Schaffer
devant ses élèves
de 7^e (CM2) de
l'école internationale
bilingue EIB
Lamartine,
Paris XVI^e arr.,
25 juin 1999.

Monsieur
Paul SCHAFFER

Montmorency, janvier 2000

Cher Monsieur Schaffer,

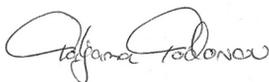
L'association Forum Unna et moi-même, nous vous présentons nos

*Meilleurs vœux de bonheur et de réussite pour cette année 2000 !
Une très bonne santé et beaucoup de joie !*

Nous tenons à vous remercier infiniment pour votre chaleureux accueil de l'automne dernier au Centre de Documentation Juive Contemporaine et aussi pour votre ouverture et large disponibilité à rencontrer notre groupe d'adultes provenant de l'Allemagne. Vos témoignages, toujours très enrichissants et émouvants, apportent une grande contribution à une meilleure compréhension de l'histoire, un travail sur le passé qui a pour but de parvenir à une société plus respectueuse et humaniste.

Un autre séjour de formation, organisé par l'association Forum Unna, est prévu pour fin mai 2000 et nous serions très heureux de vous rencontrer à nouveau. Je me permettrai de renouveler mon invitation à votre égard dans les semaines qui suivent.

En vous remerciant encore de votre aimable coopération je vous prie d'agréer, Monsieur Schaffer, l'expression de mes sentiments les plus chaleureux.



Tatjana TODOROV

Lettre de remerciement de Tatjana Todorov, membre de l'association Forum Unna, à Paul Schaffer pour son témoignage au Mémorial de la Shoah/CDJC devant ses membres venus d'Allemagne, Montmorency, janvier 2000.

Lettre des enseignants et messages des élèves de 1^{re} S5 du lycée André Malraux de Béthune (Pas-de-Calais)

*Lycée André Malraux
Béthune*

à Monsieur Schaffer Paul

Cher Monsieur,

Nous vous remercions d'avoir bien voulu contribuer à notre projet sur «La Mémoire et l'Histoire de la Déportation dans le Pas-de-Calais», en répondant à notre questionnaire, puis en rencontrant les élèves de Première le 27 janvier dernier.

Tous ont été particulièrement émus de cette rencontre avec des témoins. Ils ont parfois eu du mal à poser des questions, ne leur en voulez pas.

Nous vous adressons les premiers messages des élèves que nous avons reçus. Si vous souhaitez leur répondre collectivement, n'hésitez pas, nous imprimerons une suite au journal distribué le 27 janvier avec les messages des élèves et les vôtres.

En vous remerciant encore de l'intérêt que vous portez à notre projet,

Veillez agréer, Monsieur, l'expression de nos sentiments très respectueux.

*Pour l'équipe, enseignants et élèves
Corinne Desfachelle et Frédéric Ghesquier*

Le déporté qui nous a témoigné son histoire m'a beaucoup touché. Cela m'a fait un peu étrange de rencontrer cette personne en pensant à ce qu'elle a pu vivre, ressentir à cette époque. J'espère que de telles choses n'arriveront plus car je trouve vraiment inhumain et sans cœur de traiter des vies humaines de la sorte. Le témoignage de cet homme est vraiment horrrifiant, mais je le félicite pour le courage qu'il a eu à surmonter cette épreuve, car très peu de gens l'ont eu.

* * *

Merci d'avoir témoigné des atrocités d'un camp, afin que cela ne se reproduise pas. Cela nécessite beaucoup de courage.

* * *

Le témoignage de cette journée m'a permis de comprendre à quel point un homme peut être cruel envers ses semblables. Je vous remercie pour ce discours chaleureux qui nous a permis de repartir dans cette époque et de la vivre à travers vos yeux.

* * *

Après ce que l'on a entendu, on prend conscience de ce qu'ils ont vécu, tout le mal qui les a fait souffrir. Et on peut se demander comment des « monstres » pareils peuvent exister car pour avoir fait tant de misères il faut vraiment être hypocrite et sans cœur.

* * *

Je trouve que de faire ce qu'il a fait est une preuve de courage, car je ne pense pas que je pourrais raconter si j'avais vécu des moments d'horreur. Je me demande comment on peut croire encore en l'humanité quand on a vécu des moments horribles et affreux comme il a pu vivre.

M. Schaffer, votre conférence m'a ouvert les yeux sur ce que pouvait être cette triste période de l'histoire, j'espère que ce génocide ne se reproduira plus dans le futur. Je pense qu'il faut être vigilant face à la montée des partis d'extrême droite exposant des propos racistes.

* * *

J'ai trouvé cette matinée très intéressante. Nous avons appris beaucoup de choses sur la guerre, la déportation, les conditions de vie... Je remercie M. Schaffer d'être venu et je souhaiterais pouvoir le revoir une nouvelle fois pour une autre conférence.

* * *

C'était une journée très intéressante et inoubliable.

* * *

Grand merci de vous être déplacé depuis Paris, spécialement pour nous. Cette journée m'a été très bénéfique : mes questions personnelles ont été résolues. Pour une fois, on nous a parlé de ce thème dans une autre atmosphère que pédagogique. Mon seul souhait est que l'on n'oublie jamais cette période pour que l'on ne fasse plus la même erreur. Continuez à informer la jeune population...

* * *

Ce témoignage m'a permis de réaliser que l'histoire n'est pas si lointaine.

* * *

Cette journée de conférence a été très instructive. Elle m'a permis de voir les événements de la Seconde Guerre mondiale différemment et de m'apporter plus de précision sur ce que je connaissais déjà. J'espère que

de tels crimes ne se reproduiront jamais. J'aimerais avoir une conférence en terminale, pour avoir d'autres témoignages.

* * *

Il y a quelques années je suis allée visiter un camp de concentration. Il y avait un four crématoire et des chambres à gaz, c'était horrible. Je me rends un peu plus compte de l'horreur que vous avez vécue. Il vous fallait une grande force de caractère pour rester en vie et pour vous évader. Bravo. Je pense que le film Nuit et Brouillard ne retrace pas vraiment l'« histoire » des déportés tels que vous. Mais on peut quand même s'imaginer ce que devait être l'enfer. Mon arrière-grand-père a été déporté pendant cette guerre et il est mort dans un camp de concentration. C'est très intéressant ce que vous faites pour que cette guerre ne tombe pas dans l'oubli. Merci!

* * *

Trois heures instructives et intéressantes. J'ai apprécié la clarté des propos. Il faut être relativement fort, intérieurement, pour pouvoir s'exprimer de cette façon, surtout quand on connaît les différents traitements qui ont été infligés. C'est émouvant et réconfortant quand on sait que ce M. Schaffer a, par la suite, très bien rempli sa vie. On ne pouvait que lui souhaiter toute la réussite possible. On nous a bien expliqué et fait comprendre l'importance que notre génération et les générations futures pouvaient avoir aujourd'hui.

* * *

Je pense que de parler des événements qui ont eu lieu pendant la guerre avec une personne qui les a vécus est une grande chance qui ne se représentera peut-être plus. C'est pourquoi il était important de venir témoigner au lycée, et je pense me souvenir longtemps de cette conférence.

* * *

Cette journée sur la déportation m'a apporté quelque chose de nouveau, car je ne savais pas très bien ce qui se passait dans ces camps. J'ai ressenti une intense émotion sur les conditions de vie de ces déportés. Je remercie M. Schaffer d'être venu spécialement de Paris pour nous et je lui en suis reconnaissant.

* * *

C'était très impressionnant de se retrouver face à un déporté surtout quand on sait ce qu'il a vécu. L'initiative de procéder à de telles rencontres au lycée dans un but éducatif est très bonne.

* * *

Très impressionné par la rencontre d'un des anciens déportés, je voudrais vous adresser mes sentiments : j'étais très intéressé par la discussion, même si le confort n'était pas là, mais l'histoire qu'a vécue M. Schaffer est rare et reste marquée longtemps et même toujours en lui. Merci de nous avoir éclairés sur cette guerre très méconnue encore pour nous et merci de nous accorder un peu de votre temps.

* * *

Les trois heures que vous nous avez apportées ont été instructives pour nous qui ne connaissions pas très bien ce qui s'était passé à cette période.

* * *

Cette journée nous a permis de mieux nous rendre compte de la souffrance et des conditions de vie que vous avez dû subir. Cela pourra nous permettre de ne pas provoquer d'erreur dans le futur!

* * *

Le témoignage m'a beaucoup touché, et je suis très content d'avoir parlé de ce sujet afin de me rendre compte des conséquences de cette guerre. La guerre n'est plus un fait historique, mais un fait qui ne doit plus se reproduire dans l'avenir. C'est vrai qu'aujourd'hui des systèmes politiques peuvent provoquer cette situation (FN), mais grâce à ce témoignage, on a les idées plus claires afin d'éviter une nouvelle guerre.

* * *

Le témoignage apporté par ce déporté victime de ces atrocités a été très percutant, portant à réflexion, notamment sur la bêtise et la bestialité humaine. Il nous a permis de nous rendre compte, par le biais de cette victime, de cette histoire vécue. Ces explications nous ont permis de vivre presque réellement les expériences de certaines personnes. On a pu s'imaginer, beaucoup plus facilement que par certains moyens, la tragédie de ces personnes. Cette journée fut très enrichissante.

Messages d'élèves de 3^e à Paul Schaffer

Maryse

Merci de nous avoir accueillis pour nous raconter votre vie de déporté pendant la Seconde Guerre mondiale. Je vous remercie aussi d'avoir témoigné, afin de transmettre le souvenir des camps et les souffrances que vous avez endurées, non seulement à nous, mais aussi aux générations futures. Votre intervention est primordiale pour se souvenir de cette époque, ne pas oublier. Mais au-delà de cet aspect, vous nous avez amenés à réfléchir sur notre situation actuelle et à nous apercevoir que, comme pour Hitler dans les années 30, le danger n'est jamais loin.

* * *

Kamel

Nous, les élèves que vous avez reçus le vendredi 23 janvier 2009, nous vous remercions de nous avoir accordé du temps et de nous avoir raconté des choses difficiles qui ont marqué votre vie et qui vous ont fait souffrir. Nous, élèves de Paul Éluard, apprécions pleinement votre discours plein d'espoir et de désespoir. Merci de nous avoir transmis votre histoire pour plus tard en faire des témoignages qui seront transmis à nos enfants. Votre parcours rentrera dans l'Histoire et dans nos mémoires. Grâce à vous le racisme ne sera plus qu'un mauvais souvenir. Que la haine disparaisse pour toujours !

* * *

Amelle

M. Schaffer, tout d'abord, je voudrais vous remercier de nous avoir témoigné votre vie. Nous savons que ce sont des événements douloureux de l'Histoire et de votre vie, qui ne sont pas faciles à évoquer. J'ai trouvé votre témoignage très émouvant. Il restera gravé dans ma mémoire et j'essayerai de le transmettre aux générations futures. Nous avons

eu une chance énorme de vous rencontrer. Merci encore ! Nous ne vous oublierons jamais.

* * *

Vang-Si

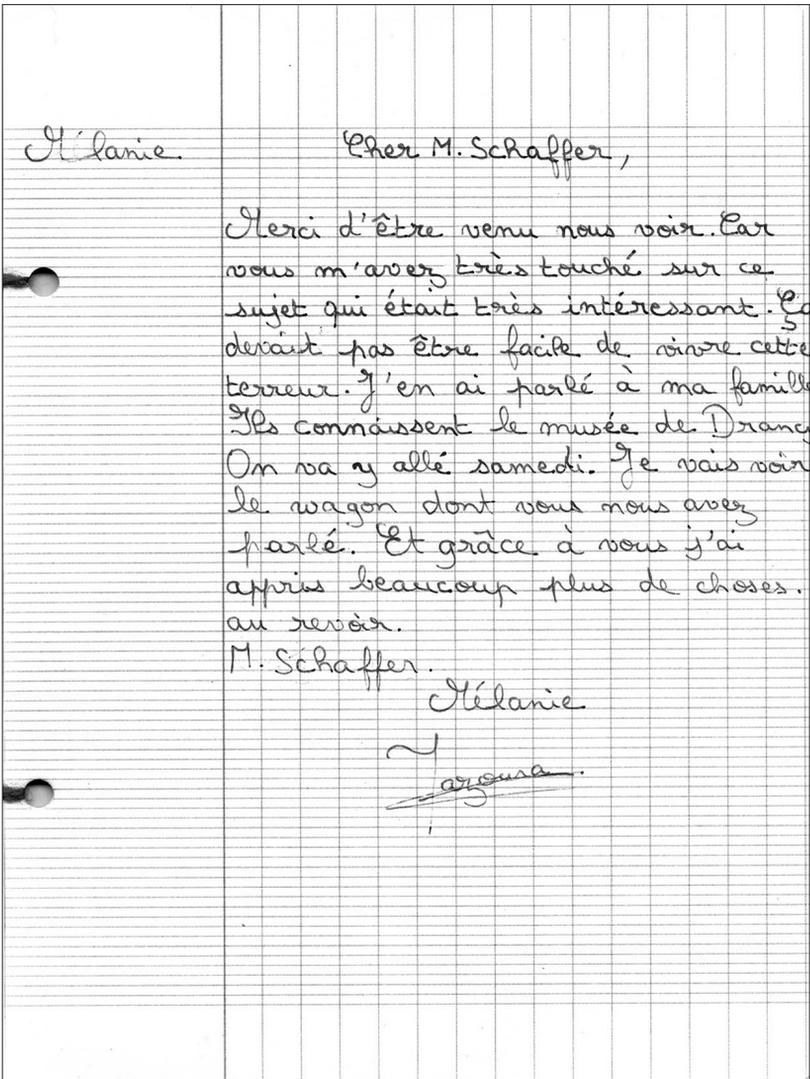
Si je ne pouvais écrire, je serais muet, condamné à la violence dans la dictature du secret, subjugué par tous ces sentiments sans mots, je m'effacerais comme une mer sans eau. Ma vie ne serait pas la même, car si j'avais vécu cette période, j'aurais pu perdre la miennne. Vos instants de bonheur n'étaient que des éclipses lorsqu'ils n'étaient pas des ellipses. Alors j'écris dans l'urgence, comme si ma vie en dépendait. J'aurais continué même sous les sirènes, j'aurais écrit par instinct, par survie afin de supporter ma vie. Trop de mal pour oublier, alors j'écris pour qu'on ne laisse jamais s'effacer le martyr des âmes.

* * *

Jimmy

Pour vous Monsieur Schaffer qui avez vécu la «Nuit de Cristal», qui êtes un survivant de cette grande guerre. Je vous dis un grand merci, merci d'avoir été là pour nous, merci de nous avoir raconté votre histoire. J'ai énormément de compassion pour vous, ça doit être très dur de tenir, de vouloir résister, de se battre, même avec tout ce que vous avez enduré, vous gardez la tête haute. C'est avec une douleur intérieure que vous ne nous montrez pas, que vous nous racontez votre vie. Merci M. Schaffer.

Lettres et dessins d'enfants de CM2



Lettre de Mélanie.



← C'est moi!

Levallois le 29 juin 2009

Cher Monsieur Schaffer,

J'ai été très touché par votre histoire à cause de vos explications et de votre gentillesse. Vous êtes un homme courageux et je vous respecte comme si vous étiez de ma famille. Je suis vraiment désolé pour votre famille et j'espère que vous n'êtes pas très triste parce que votre famille dans le ciel est fière de vous.

Je suis juif, mais mon popi et ma mami viennent d'Algérie et ils ne sont pas allés dans les camps. Je suis allé dimanche dernier au Memorial de la Shoah et je vous ai vu sur le mur des déportés... Je ne vous oublierai jamais. Merci et bonne continuation!

Jérémy Guez



Lettre de Jérémy Guez, Levallois, 29 juin 2009.

Levallois, le 29/06/09

Bonjour Mr. Schaffer,

Le récit de votre vie m'a beaucoup touchée, votre récit est vraiment ignoble, inhumain. Au fond de moi, j'ai senti qu'Hitler et les personnes qui travaillaient pour lui étaient vraiment des personnes qui ne méritaient pas de vivre. Je trouve que vous avez fait preuve de beaucoup de courage. Vous êtes vraiment quelqu'un de super, courageuse, honorable. Le récit de votre vie, je le raconterai pour que beaucoup de gens se rendent compte qu'il y a des gens qui sont vraiment horribles et qui pensent qu'il existe des "races" alors que toutes ces "races" n'existent pas. Quel que soit notre religion, notre couleur de peau, nous sommes tous des humains. Je pense que si j'étais allée dans des camps, je me serais laissée mourir. Alors que vous, vous avez cru à votre libération, à votre fuite jusqu'au bout. Et vous avez eu raison. Votre récit, il restera toute ma vie dans ma tête. Et je compte le raconter au plus grand nombre de gens.

Quand vous raconterez votre histoire, on s'y croyait vraiment, on avait l'impression d'être vraiment dans les camps.

Je vous remercie de votre visite.

Au revoir.

Victoire Huruguen CM2

Lettre de Victoire Huruguen, Levallois, 29 juin 2009.

jeudi 8 février
2001

Bonjour

Nous n'aurions pu espérer l'illustration plus vivante de ce que fut la guerre.

Votre témoignage a confirmé ce que nous imaginions d'après nos leçons, des photos, et surtout d'après nos proches, nos grands-parents.

Nous connaissons tous quelqu'un qui nous a parlé de cette guerre. Mais personne ne l'a fait avec autant de persuasion que vous. Car ce n'est pas seulement la guerre que vous nous avez racontée : vous nous avez livré votre vie.

Marion Lévy

Pendant que vous nous parliez de tout ce qui vous est arrivé, certains ont pleuré.

Laury Oung

Nous sommes plus particulièrement touchés par le geste que vous avez fait en voulant bien dévoiler une période de votre vie qui a dû être très difficile à surmonter. Cela nous a beaucoup émus

Pierre - Antoine

Lettre de Marion Lévy, Laury Oung et Pierre-Antoine, 8 février 2001.

Cher monsieur,

J'ai écouté avec attention le récit de votre histoire. Elle pouvait écho aux livres que nous avons étudiés avec

Mme Fontamille, notre professeur de français :

- Si c'est un homme (Primo Levi)
- Le sac de billes (Joseph Joffo)
- L'ami retrouvé (Fried Uhlmann)

Mais cette fois, nous avons devant nous un rescapé vivant des camps de concentrations nazis. C'était émouvant !

Comme Primo Levi vous m'êtes qu'un numéro et vous avez souffert de cette entreprise de déshumanisation.

J'imagine que votre témoignage a pour but d'entretenir la mémoire de cette tragédie.

Personnellement, j'ai été touchée car je suis très attachée à lutter contre les discriminations. Je vous remercie de nous avoir rappelé que des régimes politiques intolérants peuvent anéantir des groupes humains sous prétexte qu'ils sont différents.

En vous remerciant pour votre intervention je vous prie d'acquiescer, Monsieur, l'expression de mes respectueux sentiments.

Safia

Lettre de Safia.

<p>Harouna</p>	<p>M. Schaffer tout d'abord merci, merci beaucoup. J'ai bien aimé votre prestation, sur ce que vous avez dit moi en tout cas ça m'a montré que dans le monde il n'y avait pas encore la liberté et que cela doit être mondial. Cela prouve qu'avant nous n'étions pas égaux et qu'on soit vert, bleu, jaune, noir nous devons être égaux. Continuez et votre message sera transmis.</p> <p>Bonne continuation</p> <p>Harouna</p> <p>BRavo</p>
----------------	---

Lettre de Harouna.

Bonjour M. Schaffer,

Merci d'être venue pour nous
raconter votre histoire.

Ça a troublé quelques enfants.
Mais j'ai très bien ressenti ce
que vous avez vécu. J'en ai parlé
avec mes parents et ils ont dit :
c'est très bien que quelqu'un soit
venue à l'école.

Bonne soirée.

C'était très intéressant.

Emma

Lettre d'Emma.

M. Schaffer,

Votre histoire vendredi était très intéressante, même si elle fut horrible. Certains enfants ont été troublés mais pas tous, cela nous rassure encore plus de ce qui s'est passé.

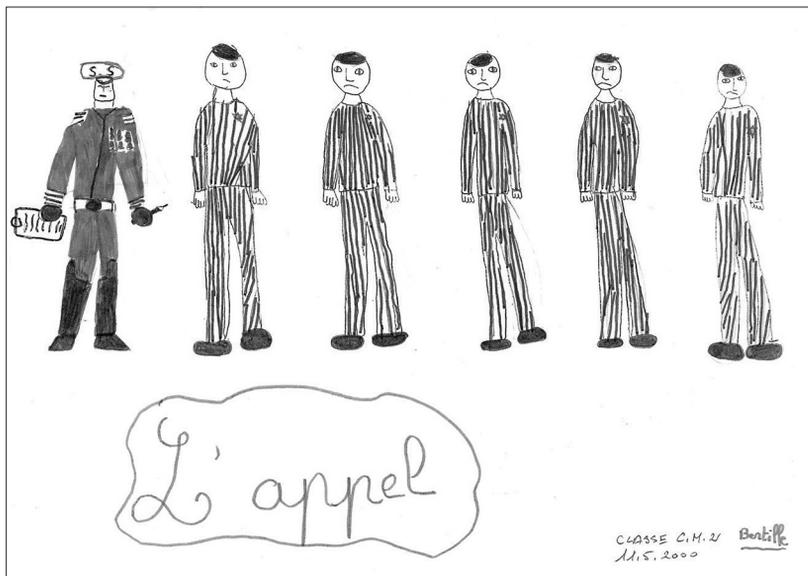
Au revoir,

Romain.

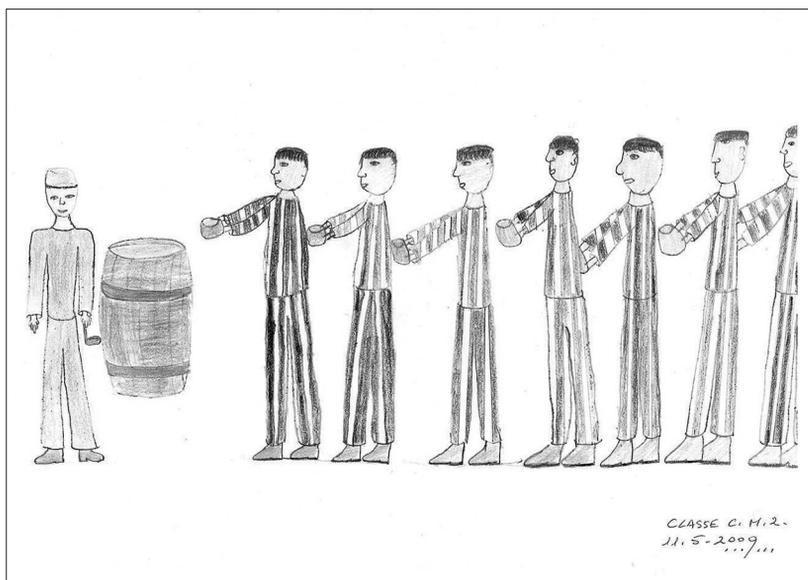
Lettre de Romain.



« Pour Monsieur Schaffer. »



Dessin « L'appel », classe de CM2, 11 mai 2000.

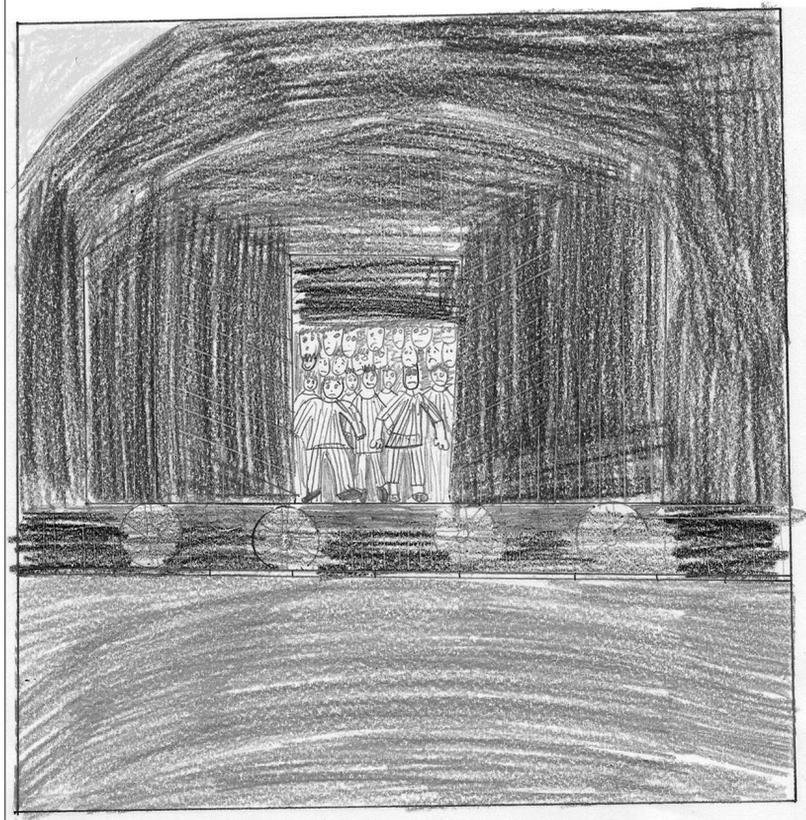


Dessin, la distribution de la soupe, classe de CM2, 11 mai 2000.

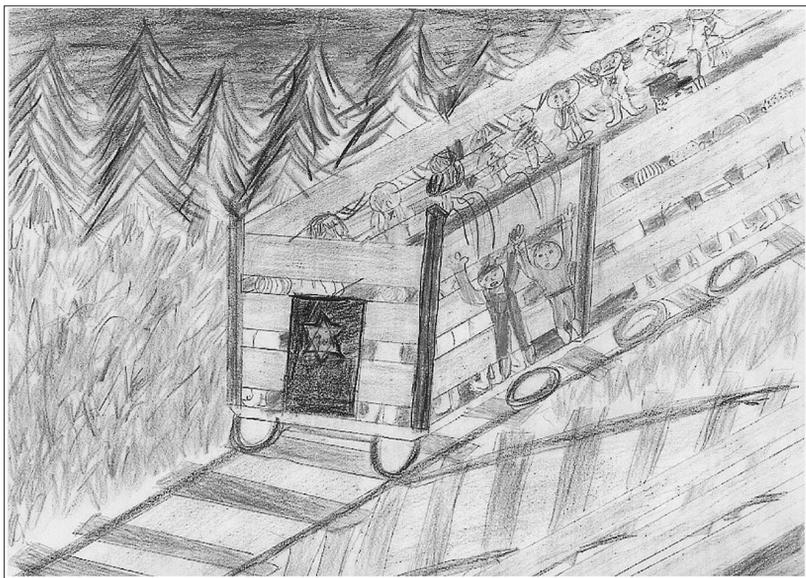
à Mr. Schaffer.

Votre récit fut raconté avec une telle ambiance que à chaque mot on se croyait vraiment pendant la guerre, on se rendait compte au fur et à mesure que les hommes ont commis toutes ces atrocités. Continuer à faire des guerres c'est continuer à semer le chaos.

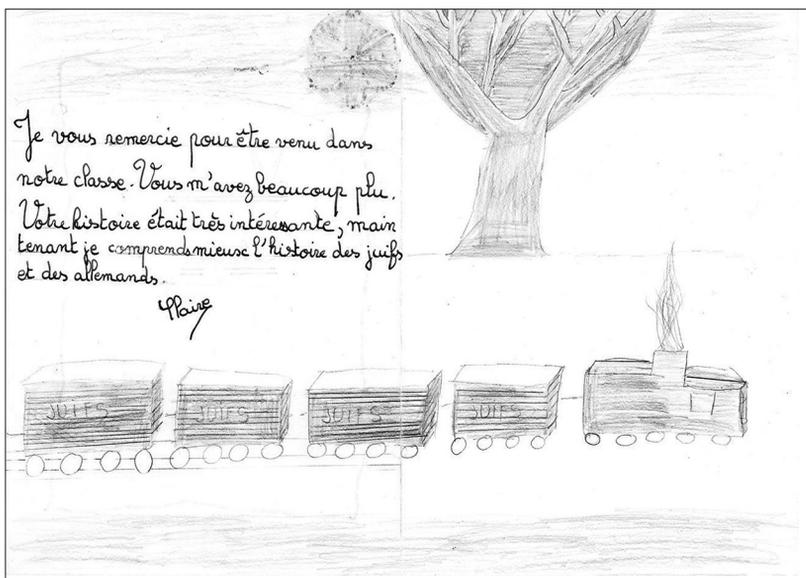
Hermine



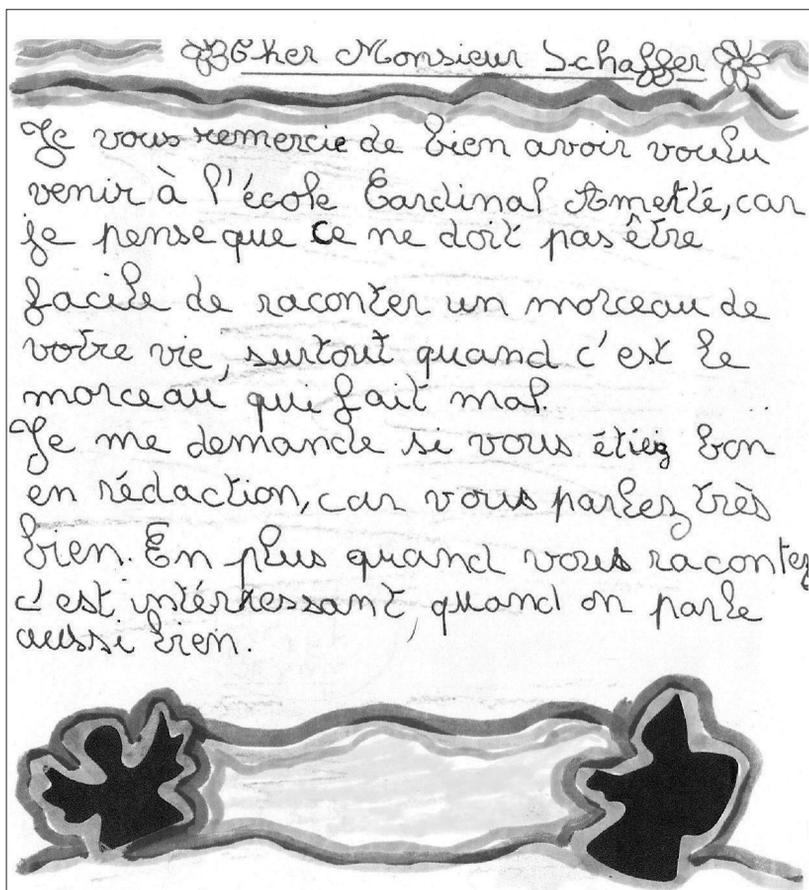
Lettre et dessin d'Hermine.



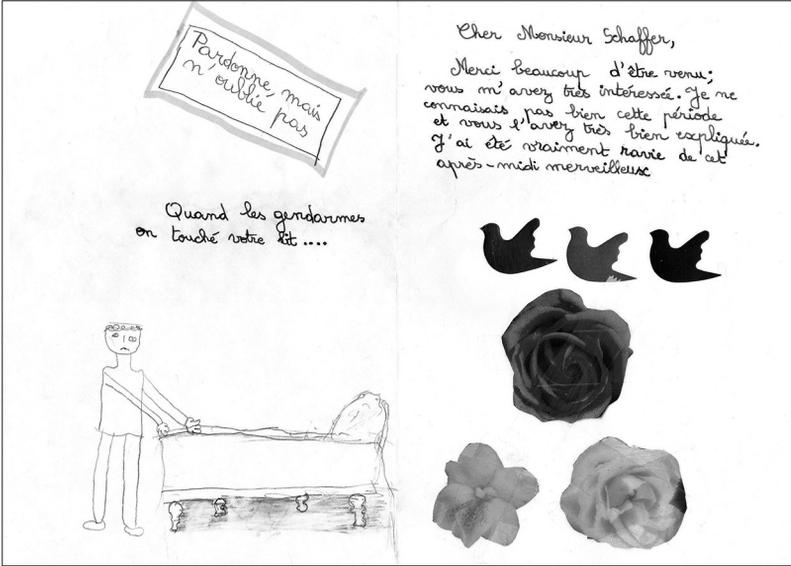
Dessin, l'évasion du convoi de Paul Schaffer et Zev.



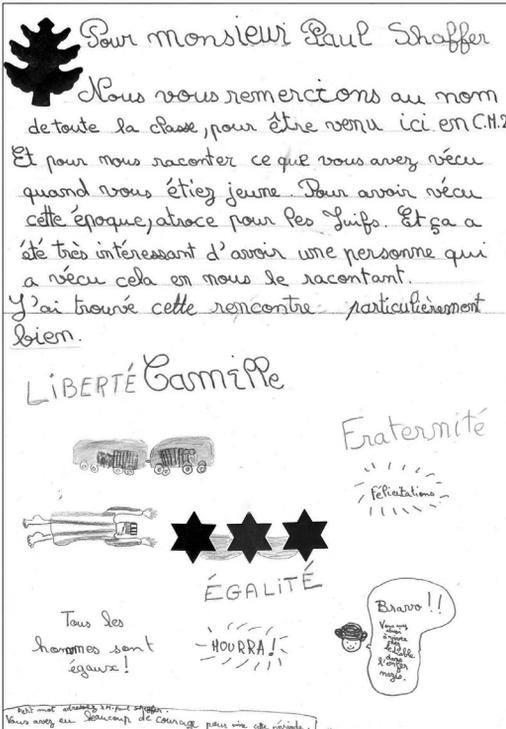
Lettre et dessin de Claire.



Lettre et dessin d'élève de l'école primaire Cardinal-Amette,
Paris XV^e arr.



Lettre et dessin d'une élève.



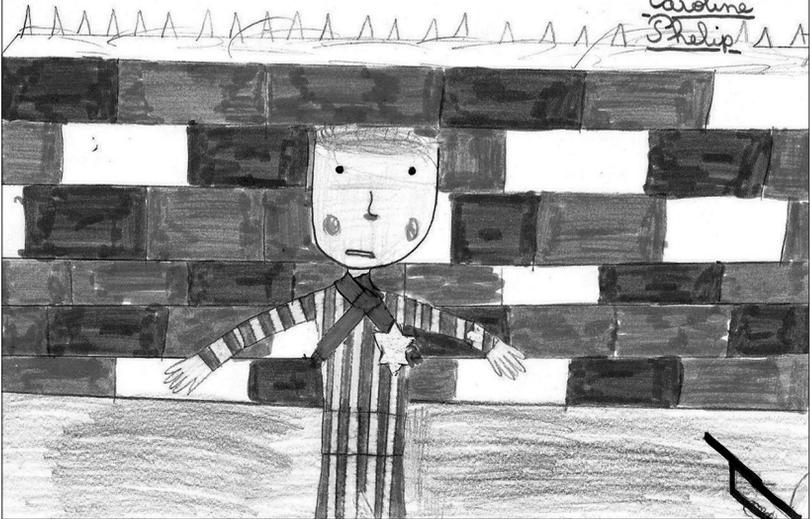
Lettre et dessins
d'une classe de CM2.

Levallois, le 29/06/09

Cher Monsieur Schaffer

Grâce à vous je suis convaincue que certains hommes font subir à d'autres d'horribles souffrances. Je suis très heureuse que vous nous ayez raconté votre histoire, elle est très courageuse. Je penserais à votre vie tout le temps et je la raconterais à mes enfants. Merci,

Caroline
Phelip



Lettre et dessin de Caroline Phelip, Levallois, 29 juin 2009.

Article de presse sur Paul Schaffer

40

Actualité Juive

Mémoire

TÉMOIGNAGE

Une rencontre porteuse d'espoir pour Paul Schaffer

En juin dernier, 90 élèves de CM2 de

l'école primaire de Levallois-Perret ont recueilli le témoignage de Paul Schaffer, président du CFYV, survivant d'Auschwitz, répondant ainsi au souhait de « leurs quatre enseignants ayant à cœur d'apprendre à ces mêmes enfants la force de l'humanité face à la barbarie... »



C'est devant un jeune public très attentif que Paul Schaffer, né le 27 novembre 1924 à Vienne, est revenu sur son parcours

qui l'a conduit à l'âge de 14 ans à fuir l'Autriche, avec ses parents et sa sœur, après « la Nuit de Cristal », pour gagner la Belgique, puis le Sud-Ouest de la France, à Revel. De là, les Schaffer furent envoyés au camp d'Agde en 1941, avant d'y revenir pour y être assignés à résidence jusqu'à la rafle du 26 août 1942 qui expédia Paul, sa mère et sa sœur au camp de Noé, puis à Drancy, et enfin à Auschwitz le 4 septembre, par le convoi 28.

Comme l'écrit Paul Schaffer : « Dès le début de mon intervention, j'ai fait attention à pon-

cler mon récit de précisions historiques pour aider les enfants à se repérer. En outre, je leur ai décrit avec une infinie pudeur le premier traumatisme de l'arrestation par des gendarmes français, puis l'enfermement dans les camps de notre pays et l'indicible des convois vers les camps de la mort, jusqu'aux conditions de mon évvasion au cours des Marches de la Mort de janvier 1945. Les enfants ont regardé avec beaucoup d'attention les photos que j'ai fait circuler, notamment celle d'un wagon de déportation de Drancy vers Auschwitz, et celle des déportés au travail dans l'usine Siemens rattachée au camp de Bobrek, dépendant d'Auschwitz. Enfin, j'ai eu mon intervention par la lecture de la lettre de Monseigneur Saliège, Archevêque de Toulouse, nommé Juste parmi les Nations, dont l'appel courageux en août 1942 en appelait à la raison, en refusant la violence perpétrée contre les familles juives. »

Si cette intervention a été si parfaitement réussie précise Paul Schaffer, c'est que les enfants connaissaient déjà une partie de son parcours, les enseignants ayant passé beaucoup de

temps à préparer sa venue, notamment en lisant des extraits de son ouvrage : « Le soleil voilé » paru aux éditions des écrivains, et une partie de son témoignage puisé dans « le jour d'après, douze témoins de la libération des camps » de Karine Habif, publié aux éditions Banon.

Les questions ont été nombreuses, et ont fait l'objet d'un livret collectif que les enseignants remettent à Paul, composé de plus de 20 questions rédigées par les enfants, ce qui ne manquera pas d'émuouvoir ce dernier.

Comme le souligne Paul Schaffer : « Ces témoignages d'enfants démontrent une maturité si forte et une sensibilité si poignante que l'un des enseignants les a qualifiés de « retentissements d'enfants. » Lesquels ont été porteurs d'espoir grâce aux maîtres à l'origine de cette rencontre rendue magique, des enseignants conscients et soucieux de recueillir absolument les témoignages de ce passé si sombre pour lutter contre le risque du retour éventuel de la barbarie... » ●

CLAUDE BOCHURBERG

Article « Une rencontre porteuse d'espoir pour Paul Schaffer », de Claude Bochurberg, *Actualité juive*.

Orléans → Quartiers Centre

BOURGOGNE ■ De la nuit de Cristal à Auschwitz : le témoignage poignant d'un survivant

Paul Schaffer, mémoire militante

Né en Autriche en 1924, Paul Schaffer est venu livrer, mardi, son témoignage poignant de survivant. Face à lui, dans les locaux du Cercil, des collégiens captifs.

Paul Schaffer, président d'honneur de Yad Vashem France, est également membre de la Fondation pour la Mémoire de la Shoah. Mardi après-midi, il était à Orléans. Invité dans le cadre des mardis du Cercil, il a raconté son incroyable traversée de l'Europe, guidée par la fuite et la déportation, à 80 collégiens de la Ferté-Saint-Aubin.

Savoir, pour ne pas refaire les mêmes erreurs

« La connaissance de l'histoire permet d'éviter les erreurs que ma génération ou celle qui m'a précédé ont commises par ignorance », explique Paul Schaffer d'une voix douce, dans laquelle on peut encore discerner un fond d'accent autrichien.

« Je ne suis pas là pour faire pleurer sur l'histoire des Juifs mais pour favoriser votre compréhension, attirer votre attention et éveiller votre réflexion sur ce qu'il faut faire pour éviter que cela ne se repro-



TRANSMISSION. Après son témoignage, Paul Schaffer prend de bonne grâce le temps de répondre à toutes les interrogations.

duire. » Car Paul Schaffer est un survivant, l'un de ces rares qui, grâce à une santé de fer, une capacité d'adaptation et une volonté sans faille de ne pas abdicuer, ont réussi à rentrer des camps de la mort où ils ont été déportés.

Né dans l'Autriche des années 20, il voit l'arrivée d'Hitler au pouvoir en Allemagne en 33, l'annexion de l'Autriche où derechef se mettent en place les

lois antisémites et racistes.

Il observe de loin l'incapacité des démocraties, réunies pour la Conférence d'Évian en juillet 1938, à trouver une solution pour venir en aide aux Juifs allemands et autrichiens.

Arrêté en août 1942

Puis vient la Nuit de Cristal, qui vit, sur tout le territoire du Reich, l'assas-

sinat et l'arrestation de Juifs, la destruction des synagogues, de boutiques... Fuyant Vienne, la famille Schaffer arrive, après la Belgique, en France, à Revel, près de Toulouse. Arrêtés en août 1942, ils sont déportés à Auschwitz.

« Nous avions fait confiance à la France, mais l'État français, à cette époque, n'avait rien à voir avec la République. Vichy

s'était totalement aligné sur l'Allemagne, notamment en matière de racisme et d'antisémitisme. »

Il sera le seul à rentrer des camps. Sa reconstruction passera par le témoignage, sans cesse renouvelé, de cette page de son histoire. Tout cela « avec l'espoir secret que ce que je raconte aujourd'hui puisse servir aux jeunes que vous êtes à construire votre avenir. » ■

Article « Paul Schaffer, mémoire militante »,
La République du Centre, 23 février 2012.

envers ceux qui étaient pourtant ses bourreaux. C'est dans cet esprit qu'il a écrit *Le soleil voilé*.

Né en 1924, cet Autrichien d'origine est président honoraire du Comité français pour Yad Vashem-France (Mémorial des victimes de la Shoah et des Justes à Jérusalem). Paul Schaffer a installé son « antre » dans un immeuble niché au cœur de Paris. Un petit bureau où il a amassé durant des décennies des documents sur la Shoah. Sur la porte, une citation modifiée de Platon donne le ton : « Que nul n'entre ici s'il n'est pas fidèle à la mémoire »...

L'Aisne : Pourquoi avoir attendu soixante années pour écrire ce livre sur sa déportation ?

Paul Schaffer : En réalité, j'ai livré mes premiers témoignages dès 1980 lors de l'apparition du négationnisme. La population a tardé à s'intéresser à la déportation. Elle n'était pas prête à entendre l'horrible vérité : l'assassinat par le gaz de milliers de Juifs. Il est vrai que chacun avait vécu la guerre et avait eu son lot de souffrances. Depuis 25 ans l'intérêt d'écouter les déportés n'a cessé de croître. La nouvelle génération est plus ouverte que celle qui a assisté à ce désastre.

L'A : Qu'est-ce qui vous a le plus marqué à Auschwitz ?

P.S. : Sans hésitation, le comportement des Nazis, leur façon d'humilier les Juifs. Ils nous ont détruits moralement avant de nous détruire physiquement. Ces crimes étaient légaux. L'assassinat échappait à des lois qui nous paraissaient pourtant incontournables. Nous étions en permanence en situation de basculer de la vie à la mort.

L'A : À quel moment avez-vous pris conscience de l'ampleur de l'horreur des camps ?

P.S. : Au bout d'un an de travaux forcé dans des camps satellites d'Auschwitz, à mon arrivé à Birkenau. Saisi par une odeur épouvantable, voyant une fumée sortant des cheminées, j'ai demandé à un déporté plus ancien ce que l'on fabriquait dans

ces usines. Il m'a répondu avec une voix éteinte que les Juifs entraient par la porte et ressortaient en fumé par ces cheminées...

C'était un système machiavélique, nous ignorions jusqu'alors la méthode de mise à mort. Tout était fait pour cacher la vérité : les Allemands demandaient de bien accrocher les vêtements avant une douche afin de les retrouver en sortant pour se rendre au camp de travail.

L'A : Dans la préface de votre livre Simone Veil écrit à propos des survivants des camps : « Leur douloureux passé n'a cessé de les hanter. » Qu'en est-il pour vous ?

P.S. : Je préfère parler de « mémoire » plutôt que de « hantise ». Cela ne m'a pas empêché d'avancer et me reconstruire. Nous avons cru quitter Auschwitz mais nous y sommes toujours : il n'y a pas un jour où je ne suis pas confronté pour une raison ou une autre, à cette période douloureuse de ma vie.

Paul Schaffer a témoigné début 2012 devant les élèves de Soissons avant de recevoir la médaille d'Honneur de la Ville.

L'A : Pourquoi avoir intégré autant d'anecdotes et de photographies très personnelles dans votre livre ?

P.S. : Je voulais montrer que j'étais un enfant comme tous les autres. Toutes les histoires que je raconte sur mon enfance ont eu une influence sur mon comportement. Ces expériences ont convergé pour construire l'individu que je suis et ont joué un rôle dans ma survie.

L'A : Pensez-vous que l'Humanité a tiré toutes les leçons de cette pénible période historique ?

P.S. : Hélas non. Au point où je me demande si nous avons su expliquer aux générations actuelles les horreurs que nous avons vécues afin qu'elles ne puissent pas se reproduire. Nous n'avons pas réussi à éradiquer la haine qui prend racine dans le quotidien et qui a conduit à l'in vraisemblable. J'appelle à la vigilance pour ne pas reproduire les erreurs qui ont conduit à la Shoah.

PDG dans l'Aisne : déjà 50 ans !

À son retour en France en 1945, Paul Schaffer a repris le chemin de l'école qu'il avait quittée à 14 ans. Il a intégré l'Institut électrotechnique de Toulouse avant de démarrer une courte carrière d'enseignant. Sa vie professionnelle a alors pris un virage radical. Il s'est associé au propriétaire des établissements Viquel, une petite entreprise artisanale parisienne.

En 1955, l'activité s'est étendue à la fabrication de produits en PVC et polypropylène d'articles scolaires, (classeurs, trousse, protège-cahiers, etc.).

À cette époque, la décentralisation de Paris permettait d'obtenir un prêt d'État. C'est en mars 1962 que l'entreprise s'est installée à 100 kilomètres de Paris, à Oulchy-le-Château. «J'ai fait de cette entreprise, vouée à disparaître, une entreprise industrielle qui existe encore aujourd'hui.» Spécialisée dans la transformation de matière plastique, cette société s'est attachée à être à la pointe de la modernité. J'avais fait construire une tour de stockage gérée par informatique, à cette époque c'était la seule entreprise dans notre domaine à utiliser l'informatique.

Paul Schaffer a été nommé chevalier dans l'ordre national du Mérite pour son travail dans l'Aisne. En trente années, l'usine est passée de 750 à 1 600 mètres carrés de bâtiment construit, et de 30 à 300 salariés.

À lire

Mêlant son histoire personnelle à la grande Histoire, Paul Schaffer relate l'enchaînement des événements qui a abouti à l'assassinat légal des Juifs d'Europe : l'échec de la conférence d'Évian en juillet 1938, l'annexion du pays par Hitler, etc. Avec à chaque fois des conséquences sur sa propre existence. La famille Schaffer fuit l'Autriche le 27 novembre 1938 après la Nuit de Cristal en Autriche pour se réfugier en Belgique avant de partir pour la France le 10 mai 1940.

Les Schaffer aboutissent à Revel (Haute-Garonne). Paul y vit des jours heureux. Il découvre la campagne et les joies de la ferme... mais la guerre le rattrape. Le 26 août 1942, il est arrêté, avec ses parents et sa sœur, par des gendarmes français. Il relate ensuite son passage dans les camps du Sud-Ouest, sa transition par Drancy «l'antichambre de la mort», sans son père intransportable, puis sa déportation vers Auschwitz. Il vit alors un second drame : la séparation d'avec sa mère et sa sœur à leur arrivée à quelques kilomètres d'Auschwitz. Il ne les reverra plus.

Il survivra trois années, d'août 1942 à janvier 1945. Sans entrer dans les détails il évoque les souffrances physiques et morales, la déshumanisation, la peur, la faim, le froid, mais aussi de belles rencontres, comme avec Simone Veil en 1944.

Le 18 janvier 1945, les camps d'Auschwitz sont évacués. Après la «marche de la mort», Paul saute d'un train et s'évade avec un ami. Ils réussiront à se cacher dans une forêt et à survivre. Paul sera ensuite rapatrié en France en avril 1945. Il est alors confronté à une autre lutte : se réintégrer et reprendre des études. «Je voulais montrer aux jeunes comment on peut se sortir d'une situation désespérée si on fait des efforts et si on a la volonté de réussir», conclut l'auteur.

Au fil des pages, le lecteur découvre le parcours d'un ado devenu précocement adulte et plongé dans la folie de la guerre. Chacun est entraîné sur le terrain de la réflexion quant au devoir de désobéissance, la lutte contre les négationnistes par le témoignage, la difficile acceptation de la folie humaine, ... Pour faire comprendre l'incompréhensible et tout faire pour que la Shoah ne tombe dans l'oubli.



Remise des insignes d'officier de l'ordre national du Mérite
à Paul Schaffer par le général Michel Darmon
en présence de M^{me} Simone Veil, 30 janvier 2008.

Discours

Discours de remise des insignes de chevalier de l'ordre des Palmes académiques à Paul Schaffer, 25 août 2010

Décorer Paul Schaffer n'est pas une tâche aisée. Seule la chaude amitié dont il m'honore et qui m'est si précieuse me donne la joie de le décorer. En effet, Paul fait partie d'une infime minorité de personnes qui ne sont jamais honorées mais qui honorent toujours les distinctions qu'ils reçoivent quel que soit la couleur du ruban.

Il convient que je m'explique sur ce préambule qui est tout sauf convenu. Paul, tu es pour moi, pour Jacky, pour toute ta famille et tes plus proches amis un homme substantiel. Le mot est de Gracian, un des plus grands penseurs espagnols du XVII^e siècle, et je soupçonne qu'il pensait à toi lorsqu'il a défini cet homme supérieur.

Selon Gracian, on ne naît pas homme, et tous ceux qui paraissent être des hommes ne le sont pas forcément. On le devient. Un homme forge son humanité avec l'aide de deux armes : la lucide et l'immédiate perception de l'occasion et le courage de la mettre à profit.

Tu es ici ce soir Paul parce que tu t'es toujours battu. Ta mère t'a fait naître, mais tu t'es redonné la vie dans les circonstances que tu relates dans ton livre. Dans ce lieu que les nazis appelaient l'anus du monde, tu as saisi l'occasion avec une stupéfiante maturité pour un tout jeune homme. Tu as quitté ta mère, tu t'es présenté comme tourneur alors que tu ignorais tout de ce métier. Plus tard, après avoir fait la «marche de la mort» en aidant ton prochain, tu as sauté d'un train d'hommes résignés, appréciant en un éclair l'opportunité de ces choix vitaux. Tu as survécu, dont tu as vaincu.

Tu t'es retrouvé seul, sans famille et sans argent, mais tu as osé épouser Jacky pour vivre d'amour et d'eau fraîche et fonder une famille. Ce fut ta deuxième riposte au sort qu'on avait choisi pour toi.

Tu n'as jamais subi. Tu es le contraire de l'homme soumis.

Tu ne t'es jamais laissé aller au désespoir et tu as fait tienne la maxime de Guillaume d'Orange : «Point n'est besoin d'espérer pour entreprendre ni de réussir pour persévérer». Tu t'es battu dix ans contre la misère et la pauvreté, et tu es devenu un homme d'affaires qui ignorait ce qu'était une traite et une échéance. Mais il t'a fallu peu de temps pour devenir un chef d'industrie à la pointe d'une spécialité que tu as su porter à son plus haut niveau.

Persévérant, patient, rien ne te détourne des devoirs que tu t'es donnés, de la route que tu as décidé de tracer.

Tu n'as jamais bénéficié de la chance. Le héros ignore la chance, il la force.

Paul, rien ne t'a jamais été donné, et au fur et à mesure de tes combats commencés à 17 ans, tu n'as cessé de forger ton humanité sans jamais ignorer l'autre. En cela tu es l'homme substantiel. Et lorsque tu as atteint un certain confort, tu ne t'y es jamais attardé.

Ton dévouement inlassable à la mémoire, que l'on tente aujourd'hui sans cesse de gommer, s'est très fort manifesté. Hélas, même des Juifs aujourd'hui veulent reléguer l'indicible dans les magasins de l'Histoire. Certes, il ne faut pas que les morts empêchent les vivants de vivre, mais il ne faut pas demander, non plus, comme l'a fait Schneerson, le rabbin des Loubavitch, de refuser la mémoire et de ce fait refuser de la transmettre car, comme tu l'as si bien écrit, «l'intelligence sans mémoire est comme une forteresse sans remparts».

Survivant d'un enfer qui dépassait l'entendement, tu sais diffuser chaleur et bonheur auprès de tous ceux que tu aimes. Tu ignores la haine et cette sérénité t'as permis de remporter

une troisième victoire sur le nazisme : celle d'aller dédicacer à Berlin ton livre traduit en allemand.

Oui, l'homme substantiel est bien celui qui relève tous les défis. Tu as même relevé celui d'une pédagogie toute spéciale qui n'était pas inscrite dans ton cursus. Tu vas de collège en collège, de lycée en lycée rappeler à des enfants et des adolescents ce que des adultes ont peine à écouter. Mais tu sais trouver les mots, tu sais te distancier de l'horreur pour pouvoir l'apprendre et la rappeler sans bouleverser de jeunes âmes comme l'attestent les très émouvantes lettres et les dessins des enfants que tu as éclairés. Tu as su également ébranler nombre de maîtres qui sans toi, n'auraient pas inclus la Shoah dans leur enseignement.

À cela il faut ajouter que, sans cesser jamais de faire tes témoignages, tu as relevé au prix de ta santé une institution moribonde qui est devenue aujourd'hui ce qu'elle n'aurait jamais rêvé d'être. Aujourd'hui, Yad Vashem France, c'est toi.

Paul, tu n'es pas seulement un exemple, tu es un modèle et ta seule existence nous donne à réfléchir dans nos moments de découragement. Elle nous aide à relativiser nos soucis.

Mais nul n'est parfait. Il te manque une qualité : apprendre à ménager tes efforts pour le plus grand bonheur de ceux qui t'aiment.

Ton œuvre de pèlerin d'une pédagogie exceptionnelle a été enfin reconnue. C'est pourquoi au nom du gouvernement de la République, je te fais chevalier dans l'ordre des Palmes académiques.

Discours de Paul Schaffer à l'Unesco, Paris, 9 juillet 2012

Paul Schaffer, président d'honneur du Comité français pour Yad Vashem, membre du bureau de la Fondation pour la Mémoire de la Shoah

Mesdames, Messieurs les ambassadeurs,
Madame la directrice générale de l'Unesco,
Monsieur le président de Verbe & Lumière-Vigilance,
Monsieur le directeur du Centre Simon Wiesenthal,
Messieurs les représentants du Centre russe de recherche et d'éducation sur l'Holocauste,

Chers lauréats du concours international de Russie,

Mesdames, Messieurs,

rescapé de l'enfer d'Auschwitz, fidèle à la mémoire, après avoir été le témoin de la Nuit de Cristal à Vienne quelques années plus tôt, je suis très touché que l'association Verbe & Lumière m'ait invité à dire quelques mots aujourd'hui, à l'occasion de la venue à Paris des lauréats de Russie choisis parmi plus de 1 700 candidats.

Je le suis d'autant plus, que ce lieu, l'Unesco, dédié à l'éducation, à l'humanisme et à la paix, a, depuis quelque année enfin commencée à accorder à l'enseignement de la Shoah une place importante au regard des objectifs qui sont les siens.

Je voudrais enfin féliciter les représentants du Centre russe de recherche et d'éducation sur l'Holocauste pour les actions qu'ils mènent depuis des années, en faveur de la transmission de la mémoire de la plus grande tragédie ayant frappé la civilisation occidentale.

J'ai été déporté de France en 1942 à l'âge de 17 ans, avec ma mère et ma sœur vers Auschwitz. Elles furent gazées à leur arrivée. Je me suis évadé en 1945, après la «marche de

la mort», du train qui amenait les déportés survivants vers l'intérieur de l'Allemagne. J'ai été libéré peu après par une patrouille soviétique, plus exactement le 27 janvier 1945, ce même jour où l'Armée rouge découvrait et libérait le camp d'Auschwitz-Birkenau. Cette date est pour moi plus que celle de ma libération, elle est celle de ma seconde naissance.

Vous pouvez donc facilement imaginer mes sentiments de reconnaissance à l'égard de vos compatriotes et je profite de notre rencontre pour leur exprimer encore une fois ma gratitude. Je sais le prix qu'ils ont payé et ce que notre liberté leur doit.

Les lauréats dont les travaux vont sans doute nous être présentés, se sont penchés avec rigueur sur le destin des victimes de la barbarie nazie, particulièrement violente dans leurs régions, en abordant également des thèmes plus larges.

Quant à moi, je voudrais insister sur une question : celle de notre retour en France et l'incompréhension générale à l'égard des survivants de la Shoah. En effet, à notre retour en France, un mur nous séparait de ceux qui avaient souffert autrement.

C'est donc de la transmission de notre dramatique vécu, la sauvegarde de la mémoire et son évolution dont je veux vous parler.

À notre arrivée nous devions avant tout nous appliquer à convaincre ceux qui acceptaient de nous écouter de la véracité de nos récits. Il nous fallait dépeindre l'in vraisemblable, trouver les mots justes pour faire comprendre l'inimaginable, avec les mots d'avant qui ne convenaient pas. Il fallait tenter de faire admettre que nous venions quasiment d'une autre galaxie, d'où nul ne devait revenir. Nous heurtions à l'impossibilité d'imaginer l'horreur, d'expliquer l'insoluble. Il n'existait aucune place dans le cerveau humain pour y caser notre drame. Nous venions simplement troubler la quiétude d'une population émergeant à peine d'une guerre, qui avait

engendré de multiples privations et souffrances, évidemment incomparables aux nôtres, mais qui seules comptaient pour elle. Pour finir, nous paraissions même suspects à certains, puisqu'ayant survécu aux atrocités dont nous disions avoir été témoins et victimes. Nous avons bien essayé d'expliquer mais devant ces difficultés, cette incompréhension, ce décalage, pour un grand nombre d'entre nous et pendant un long moment, ce fut le silence qui l'emporta et le constat d'un impossible dialogue. Le silence a tout écrasé. Nous sommes tus en essayant de nous reconstruire, de reconstruire une vie, de trouver un travail et de fonder une famille.

Puis, progressivement, en France, les différentes thèses nationales et historiques se sont succédées et avec le temps, l'importante bibliographie, les images, les films, le nombre considérable de témoignages ont fini par imposer la vérité. La construction de lieux de mémoire, l'organisation de visites accompagnées sur les lieux des crimes ajoutaient à la connaissance de ce que nous avons vécu.

La seconde phase a été celle où nous avons pris la parole pour enseigner et contribuer à l'éducation des générations suivantes. Nous complétions les livres d'Histoire et les connaissances des historiens. Enfin les historiens étaient à notre écoute.

Notre souci a été, au-delà du récit de notre histoire particulière, de faire comprendre comment des hommes ont pu organiser le plus grand massacre collectif de l'histoire des hommes à partir de directives étatiques perverses qui ont fait d'eux des meurtriers. Nous souhaitons surtout éveiller une vigilance permanente des futurs citoyens, leur inculquer le respect de la vie et celui du prochain, afin que la catastrophe que nous avons subie ne puisse plus jamais se reproduire.

Je peux affirmer qu'en retour, les lettres des enseignants, celles des élèves et souvent des dessins des plus jeunes, traduisent leur compréhension et récompensent nos efforts.

Nous poursuivons aujourd'hui les mêmes objectifs, mais une nouvelle dimension est venue s'y ajouter. Notre monde a fortement évolué durant ces dernières années. Des progrès techniques considérables ont vu le jour, mais ils n'ont nullement entraîné un progrès moral comme nous l'espérions. En revanche on assiste à la perte des valeurs éthique, au développement de l'inculture, les carences culturelles se sont notablement aggravées.

La violence a resurgi, associé à un angélisme de mauvais aloi, cultivé par les media, la barbarie est déjà là. L'antisémitisme, le racisme, prennent des dimensions inouïes.

L'ignorance additionnée à la haine produit inévitablement la violence et les drames auxquels nous assistons.

C'est précisément ce que nous nous efforçons d'éradiquer.

C'est bien la haine de l'autre qui était la source de tous nos malheurs.

C'est cette haine fanatique, qui a imprégné tout un peuple et leurs complices dans les pays occupés par les nazis. Elle a conduit six millions de Juifs vers le néant des fosses communes, des ravins d'Ukraine, de Biélorussie, et des camps de la mort, dont les noms, grâce aux efforts de Yad Vashem à Jérusalem et de tous les autres mémoriaux, ne seront jamais oubliés.

Or, ce que je vois aujourd'hui, c'est que les mêmes erreurs se renouvellent maintenant ailleurs !

La leçon du passé n'a manifestement pas servi !

Notre leitmotiv « JAMAIS PLUS » s'est perdu dans l'ignorance et l'agressivité !

Le flambeau de l'Histoire serait-il éteint et ne guiderait-il plus les esprits ?

Nos craintes refont surface !

Aurions-nous manqué notre but, en croyant accomplir notre devoir de transmission ?

Les générations qui nous succèdent devront-elles revivre ce que nous avons vécu ?

Nous entendons des appels à la destruction d'Israël, proférés devant des instances internationales, sans qu'aucune sanction appropriée ne soit prononcée.

Des livres enseignant la haine des Juifs, circulent sans faire l'objet d'une quelconque condamnation!

L'Internet véhicule des appels au meurtre et parfois même dans la bouche de religieux dont on attendrait des paroles de paix!

Je pense donc que pour nous, les survivants de la Shoah, notre rôle n'est plus seulement de témoigner de ce qui fut. Notre rôle désormais, c'est de lancer un appel haut et fort contre toutes les formes d'antisémitisme, de xénophobie et contre l'éducation de la haine, aujourd'hui et demain. Cet appel à la vigilance doit être entendu par toutes les citoyennes et tous les citoyens, par toutes les autorités et instances politiques et morales de tous les pays!

Nous le devons au salut de nos enfants, en me temps qu'à la mémoire de chacune des victimes de la Shoah!

**Discours du grand chancelier pour la remise
des insignes d'officier de l'ordre de la Légion
d'honneur à M. Paul Schaffer
à l'Hôtel de Salm à Paris,
le 19 mars 2013**

Madame le ministre d'État,
Madame le ministre,
Messieurs les ambassadeurs,
Monsieur le maire,
Messieurs les grands rabbins,
Mesdames, Messieurs les présidents,
Mesdames et messieurs,
Monsieur le président,

Je suis heureux de vous accueillir à nouveau dans ce palais de la Légion d'honneur. Il y a quelques mois nous étions rassemblés ici même avec nombre de vos prestigieux invités de ce soir pour célébrer l'entrée de la médaille des Justes au musée de la Légion d'honneur. Cette médaille y est désormais exposée avec la croix de la Légion d'honneur et la croix de l'ordre de la Libération du cardinal Saliège.

Parmi les membres du Comité français pour Yad Vashem responsables de cette heureuse initiative, vous étiez présent. Comme président d'honneur de ce comité mais aussi comme victime de la Shoah. Victime et témoin car de l'épreuve de l'antisémitisme dès votre enfance en Autriche, de votre exil forcé en Belgique et de votre déportation depuis la France dans vos premières années d'homme, vous avez su vous relever pour témoigner de l'indicible dans une dignité qui ne peut que forcer le respect.

C'est pour ce courage que vous mettez au service de la nation afin que les déchirements de son histoire ne viennent pas de nouveau troubler sa cohésion, c'est pour ce courage et cette fraternité que nous vous remettons aujourd'hui les

insignes d'officier de la Légion d'honneur. Cette distinction est la reconnaissance par la République de biens des mérites, au premier rang desquels je voudrais mettre votre loyauté de citoyen français. Loyauté dont vous avez décidée en pleine conscience et dans l'épreuve – ce qui fait sans doute son indéfectibilité.

Vous, qui après avoir été contraint de quitter votre pays natal et votre terre d'exil belge, allez être interné avec votre famille au camp d'Agde quelques mois après votre arrivée en France ;

vous, qui allez être arrêté en zone libre, non loin de Toulouse en août 1942, quelques jours à peine après l'appel du cardinal Saliège s'érigeant contre les lois raciales du gouvernement de Vichy ;

vous, qui depuis Drancy allez être déporté comme juif étranger à Auschwitz où votre mère et votre sœur Erika seront gazées et où vous subirez trois ans durant l'entreprise de déshumanisation des Nazis ;

vous faites le choix de revenir en France après votre libération. Et surtout d'y rester alors même que votre père que vous espérez retrouver, n'est plus. Vous allez décider de conserver sa tombe dans le cimetière – non juif – de Revel et d'y ajouter le nom de votre mère et de votre sœur. Quelques années plus tard, vous êtes tenté de rejoindre l'État d'Israël mais au moment même de sa création, vous vous marriez à une Française, Jacqueline, et demandez votre naturalisation. Vous deviendrez ainsi citoyen français, un acte fort qui signe votre volonté d'intégration et qui vous conduira un temps à servir comme appelé dans nos armées, dans le 8^e régiment de transmission, avant de pouvoir vous lancer dans une brillante carrière industrielle pour laquelle vous serez décoré de l'ordre national du Mérite [par Madame le ministre Simone Veil].

Mais plus que votre vie professionnelle, c'est votre mariage et la naissance de votre fille Anick qui marquent votre détermination à «revenir au monde» (telle est votre expression).

Vous êtes en effet animé d'un goût de la vie que la déportation et la perte de vos proches n'ont pas éteint. De cet instinct vital vous avez su développer un esprit de résistance qui vous sauve dans les camps, vous interdisant le désespoir, vous guidant dans vos décisions, vous amenant debout à votre libération que vous refusez ainsi d'attribuer à la chance. Dans l'enfer d'Auschwitz, vous avez su rester libre, libre car courageusement résistant. Aussi, quand des années après la fin de la guerre et la révélation de ses atrocités, les thèses négationnistes font leur apparition, vous rentrez à nouveau en résistance. Il n'est pas pensable pour vous qu'un ancien déporté puisse se taire : « Nous n'avons pas le droit de laisser mourir nos victimes une seconde fois par le mensonge » dites-vous.

Sans discontinuité depuis les années 1980, vous multipliez ainsi les engagements dans de nombreuses associations : comme vice-président de l'Association nationale des anciens déportés et internés juifs ; comme trésorier et vice-président de l'Alliance France-Israël fondée par le général Koenig ; comme administrateur de la Fondation pour la Mémoire de la Shoah ; comme membre du bureau de l'Union de l'amicale des anciens d'Auschwitz ; et bien sûr comme membre fondateur du Comité français pour Yad Vashem que vous allez un temps présider et dont vous êtes aujourd'hui président d'honneur.

Mais au-delà de votre appartenance à ces associations, vous êtes surtout un citoyen et contre la falsification historique vous résistez cette fois par la parole. Victime de la barbarie nazie jusque dans votre chair, vous vous érigez contre la haine en témoignant, en choisissant d'expliquer la violence et la souffrance, sans accabler ceux qui vous écoutent. Vous accomplissez inlassablement ce devoir de mémoire et allez à la rencontre d'un large public : en France, en Allemagne, aux États-Unis, vous intervenez à l'Unesco, dans les universités, au *Goethe Institut*, au Mémorial de la Shoah mais surtout dans les écoles primaires et les collèges – ce qui vous vaut d'être

chevalier des Palmes académiques. Vous vous réjouissez de l'ouverture d'esprit des nouvelles générations avec lesquelles vous savez trouver le ton juste pour éveiller leur conscience, leur vigilance de futurs citoyens et leur inculquer le respect de la vie et celui du prochain. Vous allez même jusqu'à écrire un livre à leur intention, *Le soleil voilé*, préfacé par Madame Simone Veil, qui est pour vous une compagne des camps, et par Monsieur Serge Klarsfeld. Traduit en anglais et en allemand, il est accessible également sur votre site Internet afin que le plus grand nombre puisse accéder à la mémoire de l'Histoire, et à son tour la transmettre.

Votre ouvrage est dédié à votre petit-fils, Adrien-Benjamin, à l'éducation duquel vous vous appliquez à œuvrer par l'exemplarité. Je suis convaincu qu'il sait vous entendre, comme le savent ceux auprès de qui vous témoignez avec courage et détermination, et comme le sait la République qui vous reconnaît aujourd'hui comme officier de la Légion d'honneur.



Le général Georgelin décorant Paul Schaffer des insignes
d'officier de l'ordre national de la Légion d'honneur, Hôtel de Salm,
19 mars 2013.

**Discours de Paul Schaffer lors de la réception
des insignes d'officier de l'ordre de la Légion d'honneur,
Hôtel de Salm, Paris, le 19 mars 2013**

Son excellence Yossi Gal (ambassadeur d'Israël),
Madame Simone Veil, général Georgelin (chancelier)

Monsieur le grand chancelier de l'ordre de la Légion d'honneur,
Madame le ministre d'État,
Madame le ministre,
Messieurs les ambassadeurs,
Monsieur le maire,
Messieurs les grands rabbins,
Mesdames et Messieurs les présidents des diverses associations,
Chers camarades rescapés,
Chers amis,
Je souhaite à présent, mon général, vous remercier à plusieurs titres.

D'abord, bien sûr, pour avoir décidé de me promouvoir au grade d'officier dans l'ordre de la Légion d'honneur.

Ensuite, pour avoir accepté de me remettre personnellement les insignes du grade.

Enfin, parce que vous avez relaté avec une grande sensibilité mon parcours.

Merci aussi d'avoir accueilli mes invités dans ces lieux imposants, chargés d'histoire, et où l'on n'entre qu'avec respect et émotion.

Ma joie n'aurait pas été complète si je n'avais à mes côtés, en ce moment exceptionnel, Simone, mon amie de toujours, ma compagne de déportation.

Qui aurait osé imaginer, il y a soixante-huit ans, lors de la «marche de la mort», quand nous étions des milliers de morts-vivants à nous traîner sur les routes enneigées d'Allemagne, qui aurait imaginé, qu'un tel honneur serait un jour

accordé par la République à ceux d'entre nous, qui par miracle ont survécu et ont encore pu offrir leurs services à la société?

En pénétrant dans ces lieux pour y être honoré, permettez-moi, Monsieur le grand chancelier, de redire les mots très émouvants prononcés par Jean d'Ormesson quand il accueillit Madame Simone Veil sous la coupole de l'Académie :

«Je pense, dit-il, avec émotion, à tous ceux et toutes celles qui ont connu l'horreur des camps de concentration ; le souvenir de tous entre ici avec vous.»

Dans le même esprit, entouré ici de mes camarades, rescapés comme moi, je souhaite, à mon tour, la présence, même chimérique, de nos martyrs.

Je veux partager avec chacun d'eux, une part de l'honneur qui m'échoit et leur permettre de retrouver, au-delà des années, la reconnaissance de leur dignité, de leur humanité, dont ils ont été si cruellement dépouillés.

Nous, les survivants, ne les avons jamais oubliés, car «ne meurent définitivement que ceux dont on ne parle plus»!

Il nous a fallu parfois du temps pour raconter.

Il était difficile d'évoquer les souffrances endurées.

Il était douloureux de parler des conditions inhumaines et inimaginables dans lesquelles nos enfants, nos femmes et nos parents furent assassinés!

Pourtant nous l'avons fait, car nous étions convaincus que le souvenir du mal servirait de bouclier.

Sans épargner nos forces, ni ménager notre temps, nous continuons d'escorter encore maintenant des visiteurs sur les lieux du crime, et de parler de nos supplices.

Qui, en effet, mieux que nous, peut dire l'horreur de la barbarie?

Comment répondre autrement «en ce monde, à la terrible obstination du crime, si ce n'est pas par l'obstination du témoignage»? Ainsi que l'écrivait Albert Camus.

Comme mes camarades, je n'ai cessé d'aller dans des lieux de mémoire, dans les écoles, pour y expliquer l'inexplicable, raconter l'inconcevable aux élèves et leur laisser, entre autres, les mêmes messages : devenez des citoyens dignes et vigilants, bannissez surtout la haine de l'autre, source de tous les crimes.

Les réactions à mes témoignages ont toujours été à la hauteur de mes espérances: généreuses, affectueuses, réconfortantes. Elles ont été même au-delà, puisque c'est à la demande de nombreux élèves que j'ai écrit mon histoire; *Le Soleil voilé* légèrement édulcorée en raison des destinataires.

J'espère qu'elle restera longtemps accessible, grâce à mon site internet, afin de perpétuer l'histoire de la Shoah.

En 1953, Israël a institué Yad Vashem, le Mémorial de la Shoah.

Vingt ans plus tard fut créé le Comité français pour Yad Vashem, présidé à l'origine par Maître Samuel Pisar, aujourd'hui ambassadeur auprès de l'Unesco, suivi par le Dr Richard Prasquier. Ma mission à l'époque, en tant que vice-président, fut d'assurer la transmission de la Shoah.

Devenu il y a quatre ans, à mon tour, président du Comité français, j'ai alors mis toute mon énergie à recruter de nouveaux membres, aux grandes qualités de cœur et d'esprit. Avec tous les anciens bénévoles, agissant avec dévouement, nous avons formé un formidable esprit d'équipe; je souhaite leur exprimer encore une fois ici mes remerciements. Ils m'ont aidé à donner un nouvel élan à notre association.

Cette nouvelle fonction m'a également permis de découvrir un autre aspect de l'histoire : à côté de l'horreur, des bourreaux et de leurs victimes : les «Justes parmi les Nations.»

Ces hommes et ces femmes, distingués et ainsi nommés par Jérusalem pour avoir durant la guerre, au péril de leur vie, par simple humanité, sauvé des juifs.

Que de belles histoires de courage et de générosité, j'ai pu ainsi apprendre!

J'exprime à ces héros silencieux ma gratitude avec d'autant plus d'émotion que je connais le destin auquel ceux qu'ils ont protégés ont échappé.

Ces «Justes» ont leur place à Yad Vashem à Jérusalem ; leurs noms sont inscrits sur un mur du Mémorial de la Shoah à Paris. Et depuis 2007, ils ont rejoint les grands hommes de notre pays au Panthéon.

Quelques mots aussi pour dire avec quel enthousiasme, j'ai contribué à la réalisation de l'exposition itinérante, réalisée par l'Office national des Anciens Combattants (ONAC), «Désobéir pour sauver», qui honore 54 policiers et gendarmes, (depuis ils sont au nombre de 64) nommés «Justes parmi les Nations», la plus haute décoration civile de l'État d'Israël.

Mon propre destin fut, en effet, tout le contraire, puisque après une poursuite de deux heures par un gendarme français zélé, en zone non occupée, en 1942, j'ai été finalement arrêté, et après un passage par le camp de Drancy, déporté avec ma mère et ma sœur vers Auschwitz.

Ces hommes à qui on allait rendre hommage dans cette exposition avaient, à l'opposé, écouté leurs consciences ; préféré la non-obéissance ; et rompu leurs serments de fidélité à l'État français.

Pour toutes ces raisons, ils méritent une reconnaissance particulière.

Parmi ces policiers, je voudrais citer Jean-Philippe, commissaire de police à Toulouse : dans sa loyale lettre de démission, il expliqua pourquoi sa conscience lui interdisait d'obéir aux ordres de l'occupant et de Vichy.

Il fut relevé de ses fonctions, déporté comme résistant et fusillé en Allemagne. Il a reçu de Yad Vashem, à titre posthume, la distinction, bien méritée, de «Juste parmi les Nations». Sa lettre figure dans mon livre ; je la lis aux élèves afin qu'ils s'inspirent de son exemple de patriotisme et de courage.

Je voudrais aussi relater un autre évènement très émouvant et dont les conséquences, sont importantes.

Comme président du Comité français pour Yad Vashem, j'ai inauguré à Saint-Amand-Montrond (Cher), en même temps que l'exposition sur les policiers et gendarmes, une esplanade des Justes et un monument à leur mémoire.

À cette occasion le maire, mon ami Thierry Vinçon, m'a suggéré la création par le Comité de Yad Vashem, d'un regroupement des villes restées fidèles à la mémoire des Justes en donnant leurs noms à certains lieux ou monument dans leurs communes.

Avec enthousiasme, nous avons fait nôtre cette idée et travaillé pour la mettre en œuvre.

Et le 12 septembre 2012, à la mairie de Paris, le réseau «Villes et Villages des Justes de France» est né. Thierry Vinçon en a accepté la présidence et la maire du Chambon, Madame Wauquiez, la présidence d'honneur.

Le voyage prochain, de la première délégation de ce réseau de maires à Yad Vashem Jérusalem, pour le *Yom HaShoah*, marquera le début d'un long chemin commun, au service de la fraternité et du respect de la dignité humaine.

Il appartient maintenant à mes amis Jean-Raphaël Hirsch, président en exercice du Comité français, et à ses adjoints d'en faire avec Thierry Vinçon, un véritable succès.

Enfin, je voudrais vous dire l'importance du travail accompli par la Fondation pour la Mémoire de la Shoah (FMS) et auquel je participe modestement, mais non sans fierté.

D'abord présidée à sa création en 2000 par Simone Weil, aujourd'hui par David de Rothschild entouré d'une équipe de collaborateurs dévoués et de grande qualité, cette importante fondation sous sa présidence, remplit toutes ses missions.

Au plan social, d'abord, elle apporte son soutien aux survivants confrontés aux diverses difficultés matérielles et morales, en tentant de réparer, autant que faire se peut, les conséquences de la Shoah.

Elle finance également de façon très importante le Mémorial de la Shoah, mené par son dynamique directeur, Jackie Fredj, sous l'œil averti et le cœur généreux du président Éric de Rothschild.

Il convient aussi de rendre un hommage tout particulier à Serge Klarsfeld, vice-président de la FMS, auteur de plusieurs ouvrages importants. Depuis la création de l'institution dont il fut l'un des artisans majeurs, il l'a aidé à enrichir sa connaissance sur la Shoah. À conserver ou rénover les lieux de mémoire en Pologne et en France, dont le plus récent et non le moindre, est évidemment le musée-Mémorial du camp de Drancy.

Drancy où je fus interné, il y a 70 ans, en 1942.

En y arrivant, j'y avais relevé sur un mur, une inscription dont j'ai fait ma devise :

« Quand il n'y a plus rien à espérer, c'est là qu'il ne faut pas désespérer ! »

Est-ce le refus obstiné du désespoir, au plus noir de l'enfer d'Auschwitz, qui m'a permis de survivre ?

Sans doute bien d'autres raisons, expliquent que moi et d'autres ayons survécu.

Pourtant, je reste convaincu que de n'avoir jamais cédé au désespoir a été un élément déterminant.

Je voudrais dire aussi combien l'attention donnée par la Fondation pour la Mémoire de la Shoah à la pérennité du judaïsme, à sa culture, à la diversité de ses penseurs, à la profondeur de ses textes, m'importent, moi dont la jeunesse a baigné dans cette tradition juive familiale autrichienne éclairée.

Le judaïsme peut, en effet, continuer de nous enrichir tous, sans mettre en danger la laïcité, fondement de la République.

Je tiens également à affirmer ma fierté et ma fidélité, ancrées au plus profond de mon âme et qui m'animèrent au sortir de la guerre, quand le jeune État d'Israël naissait. C'est cette même fidélité à Israël, dont l'existence est toujours menacée, que je souhaite redire ce soir.

Il me tient à cœur de remercier mes fidèles amis, Anne-Marie Revcolevschi, Émile Frydlander, Jean-Pierre Gauzi, Jean-Raphaël Hirsch, Jean-Pierre Lévy, et aux nombreux autres que je n'ai pu citer nommément, pour leur appréciable et amicale aide tout au long de mes activités.

Mes propos seraient néanmoins incomplets si je ne mentionnais pas l'aide indispensable, patiente, dévouée et l'affectueux soutien, qui ne m'ont jamais fait défaut, de ma chère épouse Jacqueline, de ma fille Anick, de mon gendre Lucien et de mon petit-fils Adrien.

Je sais combien il est difficile d'être lié à un rescapé d'Auschwitz.

Pour conclure, je voudrais vous laisser méditer ces mots, si justes, d'Albert Einstein, afin que «le plus jamais ça» devienne réalité : « Le monde est dangereux à vivre, non pas seulement à cause de ceux qui font le mal, mais à cause de ceux qui regardent et laissent faire. »

Discours de Miry Gross, directrice des relations avec les pays francophones pour Yad Vashem (Jérusalem), lue par Nicole Guedj lors de la réception organisée par la Fondation France-Israël en hommage à Paul Schaffer, le 23 juin 2017

À Paul Schaffer,

Notre ami Paul Schaffer, est, comme chacun le sait, un homme de conviction et de fidélité qui fait honneur à la communauté juive de France pour son soutien à Israël et à la mémoire de la Shoah.

Mais c'est pour moi, en particulier, un peu plus que cela. Véritable autorité morale, il est pour moi un mentor, un modèle, un conseiller, celui à qui je peux m'adresser lorsque je me pose des questions sur la meilleure façon de mener la mission de Yad Vashem en France.

Pour tout dire, Paul est un gentleman moderne qui sait allier diplomatie et détermination et qui porte le respect de l'autre au premier plan de ses préoccupations.

Et pourtant, ayant dû subir dès son enfance la montée du nazisme, la Nuit de Cristal, la fuite à travers plusieurs pays, la déportation et les camps ; ayant perdu ses parents et sa sœur dans la Shoah ; il aurait pu étouffer cette générosité et cette délicatesse qui le caractérisent si bien.

S'il a su rester cet homme ouvert et bienveillant que nous connaissons, c'est parce qu'il en a fait un impératif dans sa vie.

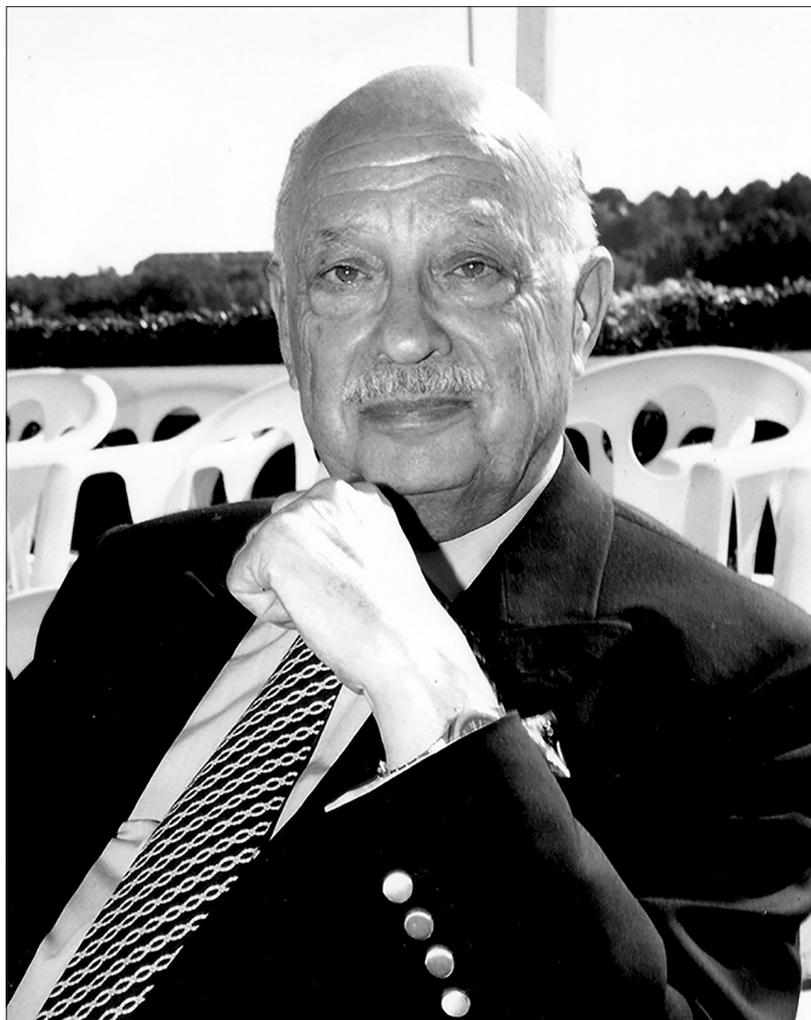
Comme il le dit lui-même dans son livre de souvenirs, *Le Soleil Voilé* : « Je me suis toujours refusé à regarder ceux que je côtoyais quotidiennement avec la perception qui avait été la mienne quelques années auparavant [c'est-à-dire, pendant la Shoah]. J'aurais pu avoir perdu définitivement toutes mes illusions, mais aussitôt après mon retour il m'a fallu réapprendre à rester ouvert et à faire confiance à l'Homme ».

C'est justement parce qu'en tant que rescapé de la Shoah «faire confiance à l'Homme» n'était plus une évidence mais un travail sur soi, que cette vertu est devenue chez Paul Schaffer un devoir sacré et une leçon pour chacun de nous.

Cher Paul,
merci pour ta disponibilité,
merci pour tes conseils,
merci pour ton amitié et ton dévouement à la cause de Yad
Vashem.

Merci pour l'amour que tu portes à Israël.

Miry Gross



Paul Schaffer, 2010.

Officier de l'ordre national de la Légion d'honneur

Officier de l'ordre national du Mérite

Chevalier de l'ordre des Palmes académiques

Médaille d'honneur « Zakhor Pour la Mémoire-Remember »

Citoyen d'honneur de la Ville de Revel (Haute-Garonne)

Médaille de la Ville de Paris

Président d'honneur du Comité français pour Yad Vashem

Membre d'honneur du Conseil d'administration de la FMS

Vice-président de l'Union des déportés d'Auschwitz (UDA)

Table des illustrations

Tableau de Gérard Garouste ayant servi d'illustration à la couverture de l'édition à compte d'auteur de <i>Soleil voilé</i> , 2010.....	10
Paul Schaffer et Simone Veil, Paris, années 1980.....	14
La famille Schaffer à Vienne en 1927	32
Paul sur les genoux de son père à Worochta (Ukraine), 1929.....	34
Erika et Paul, Vienne, 1930	36
Paul avec sa sœur Erika au bord de la rivière Prout à Worochta en 1933.....	38
La Maman de Paul Schaffer, Tante Sophie, Erika, Paul, leur grand-mère maternelle et Tante Klara à Vienne en 1934	43
Paul à Vienne en 1938, à l'âge de 13 ans et demi.....	50
Erika en 1938 à Vienne, âgée de 15 ans.....	51
Photos d'identité du père et de la sœur de Paul Schaffer surchargés d'un tampon du III ^e Reich, 1938.....	56
Portrait de la mère de Paul Schaffer, 1938	57
La famille Schaffer à Revel (Haute-Garonne) en 1942, peu avant leur arrestation.....	64

Vue générale du camp de transit de Drancy	80
Cour du camp de Drancy, blocs 2 et 3, 3 décembre 1942	81
Plan schématique du complexe concentrationnaire d'Auschwitz, Pologne	90
Baraquements du camp des hommes d'Auschwitz II-Birkenau.....	93
Plan schématique du camp d'extermination d'Auschwitz II-Birkenau	94
Entrée principale du camp d'Auschwitz I.....	98
Intérieur de l'un des baraquements du camp des hommes de Birkenau.....	101
Intérieur du <i>Block</i> des latrines collectives du camp des hommes d'Auschwitz II-Birkenau	104
Les bâtiments du camp de Bobrek sous la neige, hiver 1944.....	107
Les bâtiments du camp de Bobrek de la route située à droite sur la photo précédente, été 1944	107
La construction de l'usine Siemens dans les bâtiments d'une ancienne briqueterie, Bobrek, 1944	109
Entrée du camp de Bobrek, 1944.....	109
Arrivée d'un convoi provenant de Hongrie à Auschwitz II-Birkenau, mai-juin 1944.....	111
Groupes de femmes juives hongroises sélectionnées pour le travail, mai-juin 1944	112
Vues de l'extérieur de l'usine Siemens du camp de Bobrek, 1944.....	113
Au camp de Bobrek, l'atelier des spécialistes «sélectionnés» par Bonzius, 1944.....	115
L'atelier des spécialistes de l'usine Siemens à Bobrek, 1944.....	115

TABLE DES ILLUSTRATIONS

La salle des tours de l'usine Siemens à Bobrek, 1944.....	116
Usine Siemens à Bobrek. Section des machines, 1944.....	116
Usine Siemens à Bobrek. Établis des ajusteurs, 1944.....	117
Usine Siemens à Bobrek. Autre vue de l'atelier des ajusteurs, 1944	117
Paul Schaffer prononçant son allocution lors de l'hommage rendu à M ^{me} Simone Veil au Mémorial de la Shoah, Paris, 11 juillet 2017.....	120
Entrée de M ^{me} Simone Veil et de son époux, Antoine, au Panthéon, Paris, 1 ^{er} juillet 2018.....	122
Paul Schaffer et son ami Zev à Cracovie, trois mois après leur évasion, printemps 1945	135
Portrait de studio de Paul Schaffer, Toulouse, 1945.....	139
Carte de l'Association des internés et déportés politiques de Paul Schaffer, 13 juillet 1945.....	140
Paul Schaffer à Toulouse, 1946	146
Paul Schaffer, à Bâle (Suisse) lors du dernier Congrès sioniste avant la création de l'État d'Israël, décembre 1946.....	149
Pièce d'identité du service d'ordre de Paul Schaffer au Congrès sioniste de Bâle, décembre 1946.....	150
Schekel nécessaire pour élire le délégué au Congrès sioniste que Paul Schaffer a acheté en juin 1945, soit un mois après son retour.....	150
Jackie et Paul lors de leurs fiançailles, 1948.....	152
Photographie de mariage de Jackie et Paul Schaffer, 1948	153
Paul Schaffer en uniforme lors de son service militaire au 8 ^e régiment de transmissions, basé dans la forteresse du Mont-Valérien à Suresnes, 1950.....	154
Anick, âgée de quelques mois, 1954.....	159

Paul avec son épouse, Lucien, Anick et Adrien-Benjamin, 1995.....	161
Adrien-Benjamin dans les bras de son grand-père, 1990...	164
Paul Schaffer aux stèles commémoratives à Yad Vashem, 1990.....	165
Rencontre chez M ^{me} Simone Veil des anciens déportés membres du <i>Kommando</i> Siemens de Bobrek, 1950	176
Rencontre des anciens déportés membres du <i>Kommando</i> Siemens de Bobrek, 1960.....	177
Paul Schaffer à côté de la pierre tombale de son père au cimetière de Revel (Haute-Garonne), gravée aux noms de sa mère et de sa sœur assassinées et incinérées au camp Auschwitz II-Birkenau, années 1980.....	178
Élèves de terminale du lycée de Revel se recueillant sur la tombe du père de Paul Schaffer, 2008.....	182
Lettre de Fanny Chemla, élève de 3 ^e , suite au témoignage de Paul Schaffer.....	186
Lettre de Christine Guillard, maîtresse des écoles, suite au témoignage de Paul Schaffer devant ses élèves de CM2, 1 ^{er} février 1997	187
Lettre de M ^{me} Annie Vaux, maîtresse des écoles, suite au témoignage de Paul Schaffer devant ses élèves de CM2 de l'école primaire Alfred de Musset (Levallois, Hauts-de-Seine), 2 juillet 2008.....	188
Lettre de M ^{me} Malot, maîtresse des écoles, suite au témoignage de Paul Schaffer devant ses élèves de 7 ^e (CM2) de l'école internationale bilingue EIB Lamartine, Paris XVI ^e arr., 25 juin 1999.....	189
Lettre de remerciement de Tatjana Todorov, association Forum Unna, à Paul Schaffer Montmorency, janvier 2000	190

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Lettre de Mélanie.....	199
Lettre de Jérémy Guez, Levallois, 29 juin 2009.....	200
Lettre de Victoire Huruguen, Levallois, 29 juin 2009	201
Lettre de Marion Lévy, Laury Oung et Pierre-Antoine, 8 février 2001	202
Lettre de Safia.....	203
Lettre de Harouna.....	204
Lettre d’Emma.....	205
Lettre de Romain.....	206
«Pour Monsieur Schaffer.».....	207
Dessin «L’appel», classe de CM2, 11 mai 2000.....	208
Dessin, la distribution de la soupe, classe de CM2, 11 mai 2000.....	208
Lettre et dessin d’Hermine	209
Dessin, l’évasion du convoi de Paul Schaffer et Zev.....	210»
Lettre et dessin de Claire.....	210
Lettre et dessin d’élève de l’école primaire Cardinal-Amette, Paris XV ^e arr.	211
Lettre et dessin d’une élève.....	212
Lettre et dessins d’une classe de CM2	212
Lettre et dessin de Caroline Phelip, Levallois, 29 juin 2009.....	213
Article «Une rencontre porteuse d’espoir pour Paul Schaffer», de Claude Bochorberg, <i>Actualité juive</i>	214
Article «Paul Schaffer, mémoire militante», <i>La République du Centre</i> , 23 février 2012.....	215
Article «Paul Schaffer : la mémoire vivante de la Shoah», <i>L’Aisne</i> , mai-juin 2012.....	216

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Remise des insignes d'officier de l'ordre national du Mérite à Paul Schaffer par le général Michel Darmon en présence de M ^{me} Simone Veil, 30 janvier 2008.....	221
Le général Georgelin décorant Paul Schaffer des insignes d'officier de l'ordre national de la Légion d'honneur, Hôtel de Salm, 19 mars 2013.....	234
Paul Schaffer, 2010.....	244

Crédits des illustrations

Toutes les illustrations du présent ouvrage proviennent des archives privées de la famille Schaffer à l'exception de :

p. 80, 81, 111, 112 : Mémorial de la Shoah/CDJC, Paris ;

p. 90, 94, 95 : Fondation pour la Mémoire de la Shoah (FMS), Paris (*Album d'Auschwitz*) ;

p. 98 : Audrey Mayer/FMS ;

p. 93, 101, 104, 120, 122 : Philippe Weyl/FMS

Table des matières

Préface	15
Avant-propos	25
Prologue.....	27
Une enfance à Vienne	29
Ma fuite d’Autriche.....	55
La déportation	73
Ma renaissance.....	127
Le retour.....	141
«Il faut laisser du temps au temps».....	179
Annexes	183
Correspondances.....	183
Discours.....	222
Table des illustrations	245
Crédits des illustrations	250

**Titres disponibles dans la Collection
« Témoignages de la Shoah »
par catégorie de témoignage**

Déportés de France

Alex Mayer, *Auschwitz, le 16 mars 1945*

Claude Zlotzisty, *Dernière Porte*

suivi de *50 ans après, une journée à Auschwitz*

Albert Bigielman, *J'ai eu douze ans à Bergen-Belsen*

(2^e édition, revue et augmentée)

Claude Hirsch, *Matricule A-16689. Souvenirs de déportation*

d'un enfant de treize ans (mai 1944-mai 1945)

Guy Kohen, *Retour d'Auschwitz. Souvenirs du déporté 174949*

Théodore Woda, *Mille jours de la vie d'un déporté qui a eu de la chance*

Traduction américaine: *A Thousand Days in the Life
of a deportee Who Was Lucky*

Jean Oppenheimer, *Journal de route, 14 mars-9 mai 1945*

Jacques Saurel, *De Drancy à Bergen-Belsen 1944-1945. Souvenirs
rassemblés d'un enfant déporté*

(2^e édition, revue et augmentée)

Traduction allemande: *Aus Paris nach Bergen-Belsen, 1944-
1945. Gesammelte Erinnerungen
eines deportierten Kindes*

Traduction anglaise: *From Paris to Bergen-Belsen, 1944-1945.
Memories of a Deported Child*

Traduction italienne: *Da Parigi a Bergen-Belsen, 1944-1945.
Ricordi di un bambino deportato*

Julien Unger, *Le Sang et l'Or. Souvenirs de camps allemands*

Simone Veil, *Discours 2002-2007*

Traduction anglaise: *Speeches 2002-2007*

Erich Altmann, *Face à la mort. Auschwitz-Buchenwald-Oranienburg*

Denise Toros-Marter, *J'avais 16 ans à Pithchipoï*

- Denise Holstein, *Le Manuscrit de Cayeux-sur-Mer, juillet-août 1945*
- Régine Skorka-Jacubert, *Fringale de vie contre usine à mort*
- Simon Grinbaud, *XI^e commandement: « Tu n'oublieras point »*
- Maurice Szmidt, *Mémoires de déportation écrits en mai-juin 1945*
- Charles Palant, *Je crois au matin*
- Eugène Klein, *Les Loups. Témoignage d'un déporté, matricule 126026*
- Eva Golgevit, *Ne pleurez pas, mes fils...*
- Charles Mitzner, *Seuls au monde. Grenoble–Auschwitz–Birkenau–
Bobrek–Gleiwitz–Buchenwald–Haselborst–
Oranienburg-Sachsenhausen–Grenoble*
- Pierre Goltman, *Six mois en enfer*
- Sarah Lichtsztejn-Montard, *Chassez les papillons noirs. Récit
d'une déportée survivante des camps nazis*
Traduction américaine: Dismiss the Black Butterflies.
The story of a Nazi death camps survivor
- Colette Tcherkawsky, *Une enfance en otage. « Protégée du maréchal »
à Bergen-Belsen*
- Odette Spingarn, *J'ai sauté du train. Fragments*
Traduction américaine: My Leap to Freedom. Fragments
- Isidore Rosenbaum, *Je suis né le 8 mai 1945*
- Marie Vaislic, *Seule à quatorze ans à Ravensbrück et Bergen-Belsen*
- Leonhard Bundheim, *Mémoires du survivant des camps nazis A-5672*
- Lucien Dreyfus, *Journal 20 décembre 1940-24 septembre 1943.*
Une époque terrible et terriblement intéressante
- Maurice Wolman, *Un héros juif de notre temps.*
*Manuscrit en yiddish de 1945. Pithiviers,
Auschwitz-Birkenau, Varsovie, Dachau, Mühlendorf*
- Nicolas Rosenthal, *Journal dédié à mes chers parents.*
*Écrits d'un adolescent juif allemand en France
de janvier 1940 à juin 1942*
Suivi de *Haggadah du XX^e siècle*
- Ida Palombo, *Les Cendres de la mémoire*
- Hans Callmann, *Itinéraire d'un Allemand juif. Les Larmes de la Lorelei*

Déportés d'autres pays

Moniek Baumzecer, *J'avais promis à ma mère de revenir*

Adèle Grossman, *La Mémoire dans la chair*

Gabriel Lampel, *KLB 58907*

Mieczyslaw Chodzko, *Évadé de Treblinka*

Nicolas Roth, *Avoir 16 ans à Auschwitz. Mémoire d'un Juif hongrois*

Isabelle Choko, *La Jeune Fille aux yeux bleus*

Élisabeth Kasza, *La Nomade*

Traduction américaine : *The Nomad*

Henri Rozen-Rechels, *Je revois...*

Un enfant juif polonais dans la tourmente nazie

Szyja Opatowski, *La survie d'un Juif de Radom pendant la Shoah*

Henri Zonus, *Destin d'un miraculé*

Michel Pachter, *Varsovie, Treblinka, Majdanek, Skarzysko, Czestochowa*

Hillel Adler, *Ożarów. Mémoires d'une ville éteinte*

Lisa Pinhas, *Récit de l'enfer.*

Manuscrit en français d'une Juive de Salonique déportée

Jean Vaislic, *Du fond de ma mémoire...*

Entretiens avec un survivant de la Shoah en Pologne

Élisabeth Sentuc, *C'est ainsi que je me souviens. Huedin, Budapest,*

Cluj, Birkenau, Görlitz, La Teste-de-Buch

Enfants cachés de France

François Lecomte, *Jamais je n'aurai quatorze ans*

Salomon Malmed, *Sali*

Mireille Boccara, *Vies interdites*

André-Lilian et Réjane Mossé, *C'est leur histoire, 1939-1943*

Eliezer Lewinsohn, *Combats de vies*

Pierre Auer Bacher, *Souvenirs d'une période trouble*

Alain-André Bernstein, *Gardez mon fils près de vous.*

Correspondance pour un enfant caché 1940-1944

Fanny et David Sauleman, *Deux mètres carrés*

Otto Fischl, *Mon Journal, 19 octobre 1943-15 mars 1945*

Jean Henrion, *Ces Justes ont sauvé ma famille*
Évelyne German, *Mamie Blue, d'exil en exil. Ukmergé (Lituanie),
Paris, Nice, Saint-Martin-Vésubie, Rome, Paris*
Jacqueline Reznik-Elgrably, *Réveil tardif d'une enfant cachée*
François Szulman, *Le Petit Peintre de Belleville*
Samuel Levi, *La Vie d'un homme*

Enfants cachés d'autres pays

Thérèse Malachy-Krol, *Entre les mots*
Simon Grunwald, *Sans droit à la vie* (2^e édition, revue et augmentée)
Nathan et Mauricette Auxé, *Destins croisés d'un couple.*
Caché en Pologne, cachée en France

Internés en France

Benjamin Schatzman, *Journal d'un interné. Compiègne, Drancy, Pithiviers,
12 décembre 1941-23 septembre 1942*
Volume I: *Journal*
Volume II: *Souvenirs et lettres*
Jean-Jacques Bernard, *Le Camp de la mort lente, Compiègne 1941-1942*
Anna Traube, *Évadée du Vél' d'Hiv'*
Dr Zacharie Mass, *Passeport pour Auschwitz. Correspondance
d'un médecin du camp de Drancy*
Louis et Mariette Engelmann, *Sans toi, je serais en route pour
un grand voyage.*
Histoire d'un sauvetage.
Compiègne, Drancy 1941-1942

Parcours de militants en France

Jacques Salon, *Trois mois dura notre bonheur. Mémoires 1943-1944*
Jenny Masour-Ratner, *Mes vingt ans à l'OSE, 1941-1961*
Georges Loinger, *Aux frontières de l'espoir*
Dr Gaston Lévy, *Souvenirs d'un médecin d'enfants à l'OSE
en France occupée et en Suisse, 1940-1945*
Katy Hazan et Georges Weill, *Andrée Salomon, une femme de lumière*

Georges Garel, *Le sauvetage des enfants juifs par l'OSE*
Jacques Samuel, *Journal 1939-1945. Une famille juive alsacienne
durant la Seconde Guerre mondiale*
Roger Fichtenberg, *Journal d'un résistant juif dans le Sud-Ouest*

Parcours de militants d'autres pays

David Klin, *À cache-cache avec la mort.*
Un résistant juif à Varsovie de 1939 à 1945

Ouvrages historiques à base de témoignages

Katy Hazan et Éric Ghozlan, *À la vie! Les enfants de Buchenwald,
du Shtetl à l'OSE*

Collectif, *Le Camp juif de Royallieu-Compiègne 1941-1943*

Hélène Gutkowski, *De la France occupée à la Pampa.*
*Mémoires entrelacées de trente survivants juifs
émigrés en Argentine. Volume I*

Stéphane Amélineau, *La Shoah en Soissonnais.*
Journal de bord d'un itinéraire de mémoire

Tunisie

Robert Borgel, *Étoile jaune et croix gammée.*
Les Juifs de Tunisie face aux nazis

Paul Ghez, *Six mois sous la botte*

Collectif, *Les Juifs de Tunisie sous le joug nazi*



Imprimé en France pour les Éditions Le Manuscrit

www.catalogue.manuscrit.com

Juin 2020